

**PAGES
MANQUANTES**

Du Sommet des

LAURENTIDES

au Consommateur

L'eau Laurentienne

provient des innombrables sources des Laurentides, située loin de toute possibilité de contamination.

Pénétrant dans sa course vers l'océan, par des milliers de canaux naturels descendant toujours et ruisselant à travers des bancs de sable et de gravier elle arrive enfin filtrée, pure, fraîche et limpide à l'embouchure de notre puits artésien qui se trouve à 450 pds du niveau d'où elle jaillit avec une pression de 600 gallons à la minute.

L'Eau Laurentienne

est pure, limpide, claire et rafraichissante

c'est l'eau de table par excellence la seule que vous devriez employer comme breuvage, si vous voulez conserver la santé. N'oubliez pas que l'eau impure n'est pas seulement une source de maladies épidémiques, mais que son usage affaiblit le système et le rend incapable de résister à la maladie.

L'Eau

Laurentienne

d'après l'analyse du Prof. J. T. Donald ne contient aucune trace de matière animale et végétale.

Elle est embouteillée directement de la source dans des bouteilles d'un demi gallon scrupuleusement nettoyées et stérilisées et hermétiquement fermées par des bouchons en porcelaine.

Ecrivez ou téléphonez aujourd'hui même

LAURENTIAN SPRING WATER
636 rue Craig Est. Montreal
Tel. Bell Main 4398



Les Portraits Célèbres

(Quatrième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



PORTRAIT par Georges Romney (Esquisse, 1790). Fait partie de la collection de M. Harland Peck, Londres. Figure dans le précieux album : **L'Image de la Femme.**

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier, Bessette & Cie

Editions - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. I. No. 4 Montreal, Mars 1908

NOUS avions déjà, dans ce pays, une déesse, l'Agriculture, qui manquait de bras. Comme nous ne faisons que rarement les choses à demi, voilà qu'une autre déesse, la Justice, se trouve en pareille posture. La marche des procès est entravée, paralysée parce que, dit-on, le nombre des juges est insuffisant. Pareil état de choses ne saurait durer. Les juges en fonction, se sentant débordés, sont bien près de nous menacer d'imiter ce magistrat de Beaugé qui jugeait les causes sans les entendre; les aspirants au Banc ne sont pas les moins sonores à demander une réforme qui fera peut-être aboutir leur rêve d'échanger leur toge pour l'hermine, et les gens qui attendent le dénouement d'un procès, pour avoir la bourse plus lourde ou le cœur plus léger, forment un chœur très puissant. Le gros public, celui qui paye et payera toujours, ne reste pas indifférent à la campagne tendant à une plus expéditive administration de la justice; il croit bien, avec un lord grand-chancelier anglais, que: "Un délai de justice est un déni de justice," mais... Mais ce gros public se demande si une fournée de juges nouveaux fera disparaître le mal; s'il ne sera pas plus pratique, plus urgent de remodeler la procédure judiciaire. En ce pays, comme presque partout ailleurs, les règles de la procédure sont bâclées, non pour le justiciable, mais pour l'avocat. C'est ce qui explique que pour une cause de six sous il faut une interminable procession de pièces, accompagnées d'huissiers, entre avocats, entre avocats et intéressés, entre avocats et greffe, entre greffe et avocats, entre... enfin la chaîne sans fin. Tout cela pour faire

vivre les avocats et garnir de fonds la caisse de nos cours. Or, l'administration de la justice ne devrait pas être une source de revenus; tout son but devrait être de voir à la protection des droits de tous et chacun. C'est de plus en plus une opinion accréditée, dans notre pays, que les procès ne sont accessibles qu'à ceux qui "ont de quoi" parce que la justice est la plus coûteuse des marchandises. De là à ne voir dans toute la machine judiciaire qu'un traquenard, une "affaire montée", il n'y a qu'un pas. Le jour où l'on put, en France, dire et croire que

Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de cour vous rendront blanc ou
[noir...]

Ce jour-là la France était mûre pour une révolution.

* * *

Quelqu'un qui, à la spécialité de perdre ses procès joignait celle de rimer, demandait qu'on affichât ces vers sur la porte des tribunaux:

Pour gagner un procès, il faut
Bon avocat, bon juge, bonne cause;
Mais tout cela ne sert qu'à peu de chose
Lorsque la bonne chance fait défaut.

Tâchez par quelque sacrifice
D'éviter un procès fâcheux,
Thémis, au palais de justice,
Dresse des pièges dangereux.

Faut-il parler avec franchise?
Nul n'en sort comme il est venu,
Le gagnant s'enfuit en chemise
Et le perdant s'en va tout nu.

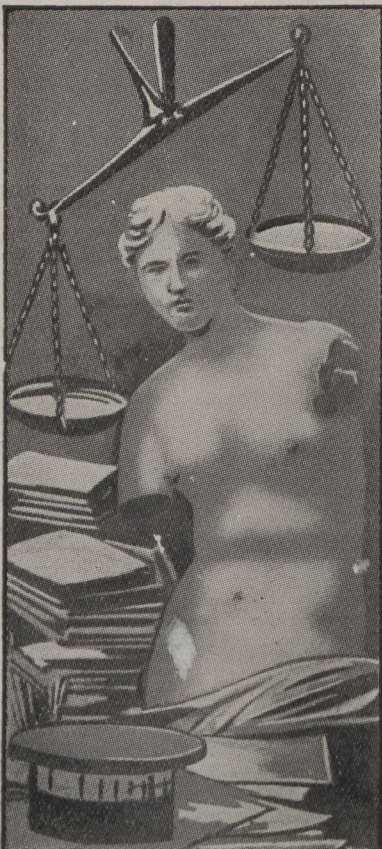
Certes, l'opinion d'un plaideur malheureux n'est pas la plus sûre en matière de choses judiciaires. Il n'en est pas moins patent qu'un pourcentage considérable de procès, s'ils étaient réglés à l'amiable, même à perte pour les litigieux, seraient encore plus profitables pour les gagnants possibles devant le tribunal. Mais allez donc faire entendre des paroles de bon sens et d'apaisement à des gens qui font d'un procès une question d'amour-propre et dans les veines desquels chauffe un reste de sang normand. On se ruinerait, mais on ira jusqu'au bout, jusqu'à ce point où l'argent manquant pour avancer davantage, le processif cessera de combattre faute de munitions. Réveil cruel! Famille ruinée! Exil, souvent, exil aussi forcé que si l'obligation en émanait d'un tribunal. Sergines écrivait un jour sur le même sujet: "De tous les axiomes qui courent le monde, le plus faux et le plus dangereux est bien celui qui prétend que "nul n'est censé ignorer la loi". En

fait, on ne connaît et on ne suit qu'une loi naturelle assez vague, fondée sur un raisonnement que l'on croit juste, un bon sens que l'on estime décisif, avec d'autant plus de complaisance, que l'un et l'autre semblent justifier nos prétentions dans les contestations auxquelles nous pouvons être mêlés. Alors, par ignorance et, surtout, par amour-propre, nous nous embarquons imprudemment dans des difficultés interminables, des frais onéreux, des tracassés de toutes sortes. On sait quand et pourquoi un procès commence; on ne sait jamais quand et comment il finira."

* * *

Quelqu'un, au milieu du débat, a recommandé de profiter du mouvement pour réformer le costume des juges et des avocats et le charabias judiciaire. J'avoue attacher peu d'importance au costume, mais j'applaudirais à une tentative de faire parler les gens de lois comme "du monde ordinaire". Il paraît que le costume et le charabias font partie des assises sur lesquelles repose toute la charpente judiciaire. Un jour, Henri Maret causant de la double chose à un magistrat quelque peu pince-sans-rire, reçut cette réponse: Les médecins, monsieur, ont perdu une grande autorité, lorsqu'ils ont cessé de s'exprimer en latin et de porter un bonnet pointu. Heureusement, il leur reste les ordonnances qu'ils rédigent en signes cabalistiques, auxquels seuls les pharmaciens peuvent entendre quelque chose et que le malade regarde en rêvant. Puis il leur reste aussi la peur de la mort, laquelle est chose sérieuse; parce que la mort existe. Mais la justice, qui n'existe pas, a besoin d'un tas de manigances pour faire croire à son existence.

La toque en est une; le langage en est une autre. On ne rendrait pas la justice en faisant le cavalier seul sur une estrade, n'est-il pas vrai? Pourquoi voulez-vous qu'on puisse rendre la justice, en parlant comme tout le monde?



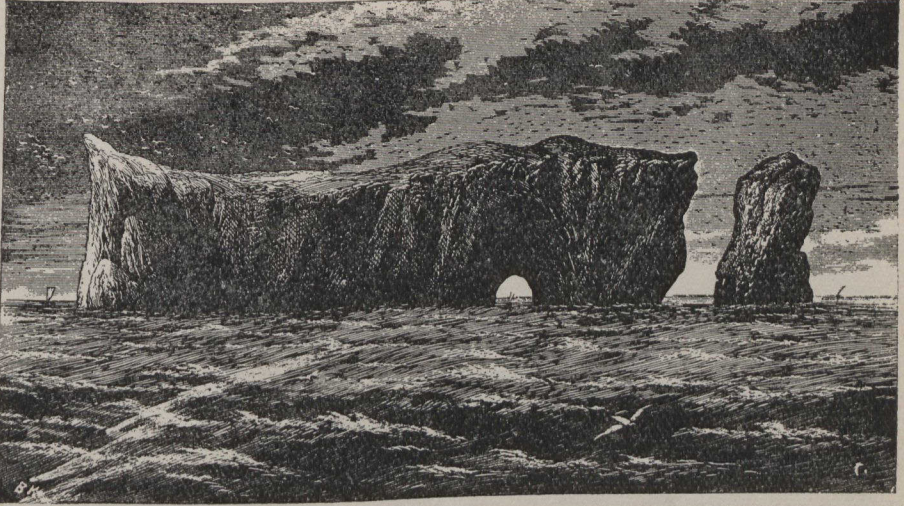
Croyez-vous que vous trouveriez un plaideur pour prendre au sérieux un papier où on le priera de comparaître au lieu de *comparoir*? Je vous avoue, monsieur, que tout s'en va. Il n'y a plus de prestige. Le prestige, monsieur, c'est l'inconnu, c'est ce qu'on ne comprend pas. Otez la toque au juge, et vous lui riez au nez. La preuve, c'est que, lorsque vous le rencontrez dans un café, vous lui tapez sur le ventre. Or, vous n'êtes pas sans savoir que la justice serait bien peu de chose si vous tapiez sur le ventre du juge pendant qu'il rend son arrêt et si vous lui disiez familièrement, comme dans un salon: "Ferme ça, ma vieille." Eh bien, il en est de même de ce que vous appelez notre charabias. Le jour où l'on comprendra ce que nous voulons dire, que deviendra la salutaire terreur que nous inspirons aux gens?

* * *

Une réforme sortira-t-elle de cette campagne ouverte par un ancien juge en chef et continuée par des gens d'autorité? Espérons-le, car, vraiment, il y a presque état de crise. La difficulté sera peut-être de tirer un tout homogène de la masse de systèmes offerts. En attendant j'en reviens à mon dire: augmenter le nombre des juges est bon; réformer la procédure est meilleure. Pourquoi pas les deux choses à la fois?

D'ARGENSON.





LES ROCS PERCÉS

Par KISKISSING

VOUS VOYEZ, ci-haut, reproduite pour la deuxième fois par nous, l'image du Roc Percé chanté par nos meilleurs poètes, entre autres M. Gonzalve Désaulniers de qui nous avons donné le beau sonnet sur cette merveille de la nature.

Depuis, cherchant parmi les gravures de curiosités naturelles, des choses propres à intéresser les lecteurs de la *Revue Populaire*, j'ai trouvé deux autres rocs percés. Je vous en offre aujourd'hui la primeur, croyant sincèrement qu'il n'en a pas encore été question dans aucun journal canadien. Et je profite de l'occasion pour rappeler ce qu'ont dit nos historiens, nos chroniqueurs et les voyageurs de toute catégorie de la région du Roc Percé canadien.

* * *

Dans un ouvrage sur le golfe Saint-Laurent, Faucher de Saint-Maurice disait :

Percé n'est pas loin du cap d'Espoir. Chacun à bord désirait voir cet endroit qui prend une si large place dans les récits des pêcheurs du golfe. Nous devions y passer la nuit ; et bientôt nous fûmes à même de contempler ce paysage, un des plus étranges, des plus accidentés qui se puisse imaginer. A notre gauche la falaise montait, portant sur son dos l'église et les maisons blanches du village, tandis qu'à quelque cent pieds de la rive, Percé nous montrait son rocher nu et perforé, d'où se détachait comme dans un ovale le paysage lointain de la côte. Près de ce bloc immense se dressait droit et impassible un obélisque en pierre, débris d'une des arches tombées. Debout et placé ainsi dans

l'ombre, ce colosse pétrifié semblait être une sentinelle perdue qu'on a oublié de relever, et qui, fidèle à sa consigne, veille toujours à la garde de la part de guerre abandonnée. Au loin, l'île de Bonaventure se baignait dans le golfe, pendant que sur la terre ferme la Table-à-Roland se dressait à 1230 pieds au-dessus du niveau de la mer, et servant de guide aux marins se laissait apercevoir à une distance de quarante milles au large.

Haut de 288 pieds, long de 1050 et large de 300, le Rocher de Percé est composé de calcaire de couleur jaune et rouge, qui forme une masse taillée perpendiculairement. Cet étrange bloc est bordé, d'un côté, par une petite grève ; mais, de l'autre côté, assure-t-on, la profondeur est telle, qu'en temps calme, un navire de guerre peut y accoster impunément. Par la nature de sa formation, cet îlot—jadis relié au Mont-Joli,—a dû souvent changer d'aspect. Champlain en le relevant dit que "l'île de Percé est comme un rocher fort haut, élevé des deux côtés, où il y a un trou par où les chaloupes et bateaux peuvent passer à haute mer, et de basse mer on peut aller de la grande terre à la dite île qui n'en est qu'à quelque quatre ou cinq cents pas." Denys de son côté assure, sur la foi d'une tradition indienne, que l'île de Percé se prolongeait jadis jusqu'à l'île de Bonaventure, mais que la mer l'ayant mangée par le pied, elle en fit tomber une partie. "J'ai vu, écrivait-il, soixante ans après Champlain, qu'il n'y avait qu'un trou en forme d'arcade par où une chaloupe passait à la voile ; depuis il s'en est fait deux autres qui ne sont pas si grands, mais qui à présent croissent tous les jours et il y a ap-

parence que ces trous affaiblissant son fondement, seront cause à la fin de sa chute." Cette prévision s'est réalisée. Maintenant Percé n'a plus qu'une des arches mentionnées dans la description que Denys fait des côtes du golfe : la seconde s'est effondrée en 1845. (1)

Malgré sa falaise escarpée, ce roc n'a pas toujours été le paisible royaume des goëlands et des cormorans. Sa première ascension fût tentée par

Certain renard gascon, d'autres disent normand.

Surpris sur la grève, au moment où il allait abuser de la naïveté d'une poule paysanne, maître Alopex ne perdit pas son temps à conter fleurette. La marée était basse. D'un bond il se prit à détalier du côté du large, poursuivi par tout ce que Percé comptait à cette époque de caniches et de gamins. Chacun s'en promettait à cœur joie dans sa spécialité, les mioches comme les roquets, car toutes les pistes du fugitif tenaient la direction du rocher, et la meute entendait la mer déferler au bout de l'îlot. Or, un bain de lame n'entraînait pas, ce jour-là, dans les détails de la toilette de compère renard. Il s'arrêta une minute pour se passer la patte sur le museau, et réfléchir. La réflexion est l'apanage des bêtes autant que des hommes : et comme un petit monticule se dressait devant lui, notre observateur y saute : et de fissures en saillies tire si bien ses grègues qu'il arrive sain et sauf sur la crête du rocher. Là, cet œil de mauvais larron entrevit ce que ja-

mais imagination de renard—même du temps du bon La Fontaine—n'eût osé rêver. Des milliers et des milliers d'oiseaux pondaient ou couvaient sur cette cime encore vierge de la piste des maraudeurs, et oublieux de sa poule des champs, l'ingrat eut un éblouissement. Cette extase ne dura qu'un instant. Faisant contre ses instincts bon cœur, le nouveau venu se glissa en tapinois au milieu de toutes ces têtes de badauds qui le regardaient passer en jacassant, et alla sans bruit se creuser un terrier à l'une des extrémités de l'île. Ses premières journées furent consacrées au travail et à l'abstinence. Mais une fois dans ses meubles, compère renard n'eut rien de plus pressé que d'oublier la tradition du carême qu'il avait emportée de son long séjour en terre ferme, et ne se livra plus qu'à une seule distraction ; celle de guetter

l'heure où cormorans et goëlands partaient à tire-d'aile pour la pêche. Alors prenant ses airs de fin connaisseur, il faisait le tour des nids, palpait les oisillons les plus dodus, flairait les œufs les plus frais, et retour du marché, il déjeunait dans sa bibliothèque en se répétant ces vers d'un rat philosophe :

Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert ; que faut-il davantage ?

Ce tour d'acrobate mit en l'air toute la côte. On pouvait donc arriver sur le rocher, puisqu'un renard l'avait pris par escalade : et en 1818 MM. Tranquille Duguay et Moriarty tentèrent heureusement l'ascension. Cette prouesse eut des imitateurs. Plus tard, se familiarisant avec le danger, on alla jusqu'à couper le foin qui poussait sur l'îlot. Trois tonneaux furent fauchés et jetés dans des barques amarrées au pied de la falaise, mais un homme s'étant brisé la tête en voulant descendre, la corporation du village eut la sagesse de défendre ces folles entreprises.

Dès les premiers temps de la Nouvelle-France, avant même la fondation de Québec, Percé jouissait d'une certaine importance commerciale. Dans sa relation de 1610, Champlain remarque qu'un "grand nombre de navires y faisaient la pêche du poisson sec et vert." "Cette flotte y passait la belle saison à traiter des fourrures et à charger de la morue, puis l'automne arrivé, il ne restait plus que



Natural Bridge Hotel

trois ou quatre familles qui hivernaient au milieu des neiges et de la solitude la plus profonde" (1). Percé avait aussi, parmi les navires qui faisaient le trajet du Saint-Laurent, la réputation d'être une excellente aiguade. Les vaisseaux venant d'Europe y relâchaient presque tous pour y faire du bois et de l'eau. Un service de chaloupes attendait ici leur arrivée, et dès que l'ancre de ces navires avait mordu le fond, le père Jacques Maheu donnait à ses rameurs le signal du départ, et ses embarcations légères, penchées sous la brise, couraient bientôt vers Tadoussac et Québec, apporter aux côtes les nouvelles d'outre-mer et y déposer les passagers pressés d'arriver.

Sous les falaises jaunâtres de Percé sont venus s'abriter les plus grands personnages de notre histoire ; et que de fois Jacques-Cartier, Champlain, de Montmagny, d'Argenson, de Frontenac, d'Iberville, Jolliet, Charlevoix et

(1) J'ai vu à bord du *Bellerophon*, entre les mains de l'amiral Inglefield, une vieille gravure, datée de 1760, représentant l'île de Percé avec trois arches.

(1) Vide Ferland : *Notes sur les registres de Notre-Dame de Québec*, p. 81.



Roc Percé Virginien (Natural Bridge)

bien d'autres, n'ont-ils pas jeté l'ancre au pied du Rocher, ou sous le vent de l'île Bonaventure ! Ce fut ici, que le marquis de Tracy vit le pavillon vice-royal du *Brézé* salué pour la première fois par ces Canadiens qui devaient donner à la France bien d'autres preuves de leur loyauté. Ce fut au pied de la Table-à-Rolland que se conclut, en 1646, un solennel traité de paix entre les sauvages de Gaspé et leurs ennemis de la côte nord, les Bersimis ; enfin ce fut à Percé que se passa un des épisodes les plus monstrueux et les plus douloureux de la chronique du 17ème siècle.

On était alors au mois d'août 1690. Une petite brise soufflait du large, et deux frégates en avaient profité pour laisser arriver et jeter l'ancre près du Rocher. Elles portaient les couleurs de France ; et dès que le drapeau de la patrie eût été signalé par cinq navires pêcheurs qui passaient la saison dans la baie, un vivat sortit de toutes les poitrines françaises. Des chaloupes furent dépêchées pour souhaiter la bienvenue aux arrivants, et pour leur faire des offres de service ; mais à peine eurent-elles franchi quelques encablures, qu'un boulet ricochant sur la vague vint s'éteindre dans le remous des avirons français. Étonnés les pêcheurs lèvent la rame, et en se retournant voient à travers la fumée, le pavillon anglais qui monte lentement à la corne d'artimon des frégates, pendant qu'il est appuyé par deux nouveaux coups de canon. Il n'y avait plus à hésiter ; chacun se mit à nager vigoureusement vers terre, pour y prévenir les résidents et gagner tous ensemble les bois, car devant un pareil déploiement des forces la résistance eût été une sanglante folie. Une pluie de fer leur tint compagnie pendant une partie du retour, mais personne ne fut touché, car les Anglais voyant leur proie échapper, détachèrent des escouades pour prendre possession des navires abandonnées. Une fois ces prises amarinnées, une partie de l'équipage descendit à terre et y passa huit jours à piller, à ravager, à brûler tout ce qui appartenait aux malheureux habitants de Percé. Le commandant ennemi avait installé un corps de garde dans la petite église du P. Jumeau ; et tandis que leurs camarades s'amusaient à promener la torche partout, ces braves tournèrent leur fureur contre les tableaux, et s'en faisant une cible ils tiraient cent-cinquante coups de fusil sur les images de la Vierge et de Saint-Pierre, pendant que leur officier avait soin de nasiller pieusement :

Sancta Maria, ora pro nobis
Sancte Petre, ora pro nobis.

Le soir venu, ces brûleurs de maisons et ces pourfendeurs d'images buvaient dans le calice des rasades au Prince d'Orange, et ne se couchaient guère sans arrêter quelle serait la nouvelle plaisanterie qui gayerait le lendemain. Celle du dernier jour fut unanimement considérée comme étant la plus spirituelle ; et ce fut le plus vieil officier, celui qui était le plus haut en grade à bord de ces deux frégates anglaises, qui en a gardé tout le mérite aux yeux de l'histoire.

—“ Le commandant, écrivait à cette époque le

missionnaire de Percé, pour se distinguer autant par ses impiétés qu'il l'était par son caractère, se revêtit de la plus belle de nos chasubles, et, par une ostentation aussi vaine que ridicule, se promenait sur la grève avec le soleil d'argent qu'il avait fait attacher sur son bonnet, obligeant, par mille paroles, ses camarades de dissolution à lui rendre les mêmes honneurs et les mêmes révérences que les catholiques rendent dans les processions les plus solennelles, au Très Saint Sacrement de l'autel. Ils achevèrent enfin toutes ces impiétés par une cérémonie autant extraordinaire dans sa forme qu'elle est extravagante et abominable dans toutes ses circonstances. Ils prirent les couronnes du Saint-Sacrement et de la Sainte Vierge qu'ils posèrent sur la tête d'un mouton, lièrent les pieds de cet animal, et l'ayant couché sur la pierre consacrée du maître-autel, ils l'égorèrent et le sacrifièrent en dérision du sacrifice de la Sainte Messe, pour remercier Dieu—à ce qu'ils disaient—des premiers avantages qu'ils remportaient sur les papistes de la Nouvelle-France.” (1).

La messe dite, on hacha avec le sabre tout ce qui restait debout dans la chapelle, l'ordre du rembarquement fut donné, et ces preux retournèrent au pays raconter les bonnes farces et les grands coups d'estoc de leur périlleuse expédition contre les hérétiques français du golfe Saint-Laurent.

Dès que ces forbans eurent repris la mer, les gens de Percé se remirent courageusement à l'œuvre. On s'occupa de déblayer les ruines des habitations ; les dégâts de l'ennemi furent réparés le mieux possible, et chacun eut l'énergie de se priver pendant quelques années, pour laisser à ses enfants un patrimoine acquis déjà par le travail et reconstitué par la patience. Aujourd'hui, l'humble station de pêche de 1690 est devenu un florissant village de 1643 personnes, dont 959 descendent des premiers colons français.

Depuis longtemps les habitants de Percé ont eu la réputation d'être francs, généreux, hospitaliers, et Monseigneur de Saint-Valier se plaisait à dire :

—En cet endroit vivent mes meilleurs amis de la Nouvelle-France.

La tradition rapporte que cet évêque quitta Québec un jour, et fit à pied une partie de la route, passant à travers bois, pour aller visiter les gens de Percé et les encourager par ses conseils et par les actes de son ministère.

Il est vrai qu'en ces temps-là on ne tenait guère à la réputation d'être douillet.

Le P. Albanel, parti des monts Notre-Dame le 3 février 1679, ne revenait-il pas à pied de Québec, où il arrivait le 8 mars, après avoir souffert de la faim pendant douze jours ? Et pourtant pareil trajet n'était rien à comparer à ce voyage de la Baie d'Hudson par le Saguenay,

(1) *Vide* pour plus amples détails sur cette abomination, la page 7 et suivantes de la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le Père Chrestien LeClercq, missionnaire récollet de la Province de Saint-Antoine de Pade, en Artois, et gardien du couvent de Lens.

que l'intrépide missionnaire devait exécuter plus tard. On faisait alors cent lieues à pied avec la même insouciance qu'on apporterait aujourd'hui à faire une promenade d'une heure, et la moindre des visites pastorales entreprises dans la direction du golfe Saint-Laurent, par Mgr Plessis, embrassait une distance de 1450 milles. C'était un voyage au long cours, accompli gaiement dans les pires conditions. Fallait-il

serions un jour logés dans notre cercueil.

A terre les choses ne se présentaient guère sous un aspect plus riant. Dans certains endroits, il est vrai que les opulents "se cotisaient entre eux pour acheter de la fine fleur de farine et offrir du pain blanc" à leur évêque, mais presque toujours "le presbytère n'était qu'une pauvre chaumière incapable d'intercepter les rayons du soleil, ni même la brume, et où il fallait coucher botté quand le froid prenait, ou mieux encore ouvrir son parapluie dès qu'il commençait à pleuvoir." Mais en retour de ces misères que de consolations pour l'apôtre! A chaque pas il découvrait des miracles de foi et de résignation parmi ces rudes marins et pêcheurs, dont la piété proverbiale méritait néanmoins ce piquant reproche :

— Chez eux, comme chez toutes les peuplades maritimes, disait le prélat, il y en a toujours quelques-uns qui s'endorment lorsque le sermon commence et ne se réveillent que quand il finit.

Ce sans-gêne, je l'avoue, est peu propre à aiguillonner la verve d'un prédicateur, mais que celui qui n'en a pas fait autant, jette la première pierre aux justes qui s'assoupissent ainsi devant le Seigneur.

* * *

Malgré toute la bonne volonté et la diligence qu'il m'a été possible d'y mettre, je n'ai pu déchiffrer assez le texte suédois pour pouvoir décrire longuement le Roc Percé scandinave. Je sais seulement qu'il a pour nom : le Portique, qu'il est situé, au milieu d'autres merveilles naturelles, dans une région appelée Hugonas et qu'il fait partie des curiosités qu'annoncent les organisateurs de croisières select dans les eaux du Nord.

Quant au Roc Percé américain, j'ai toute une littérature intéressante, artistement composée et illustrée, comme tout ce que font les Américains. Je la dois à un ami que la *Revue Populaire* vient de s'assurer là-bas : M. C. H. Paxton, co-propriétaire du Natural Bridge Hotel, établissement qui passe pour un modèle du genre non seulement dans la Virginie—si bien



Roc Percé Suédois

courir la mer? L'évêque devait passer des mois sur une petite goélette dont la cabine aurait pu être prise "pour une dalle tant elle était étroite et profonde."

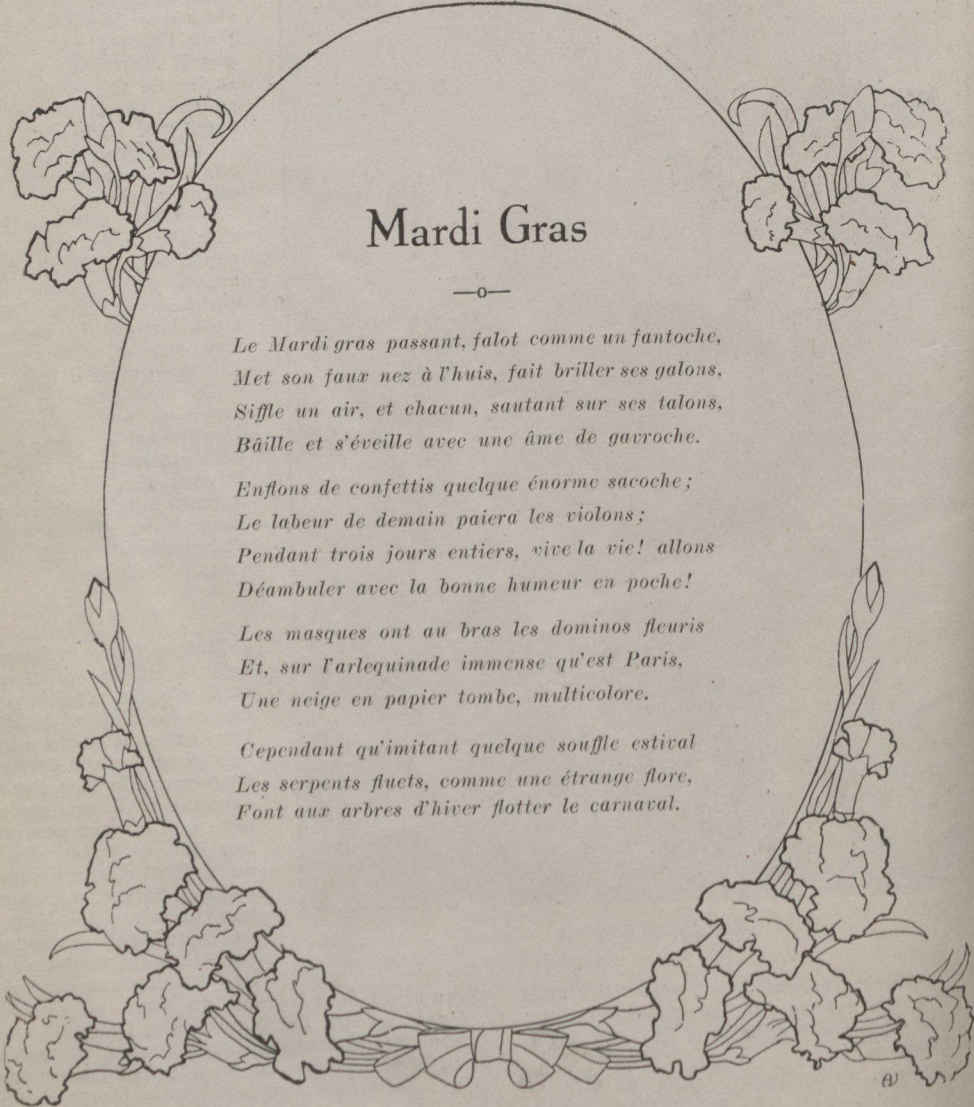
—L'oreiller, se contentait alors de dire ce prélat, touchait, il est vrai, au soliveau du gail-serrée, il ne nous fallait pas un grand effort pour se faire une idée de la manière dont nous

dotée sous ce rapport—mais dans tout le Sud américain. J'ajouterai que M. Paxton est le président de l'Association des Grands Hoteliers de la Virginie et un ami éclairé et pratique des arts et des lettres. Il a été un des plus actifs promoteurs de l'Exposition de Jamestown.

Le Natural Bridge appartient à l'Histoire. Quand Washington, le grand Washington, était arpenteur au compte de lord Fairfax, il visita ce roc percé, y grava son nom et le fit connaître au monde entier.

Durant la Révolution, deux groupes de Français s'y rendirent dans le but d'en faire un croquis précis, croquis qui se trouve présentement à Paris. Mais ce fut surtout le célèbre Thomas Jefferson qui attira l'attention de tous les amateurs et de tous les géologues sur ce bloc troué et monumental, par sa célèbre lettre commençant par ces mots: "*The Natural Bridge, the most sublime of nature's works...*"

Qu'ajouterais-je à ce verdict du père de la première Alliance franco-américaine?



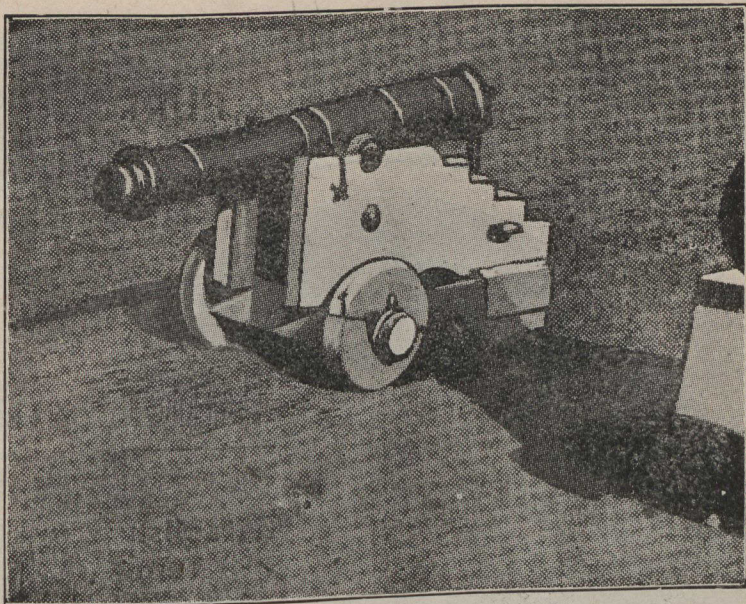
Mardi Gras

*Le Mardi gras passant, falot comme un fantoche,
Met son faux nez à l'huis, fait briller ses galons,
Siffle un air, et chacun, sautant sur ses talons,
Bâille et s'éveille avec une âme de gavroche.*

*Enflons de confettis quelque énorme sacoche;
Le labeur de demain paiera les violons;
Pendant trois jours entiers, vive la vie! allons
Déambuler avec la bonne humeur en poche!*

*Les masques ont au bras les dominos fleuris
Et, sur l'arlequinade immense qu'est Paris,
Une neige en papier tombe, multicolore.*

*Cependant qu'imitant quelque souffle estival
Les serpents flucts, comme une étrange flore,
Font aux arbres d'hiver flotter le carnaval.*



Un Canon Convoité

Par LE LISEUR

IL Y A quelques années, un Américain de Boston visitait la citadelle de Québec accompagné, selon l'usage, d'un artilleur cicerone qui lui donnait des renseignements, parfois exacts, sur les choses vues.

Arrivé près d'un canon installé à part, sur une plate-forme spéciale, l'artilleur s'arrêta et dit en se rengorgeant :

— Nous l'avons enlevé aux Américains en...

La botte était directe, mais le Bostonnais, prêt à la parade, riposta en bon Yankee :

— Mon ami, si jamais le hasard vous amène à Boston, n'oubliez pas de venir me demander à déjeuner et, après le dessert, je vous montrerai un pays habité aujourd'hui par soixante-quinze millions de citoyens libres, que les Américains ont enlevé à l'Angleterre. Quant à ce joujou, gardez-le précieusement, car nous n'en avons plus à donner aux enfants de John Bull.

La réponse, si belle, si fière qu'elle fût, n'a pas engagé l'action des compatriotes de celui qui la faisait, car une dépêche de Hartford, Conn., au *N.-Y. Herald* nous apprend que le *joujou* va être remis aux Américains qui l'ont demandé, comptant sur l'entente plus que cordiale présen-

tement existante entre la Grande-Bretagne et leur pays. Ce canon dont le portrait figure ci-haut fut enlevé le 17 juin 1775 à Bunker Hill, près Boston par les Anglais. Avec trois autres, il formait l'unique batterie des colonies américaines révoltées contre l'Angleterre, au début de la guerre. Il appartenait, avec un autre, à la ville de Boston.

Des Américains essayèrent deux fois de l'enlever secrètement de la citadelle de Québec, sans pouvoir dépasser le mur de granit. Après quoi, une surveillance plus sérieuse fut exercée. Il fut même impossible de le photographier jusqu'à ces temps derniers où un M. Willard C. Gompf, de Hartford, réussit à donner à ses compatriotes le portrait si désiré.

Lors de l'Exposition Colombienne de Chicago, on demanda aux autorités impériales de prêter le canon. Ces autorités craignirent un refus de remettre et les complications qui pourraient s'ensuivre. La demande fut donc repoussée.

Un canon démodé est peu de chose ; l'Angleterre ne saurait refuser de cicatriser à fond une blessure que ce canon entretient ; et puis la citadelle de Québec a tant d'autres atours.





Type de blonde



COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La Fille. L'Enfant
par Tante Pierrette.

Brune & Blonde



LES savants nous assurent que la blonde disparaît graduellement, en dépit du nombre assez grand de brunes qui se blondissent. D'aucuns, à ce propos, assimilent la race à l'individu, rappellent l'évolution qui s'observe dans

la coloration des cheveux de l'enfant, lesquels, avec l'âge, deviennent de plus en plus foncés. D'après cette théorie, les races blondes, en vieillissant, tendraient vers le brun. D'autres, savants non moins réputés, y voient l'absorption d'un type par l'autre, le plus faible par le plus fort, le modéré ou conservateur attaché au sol, qui est le blond, par l'aventurier, le combattif, le nomade, qui est le brun.

Quelle que soit l'hypothèse adoptée, le fait se détache, très net : le monde va aux bruns.

* * *

Les brunes seront les premières par le nombre, mais nous ne continuerons pas moins à exercer la souveraineté du charme, disent les blondes. Les blondes ont sans doute raison. Ce charme s'exercera avec d'autant plus de force qu'il sera plus rare. N'empêche que les brunes estiment que, depuis le temps que les blondes tiennent le sceptre de la beauté, celles-ci peuvent bien leur faire place. Elles le tiennent, en effet, depuis Vénus, à la suite de ce jugement célèbre où Paris, en jugeant comme il le fit, décreta un des canons de la beauté. Car Vénus était blonde.

Cependant, ce décret de Paris, pour impeccable qu'il ait été tenu par les poètes, n'a nullement empêché les brunes de triompher, en maintes circonstances, et de façon éclatante. En effet, si Thais était blonde, Cléopâtre était brune, comme l'était Frédégonde, comme le fut Isabeau de Bavière et cette Diane de Poitiers qui tint sous son joug deux rois.

La charmante Fontanges était brune elle aussi, ce qui est assez piquant, car, par sa grâce légère et sa douceur, et son rôle de sacrifice, on se la représente plutôt blonde. La blonde, c'était Louise de La Vallière, délicate et fine, faite pour être fixée en un pastel, et aus-

si Mme de Montespan, blonde triomphante celle-ci, toute d'opulence et d'éclat, comme l'avait été un peu auparavant la belle Gabrielle, et avant celle-ci, Agnès Sorel. Blonde aussi Mme de Sevigné. Un poète bel esprit de l'époque de cette dernière rimait ainsi :

En vain la brune a de l'esprit
En vain le sel de la saillie
Se mêle à tout ce qu'elle dit,
De ses attraits je me défie.
Qu'elle inspire la félicité
Par une grâce sans seconde,
Je lui dis : Belle, en vérité,
Vous méritez bien d'être blonde.

Fontenelle, au siècle suivant, va célébrer lui aussi, la blonde. On a de lui ce dialogue typique avec une blonde marquise envers laquelle, à cent ans, il se montrait encore galant. "Ne trouvez-vous pas, madame, lui demandait-il un soir, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit ?

Oui, répondit la marquise, la beauté du jour est comme une beauté "blonde" qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit est comme une beauté "brune", qui est plus piquante. — Vous êtes bien généreuse, fit aussitôt Fontenelle, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas ; il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et que les héroïnes de romans, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. — Ce n'est rien que la beauté si elle ne touche, répliqua la marquise ; avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure, à la vue de cette belle nuit. — J'en conviens, conclut Fontenelle, mais, en récompense, une blonde comme vous me ferait encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde avec toute sa beauté brune !"

Rien ne dit que Fontenelle n'eût pas eu autant d'esprit avec une brune en disant tout le contraire. Au siècle dernier, un poète ayant à formuler un choix entre la beauté de deux sœurs, dont l'une était brune et l'autre blonde, s'en tira par ce quatrain :

Vous êtes belle et votre sœur est belle ;
Entre vous deux tout choix serait bien doux ;
On dit qu'Amour était blond comme vous,
Et qu'il aimait une brune comme elle.
Mais ce ne sont pas seulement les beaux es-

prits et les faiseurs de petits vers qui ont célébré les blondes. De grands poètes s'en sont fait les chantages, et pour n'en citer qu'un seul, et de notre temps, M. François Coppée leur a dédié quelques-uns de ses plus beaux vers :

Car un amour perdu, mais dont je souffre encor
Naguère m'inspira pour un front nimbé d'or ;
Ce sont des cheveux d'or qui me firent poète.

* * *

Interrogé sur cette éternelle question de la blonde et de la brune, Saint-Valry répondait par cette page :

L'une est blonde, blanche et rose, la figure ouverte et toute remplie de fins détails, à ravir un sculpteur ; la taille heureuse, un embonpoint épanoui ; dans toute la personne, quelque chose de cordial, de juvénile, de souriant, qui cause le même plaisir que les belles journées du début de l'été ; avec cela, une voix ravissante, sonore et tendre, merveilleusement féminine ; des regards spirituels et recueillis, une bouche pleine de grâce ; une chevelure légère, et chaude de tons.

L'autre est brune, éclatante, piquante, accomplie ; l'œil luit comme un diamant noir ; la bouche est meublée de perles ; les cheveux sont d'un noir bleu ; les épaules admirables, encore qu'un peu lourdes ; la voix mordante ; le rire incisif.

La blonde éveille en vous mille idées riantes, mille tableaux d'émotion délicate : paysages champêtres et, cependant, parés, climat serein, soleil joyeux. La brune fait penser aux fêtes de l'hiver, aux salons scintillant sous la lumière des lustres, aux tables du souper, chargés d'argenterie et de cristaux, aux valse de Strauss.

Nombre de choses exquisées et fraîches semblent en naturelle harmonie avec la blonde. Pourquoi vous fait-elle songer au goût savoureux des pêches et au parfum des fraises des bois, tandis que la brune me rappelle le fumet des truffes et l'arome du vin de Porto ? Par quelles inexplicables affinités l'image triomphante de la brune s'associe-t-elle, dans mon esprit, aux boutiques de joailliers de la rue de la Paix, aux essences de Guerlain, aux velours et à la soie, et celle de la blonde à la mousseline de l'Inde, à la plus fine batiste, à la senteur voi-

lée des roses thé ? La brune me produit l'effet du chef-d'œuvre d'une incomparable industrie ; mais je ne doute pas que la blonde n'ait fleuri, comme un lis, dans la rosée du ciel. On voudrait conduire la brune au bal ; mais on rêverait de garder la blonde dans une villa blanche, ombragée d'un bouquet d'orangers. On aimerait à couvrir la brune de diamants ; mais on souhaiterait de faire pousser, pour la blonde, des fleurs inconnues. Enfin, on dirait volontiers à la brune :

— Si j'étais prince !...

Et à la blonde :

— Si vous m'aimiez !...

* * *

Maintenant si vous tenez à l'opinion d'un poète à l'humour pittoresque et éclatant de bon sens, voici quelques vers d'une longue... machine inspirée à Pouchon par cette prédiction d'un docteur américain : dans six cents ans d'ici, il n'y aura plus de blondes.

Eve était blonde. L'était-elle ?
Mon Dieu, mettons qu'elle était telle,
Jusques à plus ample informé.
S'ensuit-il que toutes les femmes
Doivent rentrer dans ce programme ?
Eh ! Qu'en penserait ma mousmé ?...

Telle est la question profonde,
Vaut-il mieux la brune ou la blonde ?
Pour moi, qui ne suis pas d'ici,
Mon cœur, à cet égard bifurque,
Et ma façon de voir est turque :
Les deux sont bonnes, Dieu merci !

Si la blonde a de la fringance,
La brune a bien son éloquence,
Tenez : celle qui me poursuit
Dans mes rêves est comme l'onde ;
Pendant tout le jour elle est blonde,
Elle est brune pendant la nuit.

Que m'importe, s'il faut conclure,
La couleur de leur chevelure ?
Sans pousser plus loin l'examen,
Il est certain que, brune ou blonde,
La plus belle femme du monde
Est celle qu'on a sous la main.





Type de brune

CARNAVAL



Travestissement (Par Ed.-Léon Garrido).



A Propos de Carnaval

Par NINON

LES ORIGINES et l'histoire du carnaval remontraient, paraît-il, à des mille ans avant Jésus-Christ. Si l'on en croit Ovide, il y avait en Arcadie un peuple de pasteurs qui célébrait le 15 février une fête expiatoire d'un rite très simple. Les prêtres immolaient une chèvre, en mangeaient la chair, en découpaient la peau en fines lanières qu'ils se distribuaient, puis, s'élançant par les rues de la ville, frappaient tous les passants pour leur remettre leurs péchés. Quinze cents ans avant l'ère chrétienne, l'Arcadien Evandrus, obligé de quitter son pays, se réfugia dans le Latium; il y importa cette fête, qui prit le nom de "Februaria", et aussi celui de "Lupercalia". Le cérémonial restait le même; cependant, à la longue, les prêtres ne suffisant plus à purifier le peuple devenu plus nombreux, tout le monde s'arma comme eux de lanières de peaux: hommes, femmes et enfants se fustigèrent mutuellement et se remirent leurs fautes à tour de bras.

De Rome, ces pratiques passèrent dans tout l'Occident, notamment en Gaule où elles vinrent modifier l'une des fêtes nationales, celles de Belen, dieu du soleil, qui se célébrait en février et pour laquelle les druides immolaient un jeune taureau après l'avoir promené, tout enguirlandé de feuillages. Ce taureau de Bel devint, sous les rois francs, le bœuf gras, dont la descendance, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est venue jusqu'à nous.

Reste à expliquer le nom même du carnaval. Aux premiers jours du christianisme, les Tertullien, les Chrysostome avaient voulu proscrire la joie trop libre des antiques lupercalia. Ils échouèrent. Aors, l'Eglise, qui, de tout temps, fut intelligente, ne pouvant supprimer la fête, essaya de la ramener à son but originel; célébrées à la veille du Carême, les lupercalia redevinrent la fête des "expiations annuelles" et changèrent leur nom païen contre celui de "Carnelevamen" (suppression de la viande), dont nous avons fait "Carneleval", "Carneval" et enfin "Carnaval".

* * *

Lorsqu'on veut s'amuser en famille et combiner des travestissements économiques, il faut faire venir de chez un marchand de papier en gros du papier à plisser (celui dans lequel or

exécutait, jadis, les abat-jour). Vous savez que rien n'est plus simple que de plisser. On saisit, dans sa main droite, les bouts d'une grande feuille; on fait glisser la main gauche sur toute la longueur de la feuille, aussi longtemps que cela est nécessaire, et, au bout de quelques secondes, le papier se trouve miraculeusement plissé.

En choisissant des couleurs tendres: rose paille, mauve, crème, ciel, orange, caroubier, en les combinant, on arrive, pour quelques sous, à composer des costumes étourdissants. Les robes crinolines du second Empire, en ce léger tissu, soutenues par du fil de fer, sont impayables. Il est bon d'établir, d'abord, une carcasse de robe en carton collé, et de la recouvrir ensuite. Le papier plissé se prête aussi très drôlement aux formes extravagantes de chapeaux Empire, et les costumes d'Incroyables y sont des plus faciles à confectionner.

On demeure tout surpris que le papier soit aussi malléable et se prête si heureusement aux drapages, aux choux, aux nœuds; au "Suivez-moi, jeune homme", en papier plissé orange, sur une robe ciel, est irrésistible.

* * *

Sait-on que, pendant près de deux siècles, les gens de qualité ne sortirent dans la rue que le visage couvert d'un masque? C'était une mode italienne venue en France à la suite des guerres d'Italie; sa plus grande faveur fut, lâbas, l'époque de François Ier et de Henri III.

M. Cerfbeer nous donne sur le masque des renseignements précieux:

"Ce masque, ou loup, destiné, à son origine, à préserver le visage du hâle, se nommait aussi "cachelaid". Il était en velours noir doublé de satin blanc, se ployait comme un portefeuille et n'était retenu par aucun lien. Une petite tige d'argent, terminée par une boule placée à l'intérieur, à la hauteur de la bouche, permettait de le retenir entre les lèvres.

"Cette boule changeait la voix et la façon de parler, ce qui favorisait encore l'incognito. A la suite d'abus, en 1535, un édit défendit les masques, sans grand succès d'ailleurs, car l'usage fut maintenu par toutes les belles frondeuses, heureuses de conspirer à l'aise et de pouvoir communiquer avec leurs ennemis sans être reconnues."

Le masque était le privilège de la noblesse. Les bourgeois n'avaient point le droit de le porter. Aujourd'hui, il est l'apanage des mascarades et du Mardi gras.

* * *

Les danses mondaines sont, comme le mobilier, l'expression des goûts et des tendances d'une époque.

La majesté du trône voulait autrefois des danses lentes, compassées, gracieuses et savantes, qui montraient un art raffiné dans la révérence et dans le moindre mouvement. La pavane, le menuet, la gavotte, étaient de ce genre et montraient, dans tous les gestes, la grâce féminine et la race des danseurs.

Un rustre n'eût jamais appris le menuet et le bourgeois gentilhomme y aurait perdu son latin. On reconnaissait un gentilhomme et un grand seigneur à sa façon de donner la main, de marcher et de saluer.

Aussi, les maîtres à danser ont-ils été, de tout temps, des professeurs de maintien. Leur pochette en main, ils rectifiaient une attitude, un geste, et apprenaient à une jeune fille à saluer tout un cercle de femmes dans une seule révérence, avec d'imperceptibles mouvements de tête qui, par des nuances délicates, rendaient à chacune ce qui lui était dû.

Mais le maître à danser n'était pas tout; il ne donnait que les principes, et c'était la mère, la tante ou la cousine qui donnaient à l'élève le ton suprême, les manières de la Cour. La race avait les traditions.

Le quadrille a été une déformation du menuet. Il est né sous le Directoire, où l'on n'y mettait pas tant de façons et où l'on voulait s'amuser.

A ses origines, le quadrille était encore compassé. Il s'est encore simplifié dans les salons, où il est joliment passé de mode, mais il était devenu, dans les classes populaires et surtout aux bals de l'Opéra, le célèbre "cancan" ou "chahut" qui a fait la réputation des Cloches.

La réputation du cancan a été telle qu'en Amérique on l'appelait "la danse nationale française". Les opérettes d'Offenbach et d'Hervey l'ont transporté sur la scène et, sous l'Empire, de grandes dames et de grands seigneurs ont esquissé des cavaliers seuls dans l'intimité.

La valse a triomphé pendant tout le cours du dix-neuvième siècle. Elle est allemande, disent les uns, elle est française et provençale, disent les autres. Elle vient de la Volte ou Volta qui est venue à la mode à Paris en 1178, et qu'en Provence on accompagnait d'un chant appelé Pallada. Qui sait même si ce nom de Pallada ne la fait pas remonter au culte de Pallas Athéné! Quand on cherche des ancêtres, on peut toujours aller très loin.

De France, elle aurait passé en Allemagne

et en serait revenue, en 1790, sous le nom de walse, puis de valse.

* * *

Nous sommes loin des splendeurs d'autrefois. Où est le temps où, pour chanter le bœuf gras, les poètes accordaient leurs lyres?

En 1854, ils rimèrent la *Complainte de Bastien* qui obtint le plus vif succès. En voici quelques strophes (sur l'air de *Fualdès*) :

Ecoutez, âmes sensibles,
J'ai le cœur plus gros qu'un œuf,
Je suis un malheureux bœuf
Et ma fin sera terrible.
Bien qu'on me fête aujourd'hui,
J'éprouve bien de l'ennui.

Hélas! un boucher barbare
Sans égard pour ma grosseur,
C'est ce qui cause ma peur,
Me tuera sans crier gare,
Sitôt que je serai feu,
J'irai dans les pot-au-feu.

Avec mon cuir, saperlotte,
Plus tard il se pourrait bien
Que le paysan Bastien
Se fass' faire d'autres bottes,
Ah! quand on va m'écorcher
Ça n' pourra guère me chausser.

Bref, on me flatte, on m'encense,
Je vois bien pourquoi cela :
C'est qu'avec moi l'on pourra
Avoir de la *réjouissance*,
Mais, moi seul je n'en ai pas,
Car je vais sauter le pas...

Et l'éditeur ajoutait :

"Le bœuf gras en était à ce couplet de sa lamentable complainte lorsqu'il arriva à l'abattoir, ce qui, heureusement pour le lecteur, l'empêcha de continuer."

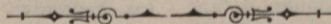
Gulliver, le magnifique bœuf gras de 1868, inspire à un poète les dix vers suivants :

Je suis un bœuf beau, gros, gras, bref je suis com¹
Si j'eus des concurrents je sus triompher²
Mesurez mon garrot. Le trouvez-vous é³
Non. Donc, si je suis roi, faites le diable à⁴
Ce conseil qu'en passant je vous donne est suc⁵
Et l'on ne ment jamais au moment d'être oc⁶
L'on va parler de moi dans Paris jusqu'à⁷
C'est flatteur, mais vraiment j'en suis fort peu⁸
séd⁹

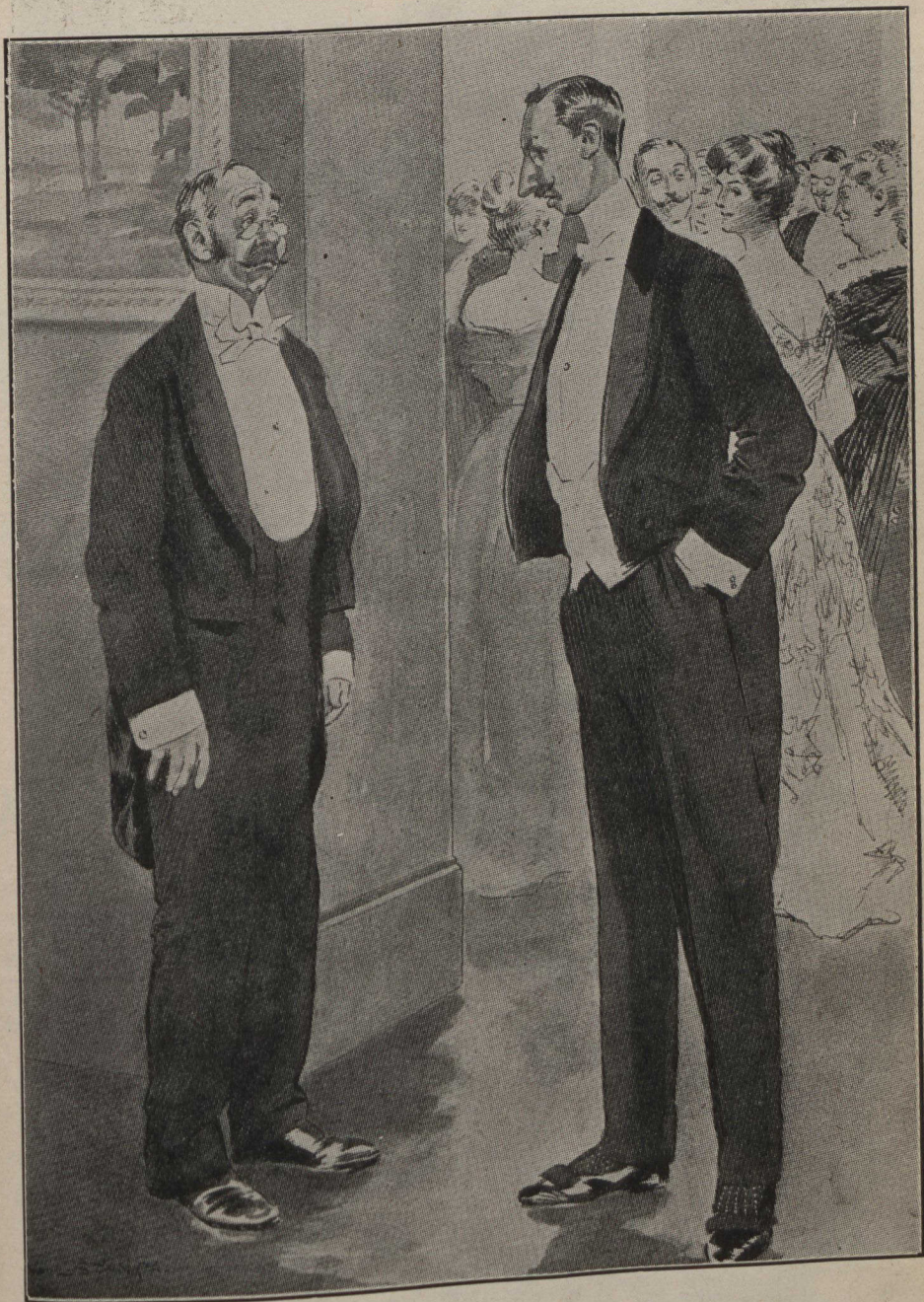
Le rôle que je joue ici n'a rien de¹⁰
A quoi donc songeait-on en l'innovant ja

Avant d'abattre l'animal, on le couvrait alors
d'un drap noir, on lui faisait faire le tour des
abattoirs, et, pour rendre cette dernière céré-
monie plus lugubre, elle se célébrait la nuit et à
la lueur des flambeaux.

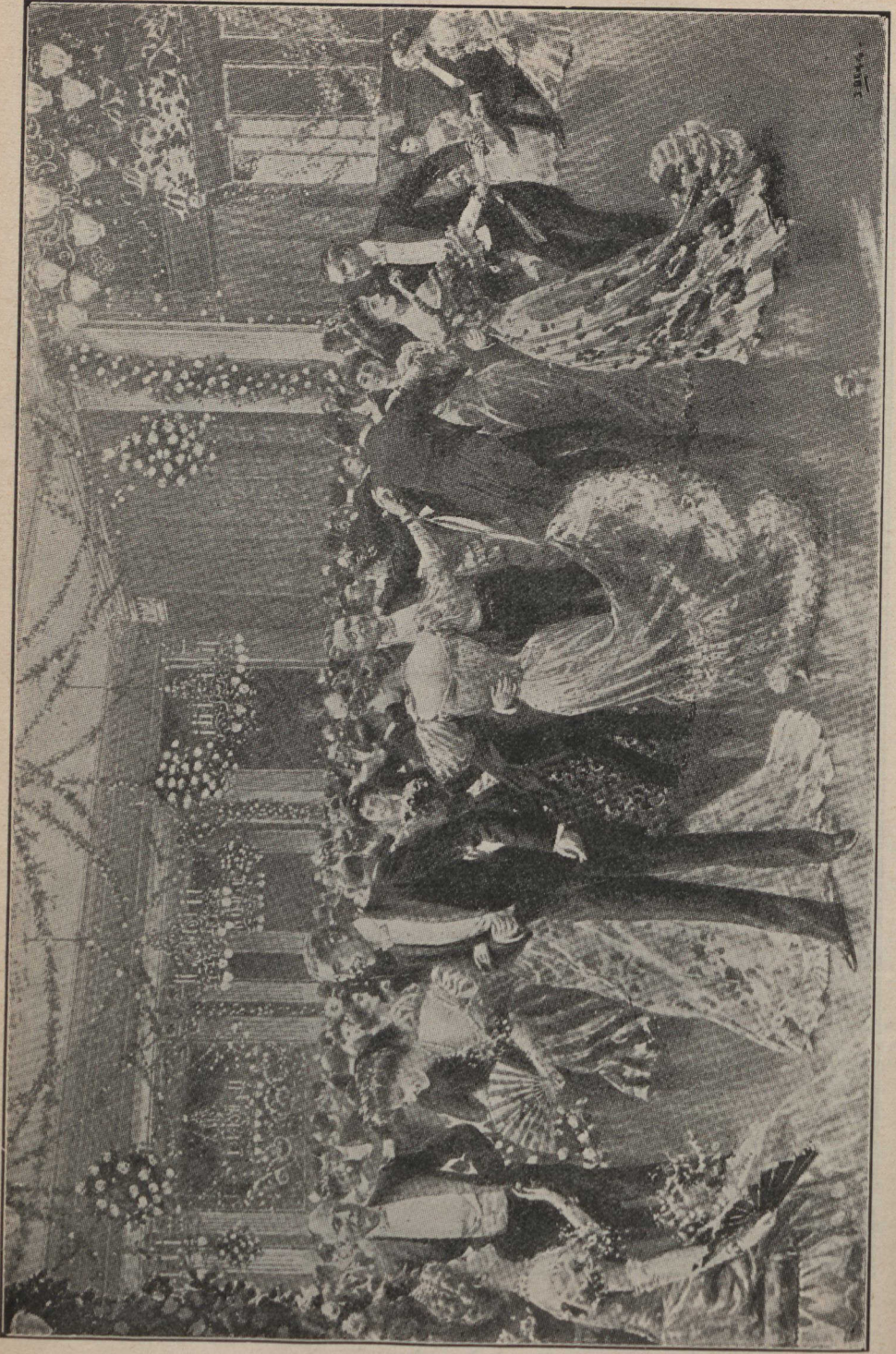
Sic transit gloria...



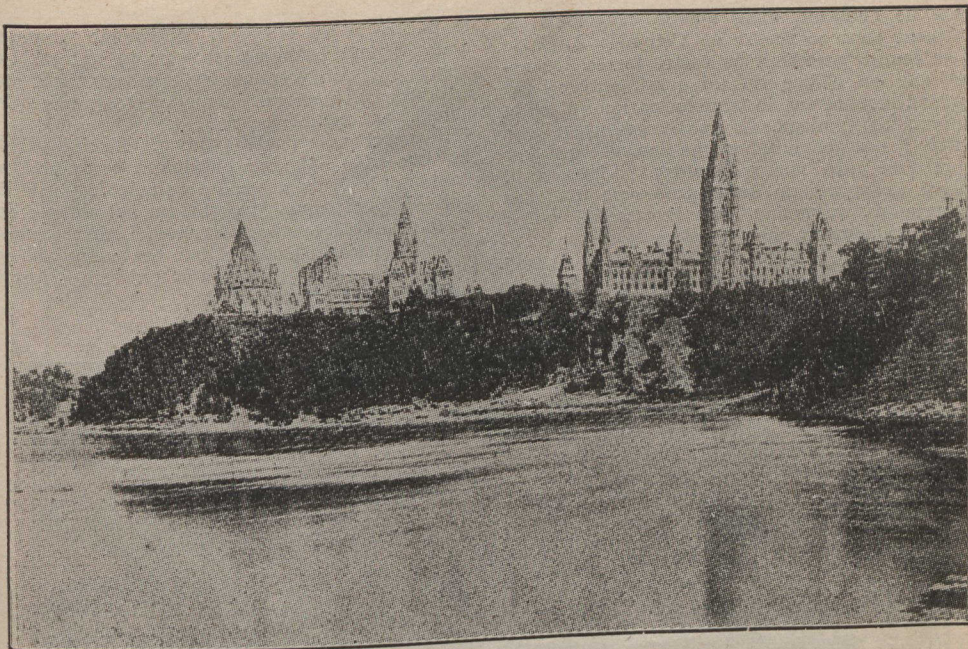
CARNAVAL



Le jeune.—Où diable vous ai-je donc connu... Sans indiscrétion, qui êtes-vous?
Le vieux.—C'est moi le maître de la maison.



Souvenirs d'Ottawa.—Bal officiel.



Souvenirs d'Ottawa

Par PIERRE VOYER

QUAND sir Wilfrid Laurier, dans un de ses plus beaux mouvements oratoires, déclara que, si le XIXe siècle avait été le siècle des Etats-Unis d'Amérique, le XXe serait celui du Canada, je ne doute pas que les citoyens d'Ottawa furent agréablement émus de cette prophétie. Toutefois, je me demande s'ils ne le furent pas un peu plus de cette autre phrase moins large mais à cachet déjà historique: "Je ferai d'Ottawa le Washington du Nord?" Ceci était plus une promesse qu'une prédiction; sa réalisation était de possibilité plus prochaine. Et de fait, sir Wilfrid rachète chaque année, depuis, une partie de sa promesse. 1908 verra prendre corps la plupart des projets du premier ministre. Chaque mois, on nous annonce un plan nouveau, un embellissement, le commencement ou l'achèvement d'un édifice digne d'une grande capitale.

Hier, j'examinais le plan définitif du grand hôtel qui va faire le vis-à-vis à la future gare centrale. Et j'ai tout de suite vu se dresser, dans mon esprit, ce carré un peu caserne que forme le Russell, centre, pendant si longtemps, de notre monde politique, hôtel qui passa jadis pour le plus beau, le mieux aménagé, le plus considérable de notre pays. Il primait le Saint-Louis de Québec, le St-Lawrence Hall de Montréal et le Rossin de Toronto. Il continua de dominer dans sa ville alors que le Frontenac écrasait le St-Louis, à Québec, que le Windsor,

à Montréal, empêchait toute comparaison et qu'à Toronto, successivement, Queen's, Arlington et King Edward's faisaient oublier jusqu'au nom du Rossin.

C'est vers 1873 que le Russell fut à l'apogée de sa splendeur. Ce que celle-ci était, la gravure publiée plus loin en donne idée. Cette gravure, déjà vieille de près de 40 ans, parut accompagnée de la note suivante qui peut lui servir de clé:

"L'hôtel Russell, durant la session fédérale, c'est une petite cité dans la cité d'Ottawa. C'est comme le pont d'Avignon, tout le monde y passe. Voulez-vous voir les gens de la Colombie? Entrez au Russell. Voulez-vous connaître les nouveaux annexés de l'Île du Prince Edouard? Entrez au Russell. Voulez-vous connaître les gros ou les petits bonnets de la politique ou du journalisme? Entrez au Russell. Tout le monde est là dans la grande salle: M. Hincks avec M. Pope, M. James Macdonald avec son journal, M. Palmer avec sa canne et son chapeau, M. Holton se chauffant près du poêle, M. Schultz fumant. Et si vous avez besoin d'un renseignement, ne vous gênez pas: le propriétaire, M. Gouin, est un gentleman qui se fera un plaisir de vous être utile, et M. St. Jacques est là d'ailleurs, au comptoir, toujours prêt à faire les honneurs de l'hôtel."

Une autre gravure représente Rideau Hall, tel que lady Aberdeen le *kodaka* quelques années

avant de l'habiter, alors qu'elle traversait le continent pour se rendre en Colombie Anglaise où sa famille possédait de vastes terres. On assure que cet édifice va, lui aussi, entrer dans le grand mouvement de transformation qui agite Ottawa. Tant mieux. Le gouvernement se doit d'offrir à nos gouverneurs une demeure qui soit digne d'un pays comme le nôtre. Rideau Hall, malgré sa splendeur intérieure—sous quelques gouverneurs, du moins,—n'a jamais été qu'un vaste baraquement. Le site sauvait un peu l'énorme mesure, et encore. Peut-être eût-il été mieux, puisqu'on est en train de faire beau et

la nature et ses citoyens, depuis une vingtaine d'années, ont beaucoup secondé la nature. Les vieux quartiers comme les nouveaux ont des rues larges, bien entretenues. On y aime les arbres; on en a le respect.

Je ne connais pas à Ottawa, ville industrielle, une seule industrie enfumant, empestant ou énervant les voisinages. La principale—celle du bois—répand comme un parfum balsamique qui semble imprégner choses et gens. L'air est pur—fouetté, tamisé, dirais-je, par ces coups de va et de retour que deux chutes puissantes impriment comme mécaniquement.



Rideau Hall

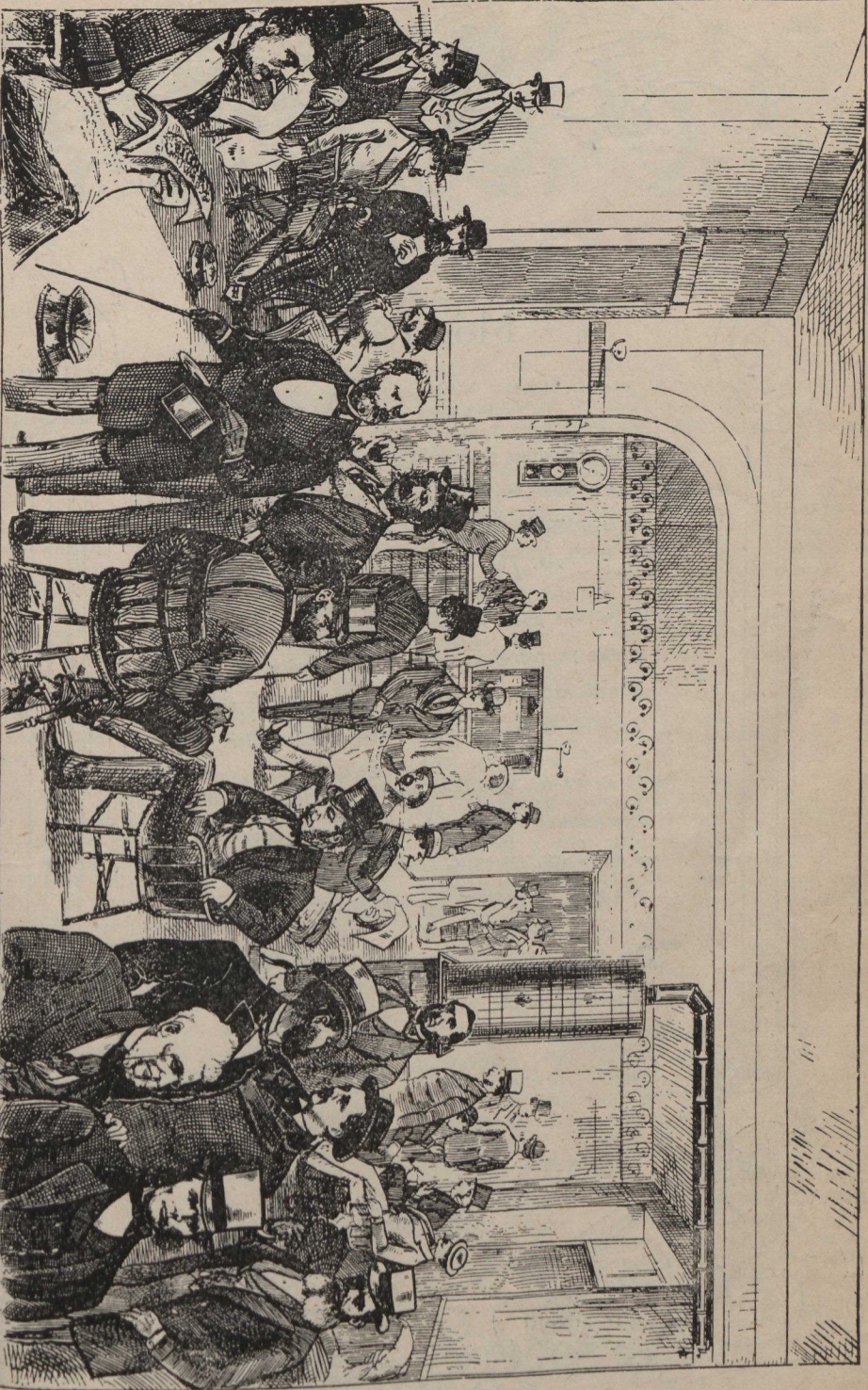
grand, de raser l'immeuble et de construire un vrai château. Rideau Hall n'a jamais été populaire parmi nos députés, justement parce que son apparence piteuse ne justifiait pas le coût de son entretien. Avec l'argent dépensé à le rapiéceter, badigeonner, retaper et nipper, on aurait pu faire du neuf de solide et artistique figure.

* * *

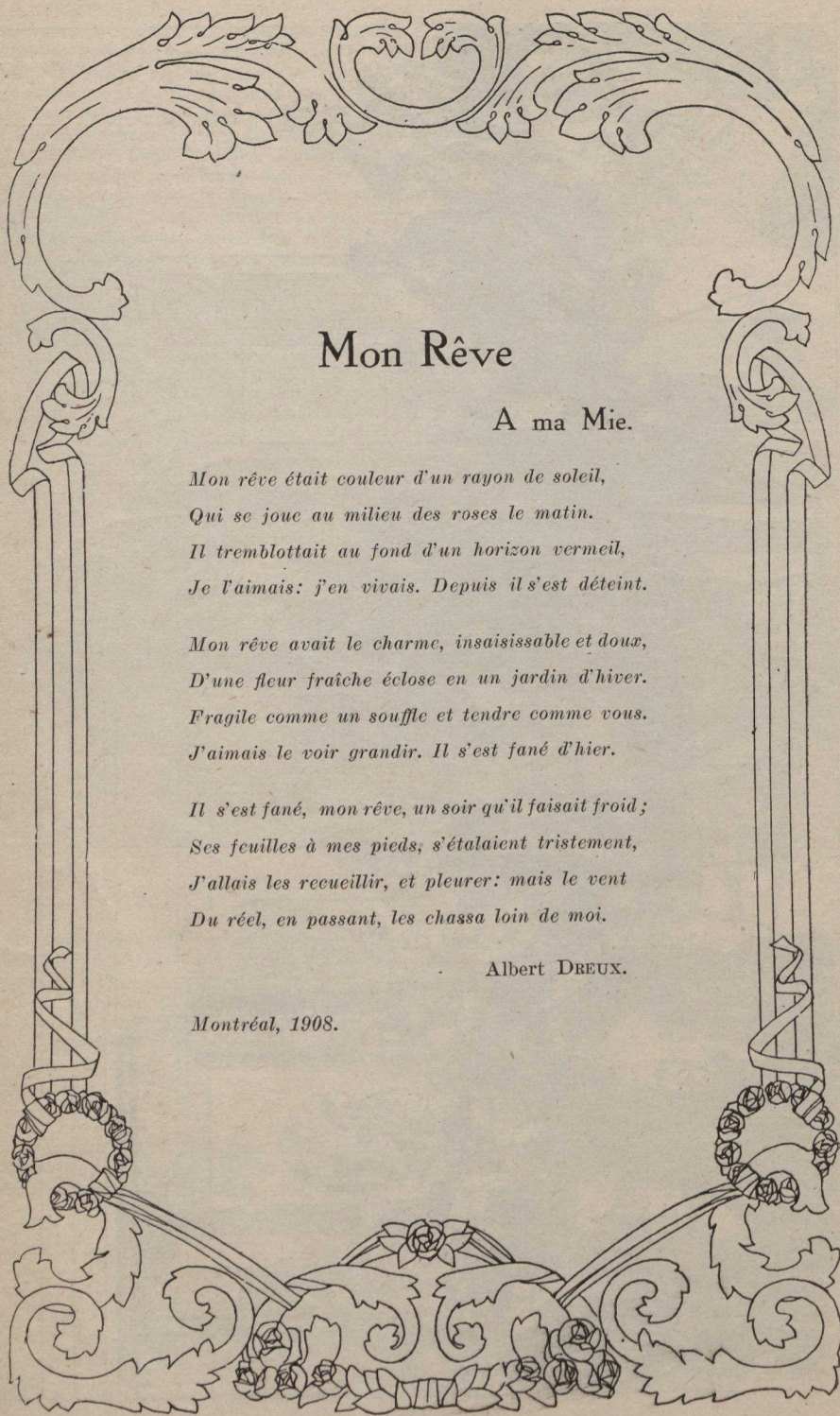
Il y a des villes difficiles à embellir: elles ont un physique ingrat. Ottawa est tout le contraire. Peu de villes ont été mieux traitées par

J'entends souvent dire qu'Ottawa a le plus efficace des services de tramway canadien; que ses voitures sont des modèles et qu'il s'en manufacture des centaines pour les autres villes. Voilà certes, comme tout ce qui touche à l'électricité, une industrie qui entrera comme un facteur puissant dans l'extension de la capitale. Elle est déjà un centre de chemin de fer important et un port fort appréciable. Que sera donc celui-ci quand le canal de la Baie Georgienne sera fait accompli? Ottawa est de toute évidence une de ces villes *of unlimited possibilities*, comme dit l'Américain.





Souvenirs d'Ottawa.—Au Russell House en 1873.



Mon Rêve

A ma Mie.

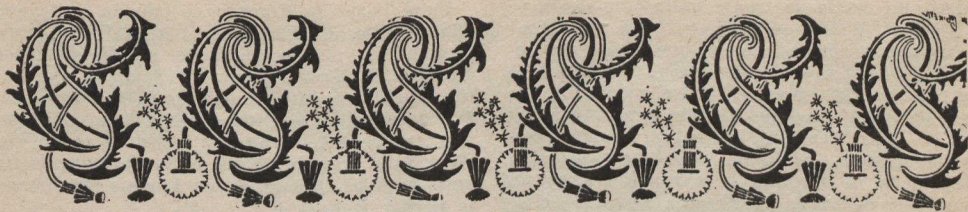
*Mon rêve était couleur d'un rayon de soleil,
Qui se joue au milieu des roses le matin.
Il tremblottait au fond d'un horizon vermeil,
Je l'aimais: j'en vivais. Depuis il s'est déteint.*

*Mon rêve avait le charme, insaisissable et doux,
D'une fleur fraîche éclosée en un jardin d'hiver.
Fragile comme un souffle et tendre comme vous.
J'aimais le voir grandir. Il s'est fané d'hier.*

*Il s'est fané, mon rêve, un soir qu'il faisait froid;
Ses feuilles à mes pieds; s'épalaient tristement,
J'allais les recueillir, et pleurer: mais le vent
Du réel, en passant, les chassa loin de moi.*

Albert DREUX.

Montréal, 1908.



MONTCALM

LE PROJET d'un monument à la mémoire du noble héros des Plaines d'Abraham a inspiré, en ces temps derniers, de fort éloquents articles. Au nombre des meilleurs se trouve le suivant, dû à la plume de Jean Frollo du *Petit Parisien*.

* * *

Les habitants de Vauvert, dans le Gard, veulent dresser une statue à Montcalm, le héros du Canada, né à courte distance de chez eux, au château de Candiac. Le même jour, dans leur pensée, un autre monument serait inauguré à Québec, si bien qu'à une heure semblable, à des centaines de lieues de distance, Français du Nouveau-Monde et Français de la vieille France, unis de cœur et d'âme, rendraient hommage à l'une des gloires les plus pures de notre histoire nationale.

Il avait de qui tenir, ce descendant d'une race de soldats! Tout jeune, quand il étonnait ses maîtres par ses merveilleuses aptitudes, et lorsqu'à l'exemple de son frère Jean il apprenait le grec aussi aisément qu'un autre l'alphabet, on avait dû lui raconter les hauts faits de ses ancêtres, le protestant Honoré, tué à Lodève, François, mort dans la Valteline, Louis, arquebuse au siège de Bellegarde, etc. Il y avait aussi Gaspard et Daniel de Montcalm, l'un tué, l'autre blessé à Cassel, et Maurice, laissé pour mort au siège de Noerden.

Ces souvenirs, dont il s'enorgueillissait, lui façonnèrent une espèce d'âme antique, digne de la Grèce ou de Rome, ainsi qu'il en est dans Plutarque. Mais il joignait à ce courage, à cette fermeté, à cette prudence, à laquelle s'ajoutait l'audace, une autre qualité toute française. Il était gai, de la belle et sereine gaieté des grands hommes qui vont à la mort en souriant, et lorsqu'il s'appretait à jouer la partie suprême, avec l'assurance qu'aucune puissance humaine n'était capable de détourner le destin, il donnait encore à danser aux dames de Québec.

* * *

Son frère Jean mourut à l'âge de sept ans. C'était un enfant extraordinaire, promettant un autre Pic de la Mirandole. Il savait la géographie, les premières mathématiques, le latin, le grec et l'hébreu, et, sans doute, il eût été l'homme le plus instruit de son temps. Le futur adversaire des Anglais ne l'égalait point sous ce

rapport, mais il portait en lui toute la valeur de son antique maison, et ce fut pourquoi, encore adolescent, il partit à la guerre et s'y distingua si bien qu'il était déjà colonel à trente ans.

Il servit sous Berwick, et se battit tour à tour en Flandre, en Bohême, en Italie, ne se ménageant pas, toujours présent aux endroits menacés, le premier à l'assaut, dédaigneux du danger, blessé deux fois au combat d'Exiles, trois fois au siège de Plaisance, et gémissant de l'inaction forcée qui s'ensuivait. Aussi éprouvait-on à son endroit plus que de l'estime. On le tenait pour un illustre général de l'avenir, et il y avait des gens pour affirmer qu'une pareille épée saurait soutenir et défendre la monarchie, si jamais venait à sonner une heure périlleuse.

Or, en ce temps-là, notre pays était engagé dans une guerre longue et ruineuse avec l'Angleterre, qui s'efforçait de nous arracher, là-bas, tout au nord de l'Amérique, notre colonie du Canada, où quelques milliers de soldats, dispersés sur une immense étendue de territoire, résistaient de leur mieux aux incessantes attaques de nos ennemis, alliés à la plupart de ces peuplades indiennes qu'en notre jeunesse nous apprîmes à connaître dans les délicieux récits du bon Fenimore Cooper.

A ces troupes françaises, il fallait un chef. On leur envoya Montcalm.

* * *

Envoyer l'héroïque marquis, celui que M. d'Argenson désignait au roi comme un des hommes "qui se portaient encore vers le grand", c'était bien, mais il eût aussi fallu lui adjoindre plusieurs régiments. On ne le fit pas. D'ailleurs, ces régiments, savait-on où les prendre? Montcalm n'en chercha pas si long, et, dès qu'il fut sur place, il s'occupa d'organiser, non seulement la résistance—ce qui était élémentaire—mais aussi la victoire, ce qui pouvait paraître fou.

Imaginez la situation. Cinq mille Français, divisés en plusieurs fragments, chargés de protéger une ligne frontière formidable, d'occuper des postes, des forts, de repousser des troupes régulières, et obligés de déjouer les ruses incessantes des Peaux-Rouges rôdant perpétuellement autour d'eux. Puis, en face de ces cinq mille soldats, séparés du monde, sans communications avec la patrie éloignée, n'ayant à compter sur aucun secours, placez des armées an-

glaises, un cercle de trente mille hommes, avec un général, Wolfe, qui, lui aussi, est un héros!

Vous vous demanderez ce que Montcalm espérait, en de telles circonstances? Mourir, sans doute, et ce fût, en effet, l'épisode définitif, de cette noble et tragique histoire, mais, auparavant, il battit l'ennemi, lui enleva des forteresses importantes, fit en un seul jour trois mille prisonniers, et termina la campagne dans un tumulte de victoire, tandis qu'à Londres on se refusait presque à ajouter foi à la nouvelle de si prodigieux exploits.

* * *

Qu'il eût fallu peu de chose, à cette époque, pour transformer ces succès de Montcalm en triomphe absolu! Ce fut le moment où le Canada pouvait demeurer français de fait, comme il l'est resté de cœur. On se refusa à le comprendre à Versailles. Les bureaux n'étaient pas favorables à la lointaine colonie. Aussi, lorsque le marquis demanda des renforts, s'obstina-t-on à faire la sourde oreille. Il y avait des raisons louches, de ténébreuses intrigues, peut-être de la trahison payée avec de l'or anglais. Le général vainqueur ne parvint pas à se faire écouter.

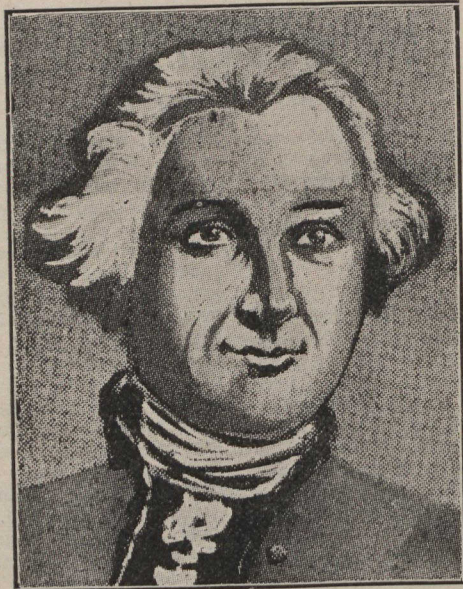
A défaut de soldats, il réclamait au moins des munitions. C'était encore trop. A son envoyé, M. de Bougainville, fut faite par le maréchal de Belle-Isle la réponse déjà citée: "J'ai répondu de vous au roi et je suis bien assuré que vous ne me démentirez pas et que, pour le bien de l'Etat, la gloire de la nation et le souci de votre propre conservation, vous vous porterez aux plus grandes extrémités." Est-il possible de dire à quelqu'un, avec plus de courtoisie et de désinvolture, qu'on l'abandonne à ses seuls moyens, tout en comptant bien qu'il saura se faire tuer avec honneur et distinction?

Cette lâche indifférence ne troubla nullement l'âme élevée de Montcalm. Quand Wolfe, ayant combiné un plan méthodique, eut dessiné son offensive, le général français lui opposa une tactique habile, rendue, malgré tout, inefficace par la disproportion des forces. Ce fut un recul savant, entremêlé de retours brusques et de glorieux faits d'armes. Mais, enfin, le marquis fut enfermé dans Québec, et les Anglais entamèrent le siège.

Il dura deux mois, sans avantage marqué du côté de l'assaillant, qui doutait déjà du succès, lorsque Montcalm, risquant une grosse partie, essaya d'une sortie. C'était le 13 septembre 1759. L'action s'engagea avec une extrême rapidité, et tout de suite la chance se dessina contre les Français. Le marquis fut blessé mortellement. Il expira le lendemain. En même temps tombait le général en chef de l'ennemi, le brave Wolfe, autre héros paraissant destiné à la plus admirable carrière, et qui n'eut pas la joie de franchir les portes de Québec.

En souvenir de ces deux hommes de cœur, un obélisque, où leurs noms sont gravés, s'élève sur le champ de bataille qui les vit succomber. La France doit davantage à Montcalm, admirable vaincu, qui, se sachant voué au trépas, n'eut pas une minute de défaillance. Il est aisé de mourir quand on espère la victoire. Rares sont les âmes assez fortement trempées pour résister à la certitude de la défaite.

NOTE DE LA REDACTION.—Le projet d'élever simultanément, ici et en France, un monument à Montcalm fut délicatement heureuse; celle de faire contribuer Français de là-bas et Français du Canada à cette double apothéose ne l'est pas moins.



La Belle Marocaine

Par A. de LANROSE

ROMAN COMPLET

I



N A dix-huit ans. On est joli garçon : haute taille, sveltesse, agilité, tête blonde et rose de jeune fille, moustache naissante. On a des rêves plein la cervelle ; pays inconnus, armes qui brillent, costumes aux couleurs éclatantes, chevaux qui bondissent. On n'a pour les études, les examens ou même pour le commerce, où si vous échouez ailleurs on vous rивera derrière un comptoir, qu'un

enthousiasme médiocre. Le papa gronde, la maman pleure.

Et puis il y a une grand'mère qui vous gâte, qui passe en cachette des pièces jaunes et des billets bleus, l'aliment des pires sottises, de l'huile sur du feu.

Comme solution, comme échappatoire on s'engage.

Et c'est ainsi que Louis Dumont, le fils unique de braves négociants, se trouvait depuis six mois cavalier aux Spahis dans la Smala du Ravin des Lauriers, là-bas du côté de Nemours aux frontières du Maroc.

L'engagé se plaisait en Algérie, aimait son métier ; quoique la réalité fût un peu différente du rêve.

Les supérieurs se montraient satisfaits, bien disposés ; les parents avaient pardonné ; le jeune homme espérait en l'avenir.

Malheureusement s'il est franc, généreux, délicat, Louis Dumont est par contre susceptible, prompt à la colère.

Comme on dit vulgairement : bon cœur mais tête trop près du... turban ou de la calotte dans le cas particulier.

Et il y a un vilain maréchal des logis, sournois, jaloux, ivrogne qui le taquine, l'humilie, l'exaspère.

Afin de le mater, de lui soutirer l'argent de sa famille.

Jusqu'à présent Dumont s'est contenu, a tout fait pour ne donner prise à aucun reproche.

Et puis voici que tout à l'heure, à une injure plus directe, la patience lui a échappé, il a souffleté le maréchal.

Vert de rage celui-ci a seulement grommelé :

—As pas peur, blanc-bec, ton compte est bon...”

Et il est parti au galop pour faire son rapport au commandant supérieur du cercle.

Le pauvre Louis maintenant que, dans un éclair, la violence a été commise et qu'il se rend compte, le pauvre Louis est désespéré.

Il ne sait plus où donner de la tête ; il voit s'écrouler tous ses beaux projets ; il lui semble entendre les cris de douleur et de malédiction des siens.

On est en mai.

Le ciel d'Afrique flamboie, radieux, quoique la journée s'avance déjà.

Le spahi est sorti du camp, a marché pendant quelques centaines de mètres, puis il s'est assis à l'écart, au bord du chemin qui descend dans le ravin.

Et la tête dans les mains, il pleure.

La terre, autour de lui, développe ses magnificences embaumées ; les groupes de tentes brunesses des villages arabes fument.

Louis Dumont ne voit rien, ne sent rien de tout cela.

Il s'est tourné vers le nord-est, vers la mer, la France, les plaines et les forêts de Champagne, du pays natal.

Comme pour s'en rapprocher, y envoyer plus complètement sa pensée, son cœur.

Que va-t-il devenir ?

Sous ses pieds un gouffre s'est ouvert.

Le Conseil de Guerre, la condamnation, la vareuse grise des prisonniers militaires casant leurs cailloux sur les routes.

Et puis plus tard toutes les portes fermées, une marque d'ignominie au front.

Plus de salut, plus rien.

Sa tête se vide.

Il souhaite la mort.

Et il a placé son revolver d'ordonnance à portée de sa main.

Le pauvre garçon, coupable en réalité de si peu de chose, même de rien du tout si le lâche qui l'avait exaspéré n'eût été son chef et sans les terribles exigences de la discipline, le pauvre garçon souffrait horriblement.

Et il n'était pas seul à souffrir.

Car il y avait quelqu'un à ses côtés.

Une amie qu'il avait amenée.

Une amie qui ne le reconnaît plus, qui sent

que quelque chose d'extraordinaire se passe, que leur vie si douce, si tranquille à eux deux va se terminer brusquement, affreusement.

Une amie qui appuie sa tête sur son épaule, et dont les yeux étonnés, inquiets, tristes parlent.

Parlent pour dire : "Qu'as-tu donc?"

Cette amie que Dumont a voulu auprès de lui dans ces minutes d'angoisse, de suprêmes résolutions c'est Namouna, la jument noire du spahi.

Oh la plus intelligente, la plus douce, la meilleure des bêtes!

Il s'est attaché à elle comme elle s'est attachée à lui.

Et soit qu'il disparaisse dans le baigne, soit qu'il disparaisse dans la mort, après ses parents ce sera Namouna que le cavalier regrettera.

Et comme il n'a qu'elle auprès de lui, c'est à elle qu'il s'accroche, elle qu'il embrasse, à elle qu'il raconte, avec des sanglots, sa désespérance.

Comment tout cela va-t-il se terminer?

Si tourmentés qu'elles soient les minutes vont encore trop vite.

Puisqu'avec elles la sparation, la prison, le châtimement viennent.

Un bruit qui monte dans le chemin creux.

Un trot lent, le heurt de sabots sur des cailloux.

La jument redresse sa tête baissée.

Dumont est effrayé et contrarié.

Il se demande si déjà on vient l'arrêter ou si c'est seulement quelqu'un qui le surprendra dans le désordre de son chagrin.

Et il se lève, regarde.

C'est un cavalier arabe sur un étalon blanc.

Un cavalier à la figure austère, à la barbe maigre et grise, aux yeux bleus d'acier.

Des yeux qui commandent, qui fouillent, qui dévorent.

Les burnous de l'homme sont simples, le harnachement du cheval sans broderies.

L'un comme l'autre sont couverts de poussière.

Mais homme comme cheval sont de race évidemment supérieure, ont grande allure, malgré une modestie voulue.

Le cavalier qui se rapproche qui va passer, enveloppe le groupe du spahi et de sa jument d'un regard rapide, scrutateur.

En trois secondes, il devine les scènes précédentes, il comprend tout.

L'étalon blanc s'est arrêté comme de lui-même.

La voix du cavalier est sérieuse et bienveillante.

—Qu'as-tu, jeune homme?

—Rien.

—Si, tu as... Tu as de la peine; et c'est parce que je puis peut-être y remédier que je me permets de t'interroger... Confie-toi à moi; j'ai vu, je sais bien des choses et j'aime à soulager qui souffre... La meilleure des aumônes ne se fait pas avec des pièces d'argent..."

Dumont ne connaît point ce passant, mais il étouffe du besoin de hurler son désespoir, de formuler en paroles les causes du malheur dont il vient d'être subitement frappé.

Il raconte les tracasseries du maréchal des

logis, l'aventure imprévue du soufflet, sa folie d'une seconde.

—Et à une première sottise tu songes à en faire succéder une autre? conclut le cavalier arabe.

—Laquelle?

—Celle de te tuer... Ne nie pas; j'aperçois là ton revolver...

—Oui, moi et ma jument, le seul être que j'aime, qui compatise à ma peine, éloigné que je suis des chers miens par des espaces immenses...

—On n'a point le droit de se tuer; notre vie est aux mains du Maître qui l'a créée... Tout passe, va, les peines comme les joies; l'oubli et le pardon viennent; aux jours noirs succèdent des jours bleus... L'homme fort ne se laisse point briser par la destinée, c'est lui qui la brise... Tu es trop jeune pour mourir... Veux-tu m'écouter?

—Parle...

—J'ai une proposition à te faire...

—Laquelle?

—Viens avec moi...

—Où?

—Oh loin, comme de loin, je viens!... Au pays du soleil couchant.

—Au delà de la frontière?

—Ce n'est pas beaucoup demander puisqu'elle est toute prochaine... Oui, au Maroc.

—Mais alors je serai du coup porté déserteur; je romps avec la patrie française...

—Tu allais bien rompre avec davantage, avec la vie...

—C'est vrai!

—Je te ferai voir des pays de rêve et avec moi tu arriveras à un avenir dix fois plus brillant que celui que t'eussent procuré les Français.

—Mon père... ma mère... je ne les verrai plus!

—Qui sait?... Et puis tu leur feras savoir que tu es heureux là où tu es; et ils te préféreront libre, sur le chemin de la fortune à déshonoré, sans carrière possible dans une prison militaire... Allons, viens!"

Dumont jette un long regard sur la Smala, sur la ville, sur les douars, sur l'horizon où se cache la France, sur tout ce qui est le passé.

Il hésite; il tremble.

"Ne ferait-il pas mieux de courir à son tour chez le commandant supérieur, de lui demander pardon? Là est le devoir; et peut-être s'en tirerait-il avec une punition ordinaire?"

L'Arabe attend.

Son œil froid, perçant suit les phases de la lutte des sentiments divers dans l'âme du pauvre jeune soldat.

Et comme dernier argument, il sort un bras de dessous ses burnous, il l'étend à l'opposé du chemin par lequel il est venu et montre au spahi quelque chose.

Quoi?

Un petit groupe qui grossit, grossit en se rapprochant.

Dumont met sa main sur ses yeux en forme d'abat-jour et examine.

Tout-à-coup, il tressaille.

Ce groupe, l'œil d'aigle de l'Arabe l'a reconnu

ayant lui, c'est le maréchal des logis avec trois ou quatre gnomiers ou chasseurs d'Afrique du bureau arabe.

On vient le chercher pour l'interrogatoire, pour le cachot.

Namouma hennit, gratte la terre, se serre contre l'étalon blanc, prend parti pour le tentateur arabe, semble dire à son maître. "Viens, viens, où veux-tu que je te porte? Fuyons et je resterai toute à toi, tandis que si tu vas en prison on me donnera à un autre et nous ne nous reverrons jamais plus..."

Le spahi dit à l'Arabe.

—Tu me promets la liberté, la vie sauve, du pain?

—Mieux que tout cela...

—Qui es-tu donc?

—Je ne puis te le dire maintenant, mais tu le verras... C'est Dieu qui m'a fait passer sur ta route pour te sauver... Je n'ai pas d'enfant, tu seras mon fils; j'ai des richesses, tu en hériteras... De ma puissance je me servirai pour te pousser au faite; tu as l'âme noble de ceux qui aiment les armes et les chevaux puisque tu as choisi le métier de soldat pour ta part...

—Le sort en est jeté; je te suis... Mais si tu m'as trompé que la malédiction de ma mère, qui mourrait de ma mort, retombe sur ta tête...

—Mes lèvres ne connaissent point le mensonge; et abuser de toi, désespéré, serait doublement odieux."

Le groupe du maréchal des logis est de plus en plus visible.

Mais Dumont est en selle, avec sa carabine sous la cuisse et le revolver remis dans la gaine.

—Les deux cavaliers tournent bride, descendant la pente sans hâte, sans bruit, s'enfoncent dans un bois d'oliviers.

On ne peut plus les apercevoir depuis la Saala.

Alors, ils lâchent les rênes, serrent les genoux.

Les jarrets des chevaux, des deux buveurs d'air, se détendent comme des ressorts.

Ils dévorent l'espace.

Et une heure plus tard, dans la poussière dorée de l'horizon, deux taches dansantes faites de blanc, de rouge et de noir dépassent la ligne admise comme étant la frontière des possessions françaises en Algérie.

Ce sont les chevaux et les burnous du spahi et de son conducteur mystérieux qui galopent sur le sol du Sultan de Fez.

Louis Dumont est sauvé... ou perdu, selon le point de vue auquel on se placera pour envisager son sort.

Et là-bas, là-bas dans leur maison de France, au souper, le papa, la maman, la grand'mère parlent avec un orgueil ému de la fête qu'ils lui feront, à leur Louis, quand il va revenir avec, sur sa veste rouge, les galons d'or.

Pauvres parents... Votre Louis... Hélas!

II

Ils vont, ils vont, les deux cavaliers, portés comme sur des ailes, coupant le vent des solitudes qui s'est élevé.

Ils vont dans une clarté lunaire presque égale à celle du jour.

Afin de mettre définitivement une distance entre les vagues frontières, une poursuite risquée et eux.

Et puis le guide n'a point encore trouvé ce qu'il cherche.

A droite, à vol d'oiseau, dans l'infini, Mellila, la mer, Ceuta, Tétouan, Tanger, Gibraltar, à gauche Fez, Méquinez, Maroc, Mogador.

Et partout des montagnes escarpées alternant avec des plaines.

C'est sur la gauche que tire l'Arabe.

Ah enfin, voici ce qu'il cherche!

Un cube de pierre blanche qui surmonte un cône blanc aussi, dans un massif d'arbres: figuiers, orangers, oliviers.

C'est le tombeau d'un saint de l'Islam, un marabout, une kouba, avec à côté un bâtiment long, ouvert à tout venant, le caravansérail des pèlerins qui s'arrêtent à la Kouba.

L'Arabe frappe à la porte du sanctuaire.

Et un vieillard enveloppé de burnous, avec un capuchon rabattu sur les yeux se présente sur le seuil.

Le cavalier mystérieux prononce trois mots.

Et le gardien de la Kouba se précipite pour baiser son étrier.

Les chevaux sont attachés sous le toit du caravansérail.

Le spahi et son protecteur entrent.

Du feu s'allume, le café bout, des tapis sont déroulés.

Le gardien ne fait aucune réflexion, cependant son œil oblique va fréquemment vers le Français.

Il se demande sans doute ce que l'étranger, l'ennemi vient faire là.

Mais le maître le juge bon, et le maître sait ce qu'il veut.

Lui n'a qu'à obéir.

Les voyageurs s'endorment.

Et à l'aube, sur un ordre du chef étranger, le gardien du marabout approche un coffre.

Dans ce coffre, l'Arabe prend deux burnous, un blanc et un noir, comme les siens, et les tend à Dumont en disant:

—Change d'apparences, ton manteau rouge est trop voyant et t'attirerait des balles à distance... Tu peux garder le reste..."

Dumont se transforme, supprime encore quelques accessoires, devient pareil à tous les cavaliers indigènes d'Algérie.

Sa défroque prend dans le coffre la place des autres vêtements.

Et les deux cavaliers repartent, après le repas des hommes et des bêtes.

Avec dans des sacs de l'orge pour les chevaux, du pain et des dattes pour eux.

Ils ont une longue, une effroyable étape à faire, paraît-il, avant d'atteindre le but vers lequel se dirige celui qui commande.

Le gardien de la Kouba s'est prosterné, et le front dans la poussière, tourné vers l'Orient, il appelle les bénédictions du ciel sur ce maître, ce chef qui s'est extraordinairement abrité pour une nuit sous son humble toit.

Du silence, le vide dans la plaine.

Et le soleil monte, monte de plus en plus brûlant.

—Enfin, qui es-tu donc? demande à nouveau le spahi à son compagnon qui paraît sombre, préoccupé, qui cherche à se reconnaître sûrement et à dissimuler son passage le plus possible.

—Encore une fois que t'importe pourvu que j'arrive à te procurer ce que je t'ai promis, à ton bien?... Tu le sauras, à peu près... Les autres te le montreront...

—Où allons-nous?

—Tu le verras demain, s'il plaît à Dieu, et si nous pouvons échapper sans accrocs aux écumeurs de la plaine."

Au loin, parfois des taches noires de tentes, sur les crêtes des rochers parfois quelque chose qui ressemble à des habitations; et parfois, au loin encore, des groupes confus, mouvants comme des escadrons qui évolueraient.

Mais l'Arabe se couche et fait se coucher Dumont sur le cou du cheval, tout en lui enfonçant les éperons dans les flancs.

Son étalon est une bête d'acier de même que Namouna est vaillante.

Et à peine des êtres humains s'annoncent-ils à l'horizon, qu'entre eux et les deux cavaliers la distance augmente, augmente par suite de la vitesse accrue de leur galop.

Aussi les taches, au lieu de grossir, diminuent-elles, elle se fondent.

L'Arabe fait avec les dangers de la plaine de sable ce que les corsaires font sur les flots.

Au premier signal d'une voile, d'une menace à l'horizon, il profite de la vitesse dont il dispose et fuit, évite l'examen, le contact.

Mais il faut pour cela une attention de chaque instant.

Et l'œil d'aigle de l'Arabe, souvent dressé sur ses étriers, fouillait sans cesse à droite et à gauche, en avant et en arrière.

—Comment t'appelles-tu? interroge Louis Dumont.

—Moi? Oh! appelle-moi Ali, si tu veux, pour les commodités de la conversation."

Ali n'attend pas le milieu du jour.

Dès huit heures il s'enfonce dans une vallée étroite, obscure, à l'abri derrière deux collines si rapprochées qu'elles en font une sorte de couloir.

Là, il y a des arbres, de l'herbe, de l'eau.

Jusqu'à midi les deux hommes et les deux chevaux s'y cachent, s'y reposent.

Ali murmure:

—Quand le soleil et la terre seront si embrasés qu'on ne pousserait point un chien hors des tentes, nous, nous reprendrons notre galop... Les curieux, les pillards dormiront, ne verront, ni n'entendront; nous glisserons entre les mailles du filet, et au moment où ils se remettront en campagne je serai dans des parages plus sûrs... Ces sauvages de par ici finirait tout de même par m'obéir; mais leur impétuosité brutale peut causer des retards, un accident; mieux vaut éviter les chacals que discuter avec eux..."

Et les chevaux se remettent à courir, à voler.

Et toujours la marche s'incline de plus en plus vers la gauche.

A la nuit les cavaliers se roulent dans leurs burnous et s'étendent sur le sable.

Débridés, les chevaux errent çà et là, arrachant des touffes d'alfa.

Au-dessus d'eux la voûte étoilée; pour les rafraîchir, des sortes de rafales d'air extrêmement pur, un air qui a traversé des solitudes sans corruption, venant de l'Océan.

Même chevauchée le lendemain; et des tentes, des cavaliers ou des chameliers errants de moins en moins.

Ali est dans cette zone qu'il souhaitait d'atteindre.

Celle de l'homme qu'il va retrouver ce soir.

Voici la nuit qui vient; et à Dumont qui vacille sur sa selle, épuisé, brisé par une course de quarante-huit heures, Ali montre du doigt une ligne épaisse dans l'horizon plus clair.

Cette ligne c'est le but, le repos, l'oasis.

Une oasis qu'entourent des champs de cailoux, des flaques d'eau saumâtre.

Une oasis que des usures du sol, des sortes de traînées de bêtes fauves, des lacets plus poudreux, moins durs et qui sont des routes relient plus bas, bien plus bas au grand chemin des caravanes, lequel s'en va du centre du Maroc vers Ghadmés et la Tripolitaine, de l'Atlantique à la Méditerranée.

Cette oasis c'est le refuge momentané du maître de ces pays islamiques de l'Est, de l'agitateur Bou Amama.

Là, il a ses magasins, sa poudre, sa cour; là il groupe les nouvelles et les forces d'immenses espaces, là il complotte, et de là il se transporte, rapide comme le simounn, ici et là.

Vous la voyez là-bas avec ses murs de pierreaille, ses palmiers en forêts de colonnes, ses minarets blanchâtres, ses jardins humides d'une eau qui circule dans des canaux souterrains, ses talus percés de meurtrières, talus qui sont des greniers ou des redoutes?

Les deux cavaliers qui s'avancent ont été signalés depuis longtemps.

On les guette, on les attend.

On les recevra à coups de fusil ou on leur ouvrira les portes d'après leur origine, leurs qualités.

Ali place le soldat français en arrière.

Maintenant qu'ils ne sont plus seuls il veut garder sa dignité.

A cent mètres des remparts il s'arrête.

Et dans la lumière violette, orangée du soir qui tombe il étend son bras, il écarte une main qui protège et bénit.

Puis sa voix s'élève comme celle du chanteur de prières et crie: "Salut à vous, gens de la terre du repos, que Dieu vous protège, ô hommes, allez dire à votre maître que celui qui vient est celui qui devait venir!"

Quelques minutes s'écoulèrent.

Et un groupe de cavaliers sortit en tourbillon par une des portes.

Ils déchargeaient en l'air leurs longues carabines pour faire honneur à l'hôte attendu.

Quel était donc cet hôte?

Avant que les cavaliers caracolants fussent

arrivés jusqu'à eux, Ali se retourna et dit à Dumont :

— Ne parle à personne de rien ; tu n'es pas muet mais tu ne comprends pas un mot d'arabe ; laisse-moi répondre pour toi et n'agis qu'après m'avoir consulté de l'œil ou de la voix selon les circonstances... Nous marchons sur un terrain dangereux ; plus tard nous serons libres davantage... Tu es mon serviteur..."

Le pauvre soldat de France ne répondit que par signes de tête.

Tué de fatigue il l'était.

Mais il était peut-être encore plus tué de chagrin.

Tout était bien rompu maintenant entre lui et le passé.

Où allait-il ? Que deviendrait-il ? Ses os ne blanchiraient-ils pas bientôt les plaines de cette terre brûlée sauvage ?

Bientôt, en tous cas, les siens apprendraient sa rébellion, sa fuite et il serait mort pour eux.

Avait-il un salut, un avenir possible au milieu de ces hommes de proie qui le considéraient comme un chien, un chien étranger, suspect ?

Ali l'avait quitté pour pénétrer dans les bâtiments d'une petite place qui occupait le centre de l'oasis.

Et lui, tenant les deux chevaux, avait été relégué sous un hangar de poutres, de feuilles sèches, de branchages.

A distance les cavaliers d'escorte, des noirs portaient des fardeaux, des enfants en chemise courte, des femmes voilées l'examinaient avec une défiance hostile.

Son teint, ses yeux, ses traits, son allure étaient trop différents des leurs pour qu'ils ne se demandassent point quel était cet homme du nord, ce Roumi, ce chien d'Algérie que le nouvel arrivé traînait à sa suite.

Heureusement que l'influence de cet hôte de marque était assez grande pour que la défiance et l'hostilité des gens de l'oasis ne se manifestassent point par des actes.

Si les domestiques, les esclaves, la foule vulgaire n'étaient pas mieux disposées, que seraient alors les maîtres, les chefs, les puissants ?

Louis Dumont se le demandait.

Ali ne s'était-ils pas beaucoup avancé en lui garantissant son salut, sa liberté, du pain ?

III

La nuit est tout à fait venue.

Les feuilles des palmiers se froissent entre elles, sous le vent du soir, avec le grésillement de morceaux de parchemin.

Les bruits se sont éteints les uns après les autres et ce n'est plus, par intervalles, qu'un jappement de chacal, la chute d'un fruit mûr, la plainte d'un dromadaire fatigué.

Au long des palissades, sur la place, sous les arbres des ombres ne circulent plus.

On est venu apporter à manger et à boire pour les chevaux.

Mais de l'homme, du Roumi, on ne se préoccupe point.

Ali lui-même semble l'oublier complètement.

Peut-être n'est-ce que par calcul afin de ne point paraître lui porter trop d'intérêt.

En attendant Dumont a faim et soif, ce qui restait de provisions dans les sacs a été épuisé.

Et des lévriers aux crocs aigus qui fouillent çà et là dans des tas d'immondices lui ôtent l'envie de chercher lui-même par les jardins ou au bord des fontaines.

Assis dans la litière de Namouna, avec la tête dans les deux mains, il songe tristement.

Oh ! comme il est loin, loin, loin de tout ce qu'il a connu, pratiqué, aimé depuis qu'il est au monde.

Et s'il pouvait entendre la conversation d'Ali et des chefs de l'oasis il verrait qu'il en est encore plus loin qu'il ne le croit.

Il est plus hors de son élément que ne l'est le poisson jeté sur l'herbe et que quelques soubresauts violents peuvent faire retomber à l'eau.

Dans le fond d'un jardin dépendant du bâtiment de la place, sous une vaste tente, car les gens du désert étouffent dans les maisons, tous sont groupés les chefs.

Au centre le révolté impénitent, le vieux marabout, Bou Amama, accroupi dans ses burnous, avec sa figure de patriarche, ses yeux baissés, ses doigts qui égrènent machinalement un cha-pelet.

Ses fils et deux ou trois hommes de sabre aux nez busqués, aux visages tannés, aux regards hardis, aux bottes éperonnées, aux poignards dans les ceintures.

Et puis des gens pâles, en babouches, sans armes, dans des vêtements très blancs, des gens qui doivent vivre sans cesse à l'ombre.

Les premiers gesticulent, s'expliquent avec des voix rauques, les seconds se taisent ou n'ont que des paroles rares.

Bou Amama se penche successivement vers les uns et vers les autres, sans prendre parti pour aucun.

Chez les uns comme chez les autres il y a, sous des masques différents, des passions féroces, des abîmes de duplicité.

Ils semblent marcher avec la main dans la main parce que c'est leur intérêt de l'heure, au fond ils se jalouent jusqu'à l'exécration.

Les premiers sont les chefs d'épée, les nobles de guerre ; les seconds sont les savants de la mosquée, les prêtres, les religieux d'ordres.

Bou Amama tient la balance entre les gens de la poudre et les saints des confréries.

Marabout, il se dit l'ami des uns et des autres, les opposant sans cesse les uns aux autres et s'en servant alternativement d'après les besoins de sa politique.

Les scrupules ne le gênent point et sa foi principale c'est la haine de ce monde civilisé qu'il voit se pousser chaque jour de plus en plus et restreindre l'empire des chefs du désert.

S'il a reçu Ali avec des honneurs, si à l'heure présente il l'écoute avec plus de bienveillante attention qu'aucun autre, c'est qu'Ali est le lieutenant du pontife suprême d'une de ces terribles confréries de l'Islam dont le cœur se cache dans le Maroc ignoré et dont les membres se répandent par toute l'Afrique.

Ali a circulé longtemps en Algérie sous prétexte de commerce de grains, de laines, il a espionné à droite et à gauche, il sait les nouvelles récentes.

Il en a communiqué à Bou Amama ce qu'il lui a plu ou ce que l'autre, subtil, retors, comme pas un, a su lui arracher.

—Donc c'est alors que tu allais passer la frontière... demande le marabout.

—Qui à la dernière minute, je n'avais plus que deux ou trois collines à franchir quand l'ai aperçu, abordé, interrogé, emmené...

—Est-il sincère?

—Il ne pouvait supposer qu'il me rencontrerait dans un chemin de traverse, un chemin où je ne me suis trouvé qu'à cause du coup d'œil utile à jeter de très près sur l'emplacement de la Smala...

—Qu'en comptes-tu faire?

—Mais l'utiliser là-bas pour l'enseignement des recrues... Je le tiens dans ma main comme j'y tiendrais une guenille; il ne peut retourner en arrière; il était concarné, perdu d'avance et le serait encore davantage aujourd'hui...

—N'empêche que tu feras bien de le surveiller et de ne lui laisser rien voir, rien de nos affaires... Qui te dit que l'idée ne lui viendrait pas de racheter sa faute, d'obtenir sa rentrée libre, sa grâce et même de l'argent en vendant nos secrets, plus tard, aux siens?

—Je lui forgerai des chaînes qu'il ne rompra pas!

—Je me méfie toujours de ces Français...

—A qui parles-tu? Est-ce que la devise de ma confrérie, de mon maître, comme la tienne, et c'est ce qui nous unit, n'est pas. "Prenez garde à la France!"

Et les assistants aux bottes peronnées, aux têtes de vautours comme aux faces pâles et aux yeux mornes eurent cette fois un cri unanime: "A bas la France! Sus aux Français!"

Là-dessus ils étaient tous d'accord.

—Combien restes-tu de temps parmi nous?

—Trois ou quatre jours, ce qui est nécessaire à mon repos d'abord, mais surtout pour me permettre de correspondre avec les troupes du collecteur d'impôts, vers Capdana... Tu me donneras quelques cavaliers de garantie jusque-là; ton nom et celui de mon chef religieux suffiront comme passe-port au milieu de ces pillards indépendants...

—Tu les auras... Repose-toi...

—Ne vous inquiétez point au sujet du Français qui ne quittera pas l'écurie et nos montures, ne verra rien d'ici, ne comprend pas l'arabe et est accablé par des chagrins personnels...

—Admettons... Tu fais bien d'en répondre sur ta tête sans quoi je le jetterais en pâture à nos chiens..."

Ali couchait chez le marabout.

Il ne voulut ni demander quoi que ce fût, ni s'absenter.

Le lendemain seulement, dès la prière de la première heure il est vrai, il feignit donc d'avoir besoin de son cheval et vint à l'écurie avec un prêtre de son ordre.

Mais ce fut pour y dire, en français, à Dumont.

—Prends tout en patience... Je ne fais point ce que je voudrais... Ne quitte jamais le hangar et ne mange que ce que t'apportera celui qui est avec moi."

Puis il s'en alla.

Et l'autre déposa du pain, des dattes, des fruits, frais, de la boisson au miel fermenté.

Les heures passèrent.

Dumont restait immobile sous son hangar, pansant les chevaux, regardant le mouvement de va-et-vient des gens de l'oasis, pareil à celui des abeilles entrant dans leur ruche et en ressortant. cavaliers, dromadaires, esclaves noirs, passagers des caravanes, marchands sahariens, porteurs de messages, femmes allant aux fontaines.

Dans l'après-midi une jeune négresse, d'une quinzaine d'années, vêtue de cotonnade bleue, de babouches jaunes et coiffée d'un foulard rouge passa et repassa avec des couvertures en ballot.

Couvertures tissées et teintes chez son maître et qu'elle livrait à un trafiquant dont on chargeait les chameaux.

Celui-ci lui en remit le prix dans un petit sac de toile.

Dix douros ou pièces de cinq francs.

Dumont avait remarqué la grâce de la jeune négresse, la douceur de son regard, sa mélancolie.

Elle pliait sous le poids de ses ballots, mais sans se plaindre, se redressant plus énergique après chaque fatigue nouvelle.

Quand elle se montra pour la dernière fois elle portait précieusement son sac.

Et cependant quelque temps après un vieux Kabyle, son maître sans doute, hurlant et la rudoyant, cherchant à terre et levant les bras au ciel apparut en sa compagnie.

Dumont, qui entendait quelque peu la langue, comprit qu'il lui reprochait la perte ou le vol d'un douro.

Silencieusement la négresse pleurait avec des gestes de dénégation et fouillant, elle aussi, le sable, des yeux, des mains.

Dumont en eut tout de suite une grande pitié.

Pour lui la jeune fille n'avait rien perdu ni volé, mais sans doute que le peu scrupuleux trafiquant l'avait induite en erreur dans le compte des pièces.

Et en effet il jura avoir donné les dix douros, repoussa les réclamants, car deux heures plus tard le vieux fabricant de couvertures rouait de coups avec sa matraque la pauvre négresse et annonçait qu'il allait la vendre au premier venu pour rentrer dans la possession de l'argent égaré par cette imbécile.

En attendant, maître et servante cherchaient toujours.

Le spahi avait tiré un écu de cinq francs des poches de cuir de sa selle.

Il fit deux ou trois pas en dehors du hangar, se pencha, gratta la poussière et appelant d'un geste la pauvre jeune négresse éplorée, il lui remit le douro comme s'il venait de le ramasser.

Celle-ci comprit son acte généreux.

Et elle tendit la pièce de monnaie à son bourreau pendant que du regard elle remerciait son bienfaiteur.

Le bourreau eut un cri de joie avide, bondit sur le douro et s'enfuit vers sa demeure pour le cacher avec les autres.

Il ne songeait plus à frapper son esclave et la laissait en arrière.

Elle le suivait cependant, mais lentement.

Et en sen allant elle se retourna de loin, vers le soldat français, debout sur le seuil, et posa sa main sur son cœur et sur ses lèvres.

En même temps ses yeux avaient encore une flamme de gratitude infinie pour le cavalier étranger.

De gratitude et d'admiration.

Pauvre fille noire des sables brûlés à laquelle personne ne s'était jamais intéressé, n'avait jamais tendu la main, plus malheureuse que les bêtes de somme, pauvre fille noire qui se considérait comme une laideur, comme une créature repoussante pour les blancs!

Voici qu'un blanc, et un blanc du Nord, un blanc d'Algérie, un blanc de la race qui a écrasé les Arabes, un blanc tout jeune, un blanc qui n'était pas esclave sans doute mais riche puisqu'il possédait des dourous, un blanc avait bien voulu la remarquer, venir à son secours, ne point détourner la tête devant sa misère!

Pauvre fille noire du Pays de la Soif comme elle lui était reconnaissante à ce blanc, comme elle le trouvait beau, comme elle l'estimait supérieur à elle!

Quant à Dumont il était content de cet acte de générosité quoiqu'il ne fut guère riche et ne sût pas comment il s'en tirerait lui-même le lendemain.

Rien ne rend compatissant aux souffrances des autres comme de souffrir soi-même.

Il n'avait point calculé si la négresse lui en saurait gré et maintenant ne savait pas s'il la reverrait jamais.

Il la revit.

Avec le coucher du soleil le ciel s'était obscurci de nuages cuivrés.

Et un orage sec, un de ces orages au cours desquels bêtes et gens abattus implorant des gouttes de pluie et n'en vorent jamais venir, s'était abattu sur l'oasis.

Le simoun, ce vent terrible, brûlant qui passe avec le grondement du tonnerre et laisse les lieux de son passage dans l'état où les auraient mis cent régiments de cavalerie au galop, le simoun soufflait.

Et dans sa rafale puissante il couvrait l'oasis de nuages de sable, emportant tous les objets légers, faisant craquer les palmiers.

Plus d'autre bruit que celui de sa grande voix.

Plus un seul habitant dehors.

Toutes les portes fermées.

Le soldat français était plus triste, plus seul que jamais sous son hangar, qui menaçait de s'écrouler à chaque nouvelle reprise de la tempête.

Comme il regrettait le foyer familial où rien ne lui manquait, où il aurait pu vivre si heureux, sans sa légèreté de caractère, sa mollesse au travail!

Oh si la maman et la chère grand-mère avait pu le voir, leur Louis, dans cette cahute, en plein désert, au milieu de sauvages, sans lendemain assuré, sans vêtements propres, ventre presque creux et dévoré par des milliers d'insectes, sans parler d'une soif fiévreuse, si elles

avaient pu le voir, quelle n'eût point été leur désolation!

Il ne savait plus ni quelle heure il était, ni s'il dormait ou était encore éveillé quand quelque chose d'humide et de chaud se posa sur une de ses mains, quand il entendit tout près de lui un froissement dans la litière des chevaux.

Un chien était-il donc entré; ou bien un veleur essayait-il de s'emparer des animaux?

L'obscurité était presque complète et le vacarme de l'orage ne cessait point.

D'étendu qu'il était sur un tas d'herbes et de feuilles, Dumont se retrouva instantanément debout.

Il ne voyait personne.

Il ne voulait rien demander puisqu'il avait été convenu qu'il ne parlerait pas, ne savait pas un mot d'arabe.

Il tâta dans l'obscurité.

Et ses mains rencontrèrent, en dessous de lui, des cheveux crépus, un foulard, en même temps, qu'à nouveau des lèvres, c'était des lèvres, se posaient sur une de ses mains.

Tout de suite la pensée de la pauvre négresse voulant le remercier et profitant du désordre effroyable de la nature pour se rapprocher de lui éclaira son cerveau.

Il comprenait, il devinait, et il était touché, ému jusqu'aux larmes.

Lui qui avait tant besoin de consolation et qui n'avait que sa jument Namouna pour ne point se croire abandonné de la terre entière.

Il chercha doucement le bras de la jeune fille et l'entraîna avec lui sur le seuil du hangar.

Là on y voyait un peu plus clair.

C'était bien la jeune négresse toute timide, toute tremblante, craignant d'avoir trop osé, d'être renvoyée avec mépris.

Tel un pauvre chien battu qui ne s'approche plus qu'en rampant.

Oh! non le spahi ne songeait point à le rudoyer, à lui cracher à la face à cet être malheureux comme lui-même était malheureux.

Il était bien certain que la négresse ne le trahirait pas.

Et tout de suite il lui donna une preuve de confiance, sans qu'elle pût s'en douter.

Ce fut de lui parler dans ce mauvais arabe au moyen duquel Européens et Africains du Nord s'entendent toujours à peu près, langage qui est aussi celui des marchands des caravanes, le *sabir*.

—Viens t'asseoir auprès de moi et nous causerons, lui dit-il, ne crains rien, je t'aime bien, tu as l'air bonne, tu n'es pas heureuse..."

Et il la ramena dans l'intérieur du hangar, disposa un autre paquet de litière auprès de celui qui lui servait de siège à lui-même.

La négresse s'assit un peu à l'écart, mit sa tête dans ses mains et bientôt Dumont entendit qu'elle pleurait.

—Qu'as-tu, interrogea-t-il, est-ce qu'on veut encore te battre?"

Elle secoua la tête en signe de dénégation en même temps qu'elle murmurait!

—Non, non, je ne pleure pas de souffrance, mais je pleure parce que tu es bon pour moi, parce que tu ne me chasses pas, je pleure parce que je suis... heureuse..."

Personne ne s'était jamais inquiété de lui éviter des coups et des larmes à la négresse esclave du Soudan, personne ne lui avait jamais parlé avec ces ménagements, cette sympathie, ce respect que mettait le Français dans leurs relations depuis la première minute où il l'avait aperçue.

—Comment t'appelles-tu?

—Kreira.

—Raconte-moi tes chagrins, dis-moi ce qui te ferait plaisir... Moi aussi j'ai de la peine et tu pourras peut-être autant pour moi que je pourrais pour toi... Parlons bas...

—Oh tous et toutes ils dorment ou se cachent, avec le simounn aucun danger, c'est pour cela que j'ai osé venir...

—Oui, mais à moi on m'a interdit de parler; on se défie du Roumi; je ne dois ni voir, ni entendre, ni comprendre... Je me fie à toi, Kreira...

—Tu le peux parce que moi, si tu veux bien me le permettre, moi la vilaine négresse des sables je t'aime aussi..."

Et Kreira raconta son histoire.

On l'avait volée ainsi que son petit frère l'ois dans leur village au Pays des Noirs, à des centaines d'étapes au sud, le frère avait été vendu pour une autre contrée et elle à un vieux tisserand de l'oasis par les hommes masqués aux lances pointues, les Touaregs.

Il y avait trois ans de cela.

Et elle peinait sans trêve, sans but, avec au cœur le regret amer des siens au Pays Noir, avec l'incessante envie de fuir pour y retourner.

Mais comment fuir seule sur les espaces immenses?

La fuite c'était la mort.

Une chance lui restait.

Celle qu'un noir de l'oasis la rachetât pour en faire sa femme et l'y remmener.

Mais son vieux maître la mettrait à un prix trop élevé, les noirs de l'oasis ne pouvaient pas plus qu'elle retourner au pays noir, et puis elle ne les aimait pas.

Elle mourrait, esclave de l'un ou de l'autre d'à où ses ravisseurs l'avaient amenée, vendue.

Et la naïve Kreira termina son récit par une humble prière:

—Oh si tu voulais, toi, le bon, le généreux, le riche, si tu voulais de moi comme servante, je te suivrais partout, je te rembourserais en travail ce que tu aurais payé pour mon rachat; et un jour peut-être pourrais-tu me faire reconduire par une caravane jusqu'à mon village...

—Ma pauvre petite Kreira, répétait seulement de temps à autre, le spahi, combien je compatissais à tes tristesses, oh combien!"

La négresse voyait l'étranger, le blanc tout ému.

Il s'attachait à elle, elle avait su le toucher.

Et elle s'enhardit.

—Mieux encore, viens avec moi, fuyons tous deux; on te recevra bien au pays noir parce que je dirai que je t'aime, que je te veux pour époux, parce que mon père est chef... Tu verras que nous serons heureux... Oui, écoute la petite Kreira parce que je vais te dire, mon ami blanc, si tu restes avec les hommes d'ici ils te

tueront, ils te tueront comme on raconte qu'ils en ont tué plusieurs... Crois-moi, fuyons, avec toi je n'aurai pas peur, tu me défendras et je t'indiquerai la route...

—Pauvre chère petite Kreira, je te remercie, moi aussi je t'aime bien mais comme toi j'ai mon père, ma mère qui mourront de chagrin si je ne reviens pas à eux et pour y revenir, un jour, il faut que je suive celui qui m'a amené...

—Es-tu sûr qu'il te sauvera, qu'il ne te conduira point à la mort?... C'est, ils le disent ici, un des grands chefs de ceux qui détestent le plus les blancs, d'une confrérie qui a juré de les anéantir, c'est le lieutenant du Commandeur des Senoussis..."

Dumont tressaillit.

Il avait vaguement entendu parler de cette secte terrible, implacable ennemie de tout ce qui est Europe et progrès.

—Tu en es certaine?

—Oui.

—Alors il a des vues sur moi pour plus tard, comme aide de sa cause mais il ne me tuera point car rien ne le forçait à m'emmener avec lui... Rassure-toi, Kreira, et crois bien à mon sincère regret de ne pouvoir rien faire pour toi, pas même te racheter, je n'ai pas assez d'argent... Combien t'a-t-on vendue?

—Trente douros... Avec le double peut-être m'arracherait-on des griffes du vieux...

—J'ai pu en donner un pour t'empêcher d'être battue mais je suis pauvre...

—Je ne t'en suis que plus reconnaissante. Et maintenant je ne voudrais plus te quitter afin de te rendre ce que tu as fait pour moi...

—Cela me paraît impossible..."

La négresse s'était tue.

Elle serrait sa tête frisée dans ses deux mains.

—Eh bien, reprit-elle enfin, j'ai trouvé un moyen de te rendre service, de te protéger, de te sauver et pour moi aussi peut-être de te suivre...

—Dis...

—La maison de mon maître est contiguë, par derrière, au jardin du marabout; je puis m'y glisser de nuit quand, sous la grande tente, les chefs discutent, m'y glisser, écouter, savoir...

—Savoir quoi!

—Savoir ce qu'ils projettent, là où ils veulent aller, te conduire...

—Très bien... Fais cela, Kreira, fais cela...

—Et je viendrai, l'autre nuit, te répéter ce que j'aurai entendu, à moins que...

—A moins que?

—A moins que je sois morte...

—Morte?

—Oui, parce que s'ils me surprennent ils me tueront... Et c'est difficile ce que je veux faire...

—Alors n'y va pas, ma petite amie, adviendra que pourra... Toute ma vie, j'aurais les remords de ton martyre...

—Si, j'irai, il le faut, pour toi!... Et puis mourir de coups de matraque serait encore moins cruel que de mourir de chagrin, ça serait moins long..."

Et comme pour empêcher Dumont de lui dé-

fendre davantage ce qu'elle méditait, Kreira s'était enfuie.

Dans la journée Ali se montra, examina les chevaux, s'assura que l'on apportait une nourriture suffisante à son serviteur blanc, mais n'entretint aucune conversation avec lui.

On le surveillait de loin sans doute.

Kreira elle-même passa et repassa pour sa provision d'eau à la fontaine, mais affecta de s'écarter du hangar, de ne point tourner les yeux de ce côté.

Dumont sentit qu'il lui fallait être tout yeux, tout oreilles et en même temps, paraître, lui aussi, indifférent à ce qui pouvait se produire dans l'oasis.

Il se tenait dans le fond du hangar, somnolent ou absorbé par ses chevaux, par la confection de ses repas.

L'orage était passé ; les difficultés avaient augmenté.

Kreira pourrait-elle agir, venir ?

Dumont se le demandait avec inquiétude.

La nuit s'avavançait.

Rien.

Dumont devina à la longue pourquoi la jeune fille tardait.

Elle ne pouvait gagner le hangar sans de l'ombre pour cacher sa marche.

Et la partie des murailles, des maisons, des jardins comprenant le hangar ne tombait dans l'ombre que quand la lune occupait une certaine position.

C'était l'heure de la lune que Kreira était forcée d'attendre.

Enfin le jeune homme aperçut une silhouette presque confondue avec les murs noirs et qui se déplaçait sans bruit, s'arrêtant, rampant, s'assurant des alentours.

—C'est moi, ami blanc, dit la négresse avec une voix aussi ténue qu'un souffle, bonjour, toi...

—J'étais bien inquiet, ma petite Kreira ; avec une nuit pareille comment as-tu pu t'échapper, circuler ?

—Oh j'ai des moyens... Le vieux a été endormi avec du jus de pavots ; les chiens ont eu des os ; j'ai escaladé le mur et marché à quatre pattes jusque sous la tente...

—Alors que sais-tu ?

—Bou Amama ne veut point donner d'escorte à Ali pour qu'il parte vers le nord, au travers des tribus Kabyles, mais il lui conseille de rejoindre par le sud la grande caravane du Maroc qui bifurque sur Fez, il le fera accompagner... Et je suis bien contente...

—Pourquoi ?

—Parce que la caravane ne passera point avant deux semaines et que ce n'est point avant une que vous partirez pour la rejoindre... Je te verrai encore... Et puis...

—Et puis ?

—Et puis le marabout enverra des paquets, des chevaux, des esclaves, hommes et femmes destinés au Sultan de Fez, et c'est même pour cela, dans son intérêt qu'il veut qu'Ali suive leur route, alors...

—Alors ?

—Je pourrai me glisser peut-être parmi eux, fuir, te suivre...

—Mais si on s'en apercevait ?

—Il n'y aurait que mon vieux maître de dangereux ; les autres ne diront rien parce que je serai un bénéfice pour eux, ils espéreront me revendre un bon prix là-bas sans m'avoir achetée et sans avoir eu la peine de me voler...

—Prends bien garde, Kreira !

—Oh ne crains rien, va, je suis adroite, agile, rusée... Tiens, je t'ai apporté de la galette que j'ai faite pour toi ; ça sera meilleur que ce que te donne le Senoussi..."

Et Kreira tira du capuchon de la mante bleue qui l'enveloppait une galette de froment au miel.

Dumont fut touché de cette attention de la pauvre esclave.

Il avait dans son porte-monnaie une petite baguette algérienne d'argent et de corail et la lui donna.

Les noirs ont une admiration folle pour les bijoux.

Kreira s'imagina qu'elle possédait un bijou précieux.

Et puis ça venait de loin, de loin, du pays de son ami blanc.

La semaine s'écoula sans incident extraordinaire.

Le spahi et la négresse croyaient se connaître depuis des années.

Abandonnés de tous, tous deux sans parents, sans patrie, ils se rejetaient violemment l'un sur l'autre pour s'entraider, se consoler, endormir leur chagrin.

Kreira cependant veillait.

Et le samedi, dans la nuit, elle dit à Dumont :

—Tu verras que demain dans la journée Ali te préviendra qu'il faut se préparer, qu'on part lundi... L'autre nuit personne ne se couchera, je ne pourrai venir sans danger certain... Mais ne crains rien encore une fois, ni pour moi, ni pour toi surtout, je serai là... Cependant comme on ne sait jamais ce que la destinée nous réserve, si le diable, Eblis le Maudit ne se mettra pas contre nous encore, embrasse ta pauvre Kreira, ton esclave volontaire..."

Le spahi prit à deux mains la tête laineuse de la bonne petite négresse et lui baisa longuement le front.

Dans sa conviction c'était un adieu éternel qu'il adressait à cet être malheureux et qui lui avait voué une reconnaissance si profonde.

Jamais elle ne pourrait s'échapper.

Et puis quelle route suivrait Ali, quelles machinations opposerait-il aux machinations de Bou Amama ?

D'une part celui-ci essayait de s'en faire une garantie pour l'arrivée de ses cadeaux aux mains du Sultan ; mais, d'autre part, le lieutenant du Commandeur des Senoussi se moquerait de protéger des cadeaux non destinés à son maître.

Et qui, à lui, ne pouvaient attirer que les balles des pillards Kabyles.

Ces frelons gourmands que le butin des caravanes fait sortir en essais de leurs trous et qui se ruent pour les sucer jusqu'à la moelle.

Enfin, à la grâce de Dieu !

Dans la journée du dimanche Ali vint en-

effet un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire à l'écurie et annonça à son compagnon que peut-être ils reprendraient leur route à travers le Maroc, dans la soirée du lendemain.

Mais sans lui préciser dans quelles conditions.

A roublard roublard et demi.

Ali se défait jusqu'à la dernière minute de la troupe du marabout et voulant éviter au Français une infusion de mauvais café ou la morsure d'une vipère quelconque.

IV

C'est une petite caravane de quelques centaines d'hommes, de chevaux, de dromadaires qui, sous la conduite d'un des fils de Bou Amama, rejoint vers le Sud, dans la fraîcheur de la nuit et sous le ciel étoilé, la grande de plusieurs milliers d'êtres allant sur les villes de Maroc et de Fez.

Une étroite rivière se jetant dans un fleuve.

Et le serpent se déroule dans les plaines mornes au travers du lacis des montagnes successives.

Ali se tient toujours en avant.

Et Dumont n'a point revu Kreira.

Aucune aventure, aucune attaque.

Toute cette région tremble au nom seul de Bou Amama qui tombe ici ou là, à droite comme à gauche, si peu qu'on contrecarre ses plans.

Il est le maître sur cette terre marocaine qui ne lui appartient cependant pas.

Le maître par ce fait qu'il lutte contre les Européens, les Français, qu'il est un révolté.

Ce qui suffit à donner une idée de l'autorité du Sultan et de la confiance que l'on peut avoir en lui.

Les bandes berbères ont reconnu son fils en tête du convoi.

Et elles ne bougent pas.

Les jours s'écoulent.

Et près d'une vingtaine de puits creusés les uns contre les autres, sous des massifs d'arbres verts, au bord d'une très large voie qui s'enfoncée à l'ouest et vient de l'est, les gens de l'oasis attendent.

Pas longtemps.

Voici le gros flot qui roule à l'horizon et qui s'approche, s'approche avec sa bigarrure, ses mille cris.

Marchands, pèlerins, fugitifs, esclaves, bandits, espions, convoyeurs, chameaux, moutons, chevaux, mulets, Arabes, Berbères, Touaregs, nègres, transfuges de toutes les nations.

Les fils de Bou Amama et ses cavaliers s'en retournent à l'oasis, laissant leur convoi aux bons soins d'Ali.

Conducteurs et bêtes reviendront à vide, plus tard, quand et comme ils le pourront.

La rivière s'est fondue dans le fleuve.

Et le fleuve reprend, colossal, interminable, sa marche puissante vers la ville de Maroc.

Ali redevient plus familier avec Dumont.

Il est presque libre maintenant.

Le Français, lui, est toujours triste, songe au désespoir des siens, prévenus à cette heure et de sa rébellion et de sa désertion, songe à son

avenir aux côtés d'un ennemi féroce autant que dissimulé de la France.

D'autant plus triste qu'il ne sait rien de la pauvre Kreira.

Namouna seule lui reste.

Dans ce flot d'inconnus, de sauvages, de brutes, il est submergé, anéanti.

Il va, il va sans savoir si chaque minute ne sera point celle de sa mort.

Tant d'yeux fourbes, hostiles, tant de lances, de poignards sont autour de lui!

Sans cesse il se tient sous la protection du puissant Marocain, un chef en second des confréries de la secte des Senoussis.

Ils campent sous une tente à eux seuls réservée par les gens du convoi.

Et sous cette tente, un matin, à l'aurore, alors qu'il se lève le premier pour préparer le café et seller les chevaux, il trouve dans les plis de la couverture dont il s'enveloppe pour dormir, il trouve...

Un bouquet de fleurs sauvages.

Ah son bon génie, Kreira est là!

Elle a réussi à s'échapper, la bonne négresse. Et elle veille.

Et elle le sauvera.

Mieux et plus sûrement qu'Ali.

Celui qui dans la steppe russe, infinie, immobile, glacée, a fait partie d'un convoi de traîneaux chasseurs peut, seul, s'imaginer par comparaison et en sens inverse ce qu'était la caravane marocaine.

Rapides comme le vent, tourbillonnants, hardis jusqu'à l'invraisemblable, les bandes de loups harçèlent les voitures, les hommes, les chevaux.

Les fanaux éclatants, les salves d'artillerie les tiennent avec peine à distance.

Il faut que le convoi fasse une masse compacte, hérissée de défenses et que pas un de ses membres ne s'écarte, ne tombe.

Sans quoi il est perdu, la masse ne peut ni s'arrêter, ni se diviser, ni le défendre.

Il est perdu.

Quelques minutes, et de lui rien, plus rien.

Ainsi dans l'immensité brûlée du désert saharien pour la grande caravane.

Sur les crêtes des montagnes les Berbères volaient de cime en cime, insaisissables, guettant un arrêt, un accident.

Et tout près, sur les flancs, sur les derrières galopaient les pillards des Oulad Sidi Cheik, des Chambas qui la suivaient de longue date et ne s'étaient point encore décidés à la quitter malgré la concurrence des montagnards Kabyles.

Qu'une bête de somme s'échappât, qu'un pèlerin revenant de La Mecque tombât exténué par ses mois de jeûne et de route, qu'un colis glissât du dos des chameaux, qu'un esclave s'attardât à un puits.

Et comme la foudre, corbeaux et loups se précipitaient, enlevaient, déchiquetaient.

Les campements n'étaient que des veilles armées.

Cependant chaque jour les nomades du Pays de la Soif, trop éloignés de leurs centres, lâchaient pied, diminuaient.

Mais la nuée des gens du Maroc augmentait.

Nuit et jour la fusillade, les charges à la lance les repoussaient à quelques centaines de mètres, pas davantage.

La quantité des voyageurs, armés jusqu'aux dents, les rendait prudents sans les intimider.

Ils se ménageaient, ils se dérobaient, point par peur; ils ne la connaissaient pas.

Mais pour attendre les occasions et en profiter.

Dumont qui voyait tout cela se demandait comment Ali et son petit groupe s'en tireraient le jour où la grande caravane continuant vers la ville de Maroc, eux bifurqueraient sur Fez, en pleine montagne berbère.

Il n'apercevait toujours pas Kreira.

Sans doute que la prudence, des dangers graves l'empêchaient de se montrer.

Sans quoi la négresse n'aurait point résisté au désir de parler à son ami blanc.

Car pour le voir elle devait certainement le voir, de loin.

Le pauvre Louis, le sentait à une sorte de mystérieuse influence qui ne le quittait pas.

Influence dont le baume consolateur augmentait quand il était plus triste, plus découragé.

C'était à croire qu'à ces heures-là Kreira le devinant se rapprochait.

Et le spahi se disait qu'il l'aurait à ses côtés tout à fait quand la caravane allait diminuer, quand on pourrait se compter.

Qu'elle lui fermerait les yeux s'il venait à mourir.

Mourir? Oui, mourir de maladie ou massacré par ces enragés Marocains; mourir n'était-ce pas ce qui l'attendait un peu plus tôt ou un peu plus tard dans ce guépier infernal où il s'était précipité?

Combien parfois il regrettait de ne point

Il s'en fût tiré, avec une grave punition peut-être, mais enfin compris, pardonné, amnistié au bout de quel temps.

Tandis que par la désertion il s'était jeté dans le gouffre.

Toujours il en revenait à ces idées, à ces regrets.

Mais il ne se plaignait point à Ali.

Lequel du reste était suffisamment préoccupé pour son propre compte.

L'heure sonna enfin où les gens de Bou Amana et le lieutenant du commandeur des Senoussis durent se séparer de la caravane principale.

Ils étaient trop peu nombreux pour que leur disparition pût être constatée par les pillards.

Une centaine d'hommes et de bêtes sur des milliers ne s'aperçoivent guère.

Habilement Ali en profita.

Sans attendre la place exacte où d'ordinaire les groupes bifurquaient, il ne campa point par une nuit obscure, fit double étape et s'éloigna rapidement avec les gens qu'il commandait malgré lui.

Il s'était dit que les bandes de voleurs retenues toutes à la suite de la caravane ne songeraient point à s'en carter.

Et c'est ce qui arriva en effet.

Pendant toute une semaine le groupe d'Ali et de Dumont dérouta les poursuites.

Plus de pillards, plus d'assassins.

Le silence, le vide.

Ali activait jusqu'à l'épuisement la marche des bêtes et des gens.

Ce qu'il voulait c'était d'échapper à la région barbare, à la région dans laquelle les deux étendards qu'il avait arborés, celui du célèbre marabout, ami secret du Sultan, et celui de Si Mohammed El Mahdi ben Senoussi le chef de sa terrible confrérie avaient moins de chances d'être respectés par des sauvages, des brutes.

Louis avait revu la bonne Kreira.

Elle s'était faufilée parmi les esclaves noirs destinées au palais de Fez.

Mais dans certaines conditions qui la forçaient sans doute, pour le moment, à ne point sembler connaître le Roumi.

Car à un signe rapide qu'elle fit au spahi lors de leur rapprochement, un soir, pendant qu'on établissait le camp, Dumont comprit qu'elle n'était pas maîtresse de ses actes, qu'on la surveillait, qu'elle était obligée de se dominer, d'user de stratagèmes infinis si elle voulait le protéger au lieu de les perdre tous deux.

Elle était là; elle l'aimait toujours; il n'était point seul au milieu de ce désert, de ces ennemis.

Seul au milieu des périls de demain.

C'était l'essentiel.

Et ce qu'elle faisait, si à contre-cœur, la jeune négresse, le soldat français le fit aussi.

Il affecta de l'ignorer.

Il se garda bien de parler d'elle à Ali, malgré la sympathie, calculée peut-être, mais réelle, efficace que le puissant chef de la confrérie musulmane lui témoignait davantage chaque jour.

Lui d'un naturel si ouvert, si confiant, il se contraignait à la dissimulation, il était, sans cesse en éveil avec cette race de fourbes, de traîtres.

S'il voulait sauver sa tête il lui fallait lutter.

V

La meute ni poursuit le cerf peut bien être mise en défaut pendant quelque temps grâce à des crochets, à une course vertigineuse, au passage d'une rivière, au saut d'un précipice.

Mais leur flair, leur instinct, leurs appétits féroces font toujours retrouver la piste du cerf aux chiens.

Et ceux-ci se ruent d'autant plus furieux, acharnés qu'ils ont cru avoir perdu leur proie.

C'est ce qui arriva pour la bande d'Ali.

Des brigands isolés, des espions avaient informé le gros de la tribu célèbre entre toutes les tribus Kabyles pour son courage, son endurance, sa ruse, son avidité, son adresse, le nombre de ses guerriers, son mépris de tout joug et dont Ali traversait en ce moment le territoire, la tribu des Beni Snassen.

Peu nombreux d'abord, cherchant à se rendre compte, à calculer les chances, puis ensuite en escadrons serrés, soutenus dans leurs attaques par des bandes de chiens dément ils se mirent à envelopper, à harceler les gens d'Ali.

Ils ne savaient point en réalité à qui ils avaient affaire.

Ali s'en convainquit et se décida à un coup d'audace comme à un sacrifice pour s'en débarrasser, pour gagner toujours du terrain.

Dans la plaine se dressaient les tentes des pasteurs, des troupeaux paissaient gardés par des cavaliers armés jusqu'aux dents, les frères de ceux dont les escadrons tourbillonnaient autour de la caravane.

Sur les pitons successifs des montagnes aux chaînes ininterrompues des villages de pierre se dressaient en forteresses.

Porteresses dans lesquelles veillaient d'autres hommes de la même tribu avec d'autres chiens, dont les hurlements retentissaient au loin, avec des femmes.

Ali saisit l'étendard marqué aux signes de la confrérie des Senoussis, donna celui dont Bou Amama avait adopté les couleurs à Dumont, accrocha à sa selle un sac de douros et piqua tout droit sur le groupe principal des Beni Snassen.

Il risquait le tout pour le tout.

Une décharge générale d'une quinzaine de longues carabines accueillit les deux cavaliers.

Les Kabyles croyaient à une attaque.

Courbés sur l'encolure de leurs chevaux, Ali et Dumont essayèrent le feu avec seulement un étrier faussé, un burnous troué, une des oreilles de l'étalon blanc entamée.

Ces carabines anciennes demandant un temps considérable avant d'être rechargées, Ali savait que désormais on ne tirerait plus sur eux.

A quelques pas les Beni Snassen reconnurent les couleurs de Bou Amama et celle des Senoussis.

Ils méprisent toute autorité, mais ils sont avant tout ennemis de la France qui depuis un demi-siècle les a si rudement châtiés.

Et puis, politiques avisés, ils ménagent les influences qui peuvent les aider, leur servir.

Ils ne se soumettent point, mais ils négocient.

Ils traitent de puissance à puissance.

Un vieux cheik à barbe blanche galopait en avant.

Avec un geste de la main, il fit reculer ses cavaliers qui baissèrent les canons de leurs carabines.

Ali et le cheik s'abordèrent en parlementaires.

—Je respecte et jadmire les Benni Snassen, dit Ali, je ne suis point ici en ennemi mais en voyage chargé de graves intérêts qui concernent tout l'Islam... Qui je suis, qui est Bou Amama, vers quels personnages je vais après avoir espionné les Roumis et ourdi une trame versée contre la France, tu t'en doutes bien sans que j'aie besoin de parler. Je veux que les Beni Snassen fêtent le passage de bonnes nouvelles, l'annonce d'une prochaine guerre sainte qui nous fera les maîtres, nous donnera les richesses des Européens... Tiens, tu partageras cela..."

Et il jeta son sac de douros en avant du cheik du cheik.

Le bruit métallique des pièces de monnaie fit flamboyer les yeux avides de tous les pillards.

—C'est bien, répondit le vieillard, je te comprends à mi-mot; je savais qu'il se prépare quelque chose; nous ne servons ni le Sultan, ni Bou Amama, ni les commandeurs d'aucune

confrérie, mais nous ne pouvons contrecarrer leurs desseins tant qu'ils ne nous nuisent pas... Tu passeras et on portera des vivres frais à ton campement de ce soir... Quel est celui-ci?"

La physionomie de Dumont inquiétait le Kabyle.

—Un otage, répondit Ali, une garantie pour obtenir des renseignements que j'ignore et dont nous avons besoin... Il a fait ses preuves, ne peut ni ne veut plus retourner aux Roumis, ne l'en occupe point, j'en réponds..."

Le vieillard fit agenouiller son cheval, ramassa le sac précieux et disparut dans un nuage de poussière avec son peloton.

N'ayons pas l'air de nous en drier, murmura Ali aux oreilles de Dumont, ou nous serions perdus..."

Et sur place, en plein jour, sans aller plus loin, il ordonna d'établir le campement.

A la nuit les cavaliers reparurent.

Durs comme le fer, vivant de rien, les Beni Snassen supposent les autres pareils à eux.

Ils rapportaient de la purée de fèves, de la farine d'orge, des olives, quelques quartiers de mouton, des figues sèches.

La nourriture n'a guère d'importance pour eux.

Leur luxe ce sont les poignards, les pistolets damasquinés.

Ils goûtèrent à ce qu'ils apportaient pour rassurer contre tout empoisonnement.

Puis le vieillard, prenant Ali à part, lui dit :

—Suis mon conseil... Ne va pas directement vers Fez, mais pointe vers le nord longtemps jusqu'à ce que tu te croisasses avec une escorte considérable accompagnant Mahmoud Chériff, le ministre du Sultan qui recueille les impôts; vous marierez vos forces... Plus tu te tiendras dans les parages des caravanes et plus tu courras des dangers..."

—C'était mon premier avis... Bou Amama m'a embarrassé de son bagage..."

—Reprends vivement la route du nord et tu infléchiras ensuite peu à peu vers Fez... Crois-moi sans me demander toutes mes raisons... Suppose par exemple que les gens de par ici n'aient point été satisfaits de leurs dernières prises, qu'ils aient les dents longues et ne soient point toujours disposés à écouter un vieux sage comme moi..."

Et le vieux cheik eut un clignement d'yeux pour indiquer à Ali que son conseil était très personnel.

Celui-ci glissa adroitement de son doigt dans sa main une énorme et superbe bague, fit semblant de saluer le vieillard et la lui passa.

Le visage du donneur d'avis resta impassible. Mais en réalité il était ravi d'avoir dans le butin une part spéciale.

C'était peut-être tout ce qu'il avait voulu avec sa mystérieuse conversation.

Néanmoins Ali, ayant calculé les dates, constata qu'en effet il se retrouverait avec l'escorte armée du ministre des finances.

Autre chose aussi dont il s'était caché et qui l'avait autant que possible fait s'insurger contre l'idée de Bou Amama le chargeant de ses commissions et le mêlant à une caravane du sud, c'est qu'il avait, pour le compte de son maître

tre Si Mohammed ben Senossi une mission dans le nord.

Il se dit que l'occasion était belle.

Tant pis pour les cadeaux du marabout destinés au Sultan; ils seraient secoués pendant quelques semaines de plus à dos de chameau.

Mais au moins il ne serait point obligé d'avouer à Si Mohammed que sa volonté avait fléchi devant celle d'un marabout que Si Mohammed jalousait.

Comme tous ils se jalouent, s'exècrent, se trahissent dans d'incessants complots.

Donc, brusquement, à angle droit, la caravane d'Ali repiqua vers le nord d'où Bou Amama l'avait écartée.

La présence des Beni Snassen, le repos prolongé avaient causé un pêle-mêle exceptionnel dans le camp.

Les positions de différents groupes avaient été changées.

Ce qui amena Kreira à portée de la tente du chef.

Dix fois, au cours de la journée, elle avait frôlé le spahi.

Et à certains gestes que lui seul pouvait saisir parce qu'il la suivait affectueusement des yeux sans qu'il y parût, le jeune homme avait compris que la négresse le rejoindrait, lui parlerait à une minute ou à l'autre, bientôt.

Aussi veillait-il dans le silence absolu du premier sommeil, du sommeil de plomb des tentes.

Pas de lune.

Une obscurité relative, car sous le ciel de feu de l'Afrique la nuit est rarement absolue.

Et une ombre rampe sur l'herbe sèche et dure, rampe encore, rampe toujours.

Cette ombre soulève le bord de la tente, celui qui repose à terre, à distance de deux piquets.

Elle s'introduit dessous, disparaît.

Cette ombre c'est Kreira.

Elle tâtonne.

Et le spahi sent qu'on lui prend la tête, qu'on cherche sa figure, son oreille.

Et une voix aussi faible qu'un souffle lui explique :

—Ami blanc, dis au chef qu'il faut que vite, vite il sorte de la route suivie, qu'il quitte les régions où le marabout de l'oasis a de la puissance... Parce que Bou Amama le ténébreux, le changeant, le trompeur, l'homme à deux faces a reçu, depuis votre départ, la visite d'émissaires français, parce qu'il a d'autres idées, qu'il voudrait ravoir ses cadeaux, qu'il devient l'ennemi du Sultan et a promis de capturer Ali, porteur de secrets, de le livrer aux gens de la frontière d'Algérie, et toi, peut-être aussi, toi avec lui... Voilà ce que les Beni Snassen n'auront point voulu lui avouer, ce que j'ai entendu... C'est pour toi que j'ai peur... Avertis-le sans rien compromettre... Au revoir, ami blanc, il faut que je reparte; on me tuerait..."

Et comme un serpent qui glisse, Kreira allait disparaître sous les plis de la tente en poil de chameau.

Dumont ne souffla mot.

Mais il saisit encore, comme autrefois, le madras et les cheveux crépus de la négresse et embrassa longuement, fortement cette créature de dévouement.

—Merci, toi, merci... Toujours petite Kreira veiller sur toi, Louis..."

Trois minutes plus tard la négresse avait repris sa place entre ses compagnes et Louis Dumont, toujours éveillé, se disait :

—Comme je serais désespéré tout de même si dans la tempête sombre au milieu de laquelle je me débats cette étoile ne luisait pas, l'amour fidèle de ma pauvre Kreira, une abandonnée comme je suis un abandonné... Puissé-je jamais faire quelque chose pour elle, l'aider, lui prouver ma gratitude, la rendre heureuse!"

Bien avant l'aube il sellait Namouma et s'enfonçait dans les vapeurs de la plaine du sol de laquelle une brume légère montait aux approches du jour.

Ali fut tout étonné de ne point le voir comme à l'ordinaire au réveil.

Mais au contraire de l'entendre rentrer au galop un peu plus tard.

Dumont avait son plan.

—D'où viens-tu? interrogea Ali.

—N'avais-tu point remarqué, hier, dans l'escorte du cheik des Beni Snassen un cavalier quelque peu différent des autres?

—Non.

—Eh bien moi, si, et tout de suite...

—Qui était-ce?

Un Kabyle de par ici qu'une vendetta avait fait se sauver en Algérie... Je l'ai connu garçon d'écurie dans un hôtel de Nemours où il pensait les chevaux des officiers... Oh peu, mais assez cependant pour qu'il me fit un signe muet de sympathie et que moi je lui glissasse un douro... Je me doutais qu'il avait quelque chose à me dire et qu'il nous serait utile.

—Ah, voyons!

—Il me montra un massif d'oliviers, là-bas au pied du mamelon le plus proche et m'indiqua avec les doigts qu'il s'y trouverait à trois heures du matin... Je viens du rendez-vous...

—Et que t'a-t-il dit?

—Probablement ce que t'a insinué le cheik et que j'ai deviné sans avoir rien entendu... Il m'a dit que Bou Amama avait fait volte-face depuis notre départ sur la visite d'officiers français, qu'il se détachait, pour l'instant, de la cause du Sultan et que certainement s'il pouvait nous rattraper l'un et l'autre il nous livrerait à ses nouveaux amis comme gage d'entente, comme preuve de bon accord... Qu'il nous fallait remonter vers le nord en sortant de la zone de son action et lui jouer le tour de lui voler sa caravane de cadeaux destinés au Sultan...

—Bien... c'est peut-être ce que nous ferons. Du reste dès le principe, et pour une cause, à moi personnelle, je devais revenir à Fez par la région du nord... La visite à l'oasis a tout dérangé... Je vais réfléchir..."

Jamais l'orgueilleux, le soupçonneux lieutenant du commandeur des Senoussis ne voulait paraître se rendre à un avis, avouer d'avance ce qu'il projetait.

Il tenait cependant bien le malheureux spahi dans sa main et ne pouvait craindre qu'il le trahit.

En attendant il fit préparer le départ, et un départ sans campement pour la nuit suivante,

c'est-à-dire qu'il voulait marcher pendant vingt-quatre heures sans autre chose que des arrêts de quelques instants auprès des puits qu'il rencontrerait.

Il échappait ainsi à une poursuite et déroulait les recherches.

La caravane appuya vers le nord-ouest et à une vive allure.

Trois jours plus tard Ali, Dumont et les gens de l'oasis de Bou Amama étaient revenus, mais bien plus à l'ouest, dans la région que le Senoussi avait voulu suivre, seul, avec son influence sacrée pour défense, au début de son entrée au Maroc.

Les gens de Bou Amama, tout ignorants qu'ils fussent, ne comprenaient rien à cette prolongation de voyage et se rendaient compte qu'on laissait Fez en arrière, sur le côté.

Mais Ali leur fit des promesses de cadeaux, doubla les rations, menaça au besoin de casser la tête à celui qui ne marcherait pas.

Et cette masse d'hommes dont chacun avait besoin des autres, ce grand corps où les chameliers, les porteurs de fardeaux, les esclaves noirs n'étaient que les membres tandis qu'il était la tête, ce grand corps obéit à la tête.

Des plaines immenses, desséchées, caillouteuses, des montagnes jaunes et chauves, des marais tout blancs de sel sur les miroitements, dans les vapeurs desquels se développaient et s'évanouissaient de trompeurs mirages : voilà les lieux où Ali se hâta de traverser.

Contrées sauvages entre les sauvages du Maroc, contrées où les hommes aux crinières flottantes, armés jusqu'aux dents, vêtus d'une seule chemise courte et les femmes couvertes de tatouages et plus hardies, plus indomptables, plus féroces que les hommes voient une proie dans tout ce qui se passe à leur portée.

Avec des marches nocturnes, en faisant des zigzags aussi brusques que fréquents Ali put échapper à une attaque véritable.

Du haut des remparts fortifiés de leurs villages, des pitons élevés où ils avaient posé leurs nids d'aigles, les Berbères aperçurent plusieurs fois la bande.

Al et Dumont s'en doutaient à des cris et à des hurlements lointains.

Mais comme cette bande passait en dehors de toutes prévisions et qu'elle était assez forte pour résister à l'attaque d'un seul village, celui-ci n'avait pas le temps de se concerter avec d'autres.

Le chef calculait ses mouvements et comptait les heures.

Parfois il laissait la caravane sous la conduite de Dumont, escaladait au triple galop une montagne tout à fait chauve et explorait l'horizon.

D'autres fois c'était lui qui restait et le spahi qui partait en reconnaissance.

Et du haut de ses cimes Louis Dumont pouvait se faire une idée de ce qu'était le Maroc.

Spectacle pour partie désolé et pour partie enchanteur.

Derrière lui le pays de la soif et de la mort avec un réseau de montagnes hérissées de forteresses, un pays qu'il faudrait vingt ans à une armée régulière formidable pour soumettre vil-

lage par village, dont il faudrait tuer chaque homme et chaque femme derrière les palissades, les haies de cactus, renverser les gourbis pierre par pierre.

Devant lui, au loin des villes étincelantes, la mer bleue, des jardins embaumés, Capdana, Mellila, Tétouan, les colonies espagnoles, Tanger, tout un pays de féerie sous le soleil doré, sous l'azur incomparable du ciel d'Afrique.

Un matin ce fut lui qui aperçut une troupe nombreuse.

— Était-ce des ennemis ?

Il redescendit à la hâte pour faire part à Ali de sa découverte.

Le chef grimpa à son tour sur les rochers.

Mais quand il revint, sa mine était plutôt joyeuse que triste.

— Si je ne me trompe, dit-il à Dumont, c'est la troupe du ministre des finances récoltant les impôts... Nous allons nous joindre à elle et avec elle gagner Fez... On fera des contre-marches mais on arrivera plus sûrement..."

La région des sauvages montagnards, celle où le Sultan lui-même et avec une armée, s'il en avait une, n'oserait jamais se risquer, allait finir.

Et maintenant nos gens se trouvaient sur une sorte de damier dont chaque case représenterait une république différente, une tribu de nomades indépendants entre laquelle et les autres existent des haines séculaires, ont coulé des fleuves de sang et dont chacune ne songe qu'à piller les autres en se portant ici ou là.

L'autorité du Sultan y est purement nominale.

Un seul lien unit à peu près tous les brigands du nord comme du sud, de l'est comme de l'ouest c'est la foi de l'Islam, c'est le drapeau vert du Prophète, c'est la haine de l'étranger non musulman.

Les deux troupes s'abordèrent vers la fin du jour, s'expliquèrent, et le ministre des finances du Sultan accepta d'autant plus volontiers la compagnie d'Ali qu'il était lui-même un personnage religieux, un prêtre sans être cependant un Senoussi.

Le Sultan ramassait des douros sous prétexte de réparations aux mosquées.

Ali n'avoua pas à son camarade que la caravane était destinée au Sultan, car il comptait la faire passer aux mains de son maître Si Mohammed ben Senoussi, mais il le combla de cadeaux personnels pour le remercier de son accueil.

L'ensemble des deux troupes formait désormais un tout imposant.

Mais bien alléchant aussi pour les pillards.

Parce qu'ils sauraient que cette caravane était chargée de sacs d'écus.

VI

Pif, paf, pouf, paf, pif, pouf, ça ne tarda guère, comme du reste ça avait déjà commencé avant que la bande d'Ali ne vint un peu fortifier celle du collecteur d'impôts, et comme ça arrivait tous les jours.

Des escadrons accouraient, déchargeaient leurs carabines, évitaient une riposte en dispa-

raissant, tourbillonnaient, assaillaient l'arrière, fondaient sur les flancs, barraient la route à la tête de la colonne.

Alors le ministre des finances se décidait à se montrer, à risquer une ou plusieurs balles dans sa peau en s'aventurant du côté des assaillants.

Non seulement c'était un prêtre vénéré, un savant, un marabout, mais c'était encore un descendant du Prophète par sa fille Fathma, un chériff.

Il avait droit à la couleur verte, comme est vert l'étendard du Prophète.

Par dessus ses vêtements d'une laine fine, à la blancheur éblouissante il portait un triple bur-neau dont un était vert.

Il le rejetait sur ses épaules en plis calculés, harmonieux.

Et poussant sa mule caparaçonnée en avant de la caravane immobilisée, majestueusement, au pas, il s'avancait.

Habituellement la nuée de sauterelles dévorantes s'envolait un peu plus loin après s'être assurée que la question de l'Islam était en jeu.

Quelquefois même elle se rapprochait, offrait un repas de vénération au chériff.

Alors on faisait griller des moutons, on éventrait les sacs de figes sèches, on vidait les jarres d'huile, on pétrissait la farine d'orge avec du miel.

Mais quant à verser des douros personne ne voulait rien savoir.

Même mieux, quelques tribus, aux dents plus pointues, à la foi plus tiède, ne se retiraient ni n'offraient de repas de bienvenue.

Elles envoyaient consciencieusement des balles.

Les cavaliers d'escorte du marabout et les chameliers d'Ali devaient riposter.

Quelques bêtes, quelques sacs restaient toujours en arrière.

C'était le butin dont se contentaient les écumeurs de la plaine en chiens hargneux qui ne demandent qu'à mordre, à arracher un lambeau mais veulent éviter la trique.

Dans les villes seulement le coffre du malheureux ramasseur de monnaie pour le compte du Sultan se remplissait un peu.

Et cela se comprend.

Le boutiquier fixe ne pouvait emporter sa maison de pierre sur son dos comme le nomade de la plaine emportait sa maison en poil de chameau.

Il lui fallait financer ou voir ses marchandises pillées, son toit brûlé.

Les recors du bon marabout, ministre des finances, y auraient même ajouté un certain nombre de coups de bâton.

Depuis qu'il n'avait plus tant de responsabilité et la direction de la troupe, Ali s'absentait souvent pour des missions secrètes qu'il opérât au nom de son maître le commandeur des Senoussis.

Et dans le tohu-bohu des campements, grâce au mélange des chameliers et des soldats, des serviteurs du chériff et des contribuables, Louis pouvait retrouver Kreira.

La bonne négresse était toujours gaie, tranquille, humble, dévouée.

Elle lui prenait son linge, ses vêtements pour les laver, les rapiécer en cachette; elle lui apportait tout ce qu'elle pouvait se procurer de meilleur comme vivres quand on en manquait, quand une bataille avait dispersé les convoyeurs.

Pour elle-même tout était toujours suffisant, au mieux.

Elle ne souffrait pas si elle ne constatait point qu'il souffrit.

Et quand il lui disait avec une sympathie attristée :

—Mais, ma pauvre Kreira, nous nous éloignons de plus en plus de ton pays, du village noir où vivent les tiens, de la liberté pour toi puisque nous marchons vers le nord...

—Peu importe, répondait-elle, tu es auprès de moi cela suffit, ton pays est le mien, je ne pense plus au reste... Ami blanc ne chasse jamais ta négresse, ne lu fais pas mauvais visage et elle s'estimera heureuse... Maintenant elle mourrait, loin de toi...

Et de la savoir auprès de lui, d'être par elle aimé, soigné, défendu cela mettait un baume sur les blessures secrètes, inavouées mais réelles, mais saignantes tout de même du cœur de Louis.

De Louis, qui pleurait sa mère, sa grand-mère, son père, son pays, son avenir brisé.

Il se sentait plus fort, mieux protégé contre les embûches, la jalousie, la haine des Arabes, des Marocains avec une Africaine, qui lui rapportait leurs propos, qui connaissait toutes leurs ruses leurs fourberies.

Enfin voici de loin les dômes, les minarets, les terrasses, les portiques de Fez, la capitale et la ville Sainte, de Fez où semble sommeiller mais où écoute et regarde sans qu'il y jaraïsse le plus formidable des lions.

Fez où prient avec le front sur les dalles de sanctuaires ténébreux des milliers de chériffs et de marabouts.

Fez où se trament les complots les plus mystérieux de l'Islam, complots dont d'innombrables messagers, tenus par des serments de mort, portent le mot d'ordre à trois cents millions de croyants sur toutes les routes du monde noir, du monde arabe, du monde turc, en Afrique comme en Asie.

Fez le cœur de toute une foi dont les flots dévastateurs ont déjà couvert une partie de l'Europe et pourraient la couvrir encore.

Fez où tinterait la cloche de la guerre sainte, l'appel à un embrasement général.

Fez ville maîtresse non d'un pays qui s'appelle le Maroc, mais une ville maîtresse de hordes innombrables comme les sables de la mer et dont la croyance vivace, farouche, ne reculerait devant aucun péril, n'hésiterait devant aucun écrasement.

Fez auprès de laquelle Constantinople n'est qu'un trompe-l'œil, qu'un décor de théâtre, une capitale de dégénérés.

Là le lieutenant du commandeur des Senoussis, Ali, se sentait tout à fait sur son terrain, maître de la situation.

Bien plus que le ministre des finances.

Car si les Sultans changent, sont renversés, voient leur autorité méconnue, les sectes de l'Islam sont insaisissables, immuables.

Et tout de suite les preuves en éclatèrent.

Les groupes de gens qui stationnaient aux portes, qui flânaient au soleil des remparts se précipitèrent, avec une certaine agitation au-devant de la caravane et se mirent à crier : "Allah ! Allah ! Gloire à Ali ben Mohommed ! Gloire aux serviteurs de Monseigneur Ell Hadj ben Senoussi !"

Ils lui baisaient ses étriers.

Ils s'offraient pour guider les animaux, décharger les ballots.

Le chériff, lui, ne récoltait rien.

On le regardait de travers.

La plupart des survenants étaient armés.

Ali s'informa.

Et il apprit qu'une révolution mijotait à Fez.

On y parlait de supprimer le Sultan pour éluder le paiement des impôts, plus lourds que jamais, qu'il s'efforçait de faire rentrer dans ses caisses.

Tant et si bien que le chériff effaré supplia Ali de prendre dans sa bande à lui les mulets chargés des sacs de contributions, afin de les sauver d'un pillage possible.

Les affiliés des sectes se nomment Khouans.

Le grand Khouan des Senoussis ne demanda pas mieux.

Il était bien sous-entendu qu'après le calme rétabli, le ministre des finances reprendrait ses sacs de douros.

Mais Ali se disait aussi en lui-même que ce qui entrerait chez Ell Hadj ben Senoussi son maître n'en sortait plus.

Et que les impôts civils, pourtant si malaisés à faire rentrer, iraient rejoindre les offrandes religieuses des fidèles, des pèlerins.

Tout à la fois il rapportait de ce coup-ci des cadeaux de Bou Amama et des contributions du Sultan, alors qu'il n'aurait dû rapporter que les renseignements confidentiels qu'il avait été chargé de recueillir.

Ce n'était pas trop mal.

Et Si Mohammed Ell Hadj ben Senoussi allait le féliciter, le bénir.

La caravane s'engouffra dans des rues étroites, tortueuses, sombres, puantes, rues qui sont des cloaques en bas et qu'en haut dore le soleil.

Rues qui se perdent en dédale et aboutissent brusquement à des places grouillantes de marchands, de chameaux, de cavaliers, de femmes voilées, de chiens, d'enfants guenilleux, de soldats, de mendians.

Rues aux masures dont les terrasses s'inclinent les unes vers les autres pour s'empêcher de tomber et auxquelles succèdent des palais de marbre, des jardins magnifiques, les murailles de mosquées opulentes.

Dumont regardait avec des yeux avides cet étonnant mélange de splendeurs et de misères dans un vrai pays de l'Islam.

Il n'avait rien vu en Algérie.

Ici tout était resté pareil depuis des centaines d'années.

C'était encore le même despotisme, les mêmes mœurs qu'aux temps du triomphe de Mahomet et de ses successeurs.

Aussi des prisons aux arcades grillagées ou vraient-elles çà et là leurs gouffres noirs, gouf-

fres où le moindre signe vous fait jeter et dont vous ne sortez plus sans payer rançon.

Aussi des cadavres, au-dessus des lambeaux déchiquetés desquels tournoyaient les vautours chauves, se balançaient-ils çà et là à des crochets de fer.

Aussi des quartiers entiers étaient-ils interdits, fermés aux Croyants, pour y parquer les malheureux négociants israélites, proie réservée pour les heures de massacres et de pillage.

Vraie tour de Babel aux mille couleurs, aux mille races, aux mille langages, aux mille senteurs, où la force, le sabre, le vol, la peste règnent, avec au-dessus de tout cela comme loi suprême, dernière ressource, dernière foi, l'é-tendard vert du Prophète.

Mais tenu en main par qui ?

Par le Sultan, par les grands chériffs, par les grands Khouans ?

Par le plus ofurbe, par le plus hardi, par celui qu'ils appellent : Le Maître de l'heure.

Quel était-il le maître de l'heure où la bande d'Ali pénétrait au cœur de Fez ?

Personne n'aurait trop su le dire.

Lui ne reconnaissait qu'Ell Hadj ben Senoussi.

Et c'est vers le palais de celui-ci qu'il se dirigeait sur la gauche.

Pendant que, tout penaud, le chériff, ministre des finances, se faufilait sur la droite, avec sa cohorte de garnisaires, en essayant de se faire oublier.

Qu'allait dire le Sultan qui attendait peut-être après les sacs de douros pour calmer sa garde affamée et empêcher de le poignarder, de pousser un autre souverain sur le trône ?

Si toutefois il y avait encore un sultan.

Où du moins si celui qui l'avait envoyé n'était déjà point remplacé par un autre.

Car si Ali comptait sur des félicitations, le chériff ministre n'avait guère que la bastonnade en perspective.

La bande d'Ali, de Dumont, de Kreira, des gens de l'oasis avec leurs trésors, leurs bêtes, leurs paquets, leurs tentes, fut introduite dans une immense cour carrée que protégeaient de toutes parts de hautes murailles.

Les portes se refermèrent et la caravane fut libre de se décharger, de camper, d'aller aux fontaines, de faire du feu, de manger et de dormir comme en plein désert.

Des galeries couvertes, une mosquée, des salles de caravansérail existaient pour ceux des hôtes qui en voulaient profiter.

Au fond d'autres portes réservaient l'accès des appartements, des jardins du Commandeur des Senoussis.

Palais défendu comme une forteresse et dans les mystérieux détours duquel circulait en silence toute une armée de prêtres, de religieux, de Khouans, les uns sordidement vêtus et les autres en burnous éclatants, mais tous des saints de l'Islam, des marabouts dont un profane n'eût pu toucher témérairement les hail-lons sans que sa tête sanglante roulât sur les dalles.

Ali s'était immédiatement rendu auprès du maître.

Il y resta longtemps.

Puis il revint avec une douzaine de noirs attachés au service intérieur du palais.

Ceux-ci s'emparèrent des sacs de douros du chériff, puis de tout ce qu'il y avait d'un peu important dans les cadeaux de Bou Amama et rentrèrent l'ensemble, comme pour un dépôt provisoire, dans les caves et les magasins du palais.

Les chevaux, les chameaux, les esclaves faisant partie du même lot de cadeaux venu de l'oasis, restèrent encore libres pour l'instant.

Louis voyait Kreira, lui parlait, lui demandait des explications, échangeait avec elle ce sur quoi chacun d'eux avait pu mettre la main en fait de nourriture ou de vêtements.

Le spahi n'avait plus d'argent.

Mais il comptait sur Ali pour le remonter un peu en toutes choses.

Après avoir manié tant de sacs pleins de bonnes choses, alors qu'on était enfin parvenu au centre des richesses de la confrérie, c'eût été bien extraordinaire qu'un peu de pluie d'or ne retombât point sur les humbles serviteurs!

Le premier soir Ali vint désigner un coin particulier du caravansérail pour Dumont, les deux chevaux et les bagages à eux particuliers.

Mais il ne l'introduisit pas chez Si Mohammed Ell Hadj ben Senoussi.

Il préparait les voies sans doute.

Et puis n'y avait-il point à craindre que les susceptibilités jalouses des Musulmans fussent excitées par la vue d'un sale chien de Roumi mieux traité qu'eux, pénétrant là d'où eux étaient exclus?

Le lendemain matin un noir de l'intérieur du palais apporta un coffre au Français, lui indiqua une piscine attenante à la mosquée et le prévint qu'Ali aurait besoin de lui vers la fin du jour.

Il devait se tenir prêt.

Dumont ouvrit le coffre.

C'était un costume arabe complet et neuf qu'il renfermait.

Le jeune homme s'en fut à la piscine pour un bain, revint endosser ses vêtements propres et attendit.

Le spahi ne ressemblait plus guère à ce qu'il était le jour de sa fuite de la Smala.

Les fatigues, le chagrin, les privations, la chaleur torride l'avaient amaigri, bruni.

Une barbe fauve s'étalait sur sa poitrine, l'amaigrissement avait donné du profil à ses traits, ses yeux n'avaient plus la même expression d'insouciance et de douceur.

C'était presue un Berbère à la peau tannée, au visage dur, à la stature élevée.

Et comme quelques-uns parmi les Kabyles sont blonds ou roux, Dumont n'attirait plus guère l'attention, du moins celle du vulgaire que frappent seuls les premières apparences.

Sans être luxueux, son costume nouveau était très confortable.

C'était celui d'un cavalier de classe moyenne, avec une petite nuance militaire par l'adjonction d'une ceinture rouge, d'un sabre, de bottes éperonnées.

Comme le soleil baissait déjà à l'horizon, après la prière de cette heure du crépuscule, le noir revint, entraîna Dumont dans plusieurs

circuits et finit par disparaître avec lui sous une voûte.

De galerie en galerie, de salle en salle il l'amena jusque à une porte près de laquelle se tenait Ali.

Puis il s'en alla.

Ali dit: "Suis-moi."

Et il souleva des draperies, ouvrit des portes, passa sous des arcades, foulant des tapis épais ou frappant des mosaïques de son pied lent aux babouches traînantes, dans la presque obscurité des étroites fenêtres aux vitres colorées ou des lanternes arabes en plaques d'argent découpé et suspendues aux plafonds.

Tous deux se heurtèrent enfin, dans un grand vestibule à des groupes d'hommes accroupis ou debout, hommes qui attendaient leur tour d'être introduits.

Ali passa sans s'arrêter, poussa une dernière porte après avoir soulevé une dernière draperie.

Et le Français, qui suivait toujours, docile, se trouva en face d'un vieillard qui se promenait de long en large dans une chambre étroite mais communiquant directement par des arcades aux galeries couvertes d'une mosquée particulière.

Le vieillard, majestueux, encore vert, à l'œil d'aigle, aux gestes mesurés, à la parole rare et grave, c'était El Hadj ben Senoussi.

—Voici l'homme, annonça Ali.

—Ah, bien, nous allons voir ce qu'on peut en faire, répondit Si Mohammed.

Dumont s'était arrêté contre la porte.

Et il y restait debout, immobile, la main posée militairement à la hauteur du front, dans un salut de soldat, à la française.

Le chef puissant de cette armée de Khouans qui a juré haine et mort sur toute l'étendue des terres de l'Islam aux Roumis, aux étrangers, aux Français, le dévisageait d'un œil scrutateur.

Il lui fit signe d'approcher.

Dumont s'inclina et fit quatre ou cinq pas; le silence régnait.

Si Mohammed parla enfin:

—On me dit que tu resterais volontiers avec nous et que tu y ferais la besogne indiquée...

—Volontiers n'est pas le mot juste car si je pouvais sans danger, avec la tête haute, certain de mon avenir regagner le pays des miens, je m'en irais tout de suite; mais j'ai brisé avec le passé, je dois me créer une autre existence si je ne veux point mourir...

—Alors, écoute, tu pourrais dresser des soldats à l'européenne, leur apprendre tout ce qui concerne l'art de la guerre avec les Français, les éduquer au sujet de la poudre, des armes, des mouvements, des habitudes de la troupe en Algérie?

—Je ferai ce que je pourrai...

—On te confiera quelques centaines d'hommes, successivement, et tu les instruiras de ton mieux; tu seras payé, logé, nourri, et on te fournira ce dont tu aurais besoin pour l'instruction de tes hommes, que tu feras manœuvrer en revue, plus tard, quand on te le commandera...

—J'accepte.

—Quant au jour et à l'heure où ta mission commencera, tu attendras ici qu'on t'en pré-

vienn... Je ne te demande ni promesses, ni serment; les promesses et les serments des Roumis je n'en ai que faire; je me contenterai de te faire remarquer que ton plus élémentaire intérêt veut que jamais, jamais, ni maintenant, ni plus tard, ni ici, ni ailleurs, tu te souviennes et tu répètes quoi que ce soit de ce que tu aurais pu voir ou entendre... Vous avez, vous autres, des machines qui, quand on serre sur un bouton, transmettent votre pensée à des distances énormes, moi, sans machines, j'atteins qui je veux partout où il se trouve... Ne t'oublie pas et sois bouche close...

—Les affaires des autres ne me regardent pas.

—C'est que tu pourrais être tenté de fuir; et comme nous savons que ton pays a des visées sur cette terre du Maroc, qu'il cherche à en pénétrer l'enceinte sacrée, tu pourrais y revenir pour guider les tiens, comme le chien errant qui après avoir léché l'écuelle de la charité revient voler là où on l'a accueilli...

—Je ne ferai jamais cela; quoiqu'il arrive je me rappellerai que les gens du Maroc m'ont sauvé à une heure de détresse...

—Et puis, va, ce serait bien inutile... Ils nous font pitié vos matamores de France et d'ailleurs s'ils croient venir à bout de l'Islam et nous infiltrer leurs poisons... Tu es avec nous reste-z-y, tu seras au bon bout, du côté du manche, comme vous dites, vous autres...

Et le terrible marabout, le grand chef de la confrérie des Senoussis se souvenant sans doute que rien que sur les immenses surfaces sahariennes des millions et encore des millions d'hommes, dont pas un seul ne marchanderait sa vie sur un signe de lui, étaient tout prêts, frémissants de haine contre l'étranger, le chien de chrétien, le Roumi, le terrible marabout eut un sourire de pitié dédaigneuse.

Et il cracha à terre en signe de mépris.

VII

Ce que le Khouan suprême de la confrérie marocaine s'était bien gardé de laisser même entrevoir au soldat français c'était le but profondément machiavélique que l'on poursuivait en se servant de lui.

Tout un complot ténébreux se formait depuis quelque temps dans lequel le spahi ramené par Ali pouvait jouer un rôle.

Dumont était retourné dans son petit coin particulier du caravansérail.

Mais il y eut, dès le surlendemain matin plus de place qu'il n'en désirait.

A son réveil il constata que toutes les chameaux et convoyeurs de l'oasis avaient disparu, plus de gens de Bou Amama!

Qu'était devenue Kreira.

Il fallait que ce mouvement de la population abritée dans la cour et sous les galeries eût été bien silencieux et bien brusque pour qu'il n'eût rien entendu, pour que la pauvre négresse n'eût point trouvé quelques instants et ne fût point accourue vers lui.

Dans un milieu aussi défiant, aussi hostile, le mieux pour lui était d'essayer de voir, de comprendre sans s'informer auprès de personne.

Il attendit, guetta.

Et avec le cœur serré.

Il souffrait non seulement pour lui-même mais il souffrait encore de la souffrance qui devait être celle de Kreira.

Où était-elle à cette heure?

Se reverraient-ils jamais?

Un jour, deux jours se passèrent.

Ali le maintenait en dehors du palais du grand chef, mais d'autre part il était bien soigné et rien ne lui manquait de ce dont il pouvait avoir besoin.

Il constata que des chevaux, des chameaux, qu'il reconnaissait pour avoir fait partie des cadeaux de Bou Amama, avaient été parqués dans une autre cour plus reculée.

Et il se dit que si on avait conservé les bêtes on avait dû conserver les hommes, les esclaves.

Kreira devait être passée à l'intérieur du palais pour le service.

Un peu d'espoir lui revint.

Plus que jamais il épia.

Dormant de jour puisqu'il n'avait rien à faire et qu'il ne pouvait sortir, il veillait de nuit, rôdait, écoutait.

Et ce fut ainsi qu'il fut tout prêt pour recevoir la visite de Kreira.

Car elle vint, la fidèle amie noire.

Elle vint dans les ténèbres, en rampant par les jardins, les cours, les galeries.

Elle vint en jouant à chaque pas sa vie.

Et encore ne put-elle aboutir que par un déguisement et avec de la complicité à l'intérieur du palais.

Là on lui avait prêté un burnous d'homme dont elle s'était enveloppé de la tête aux pieds.

Comme l'hospitalité la plus large était accordée à tous les Khouans miséreux de la confrérie; et que ceux-ci mangeant leur pitance ici, couchant là, priant sur les nattes de la mosquée toujours ouverte, secouant leurs nippes pour en chasser la vermine, erraient sans cesse dans la vaste enceinte des constructions extérieures du palais proprement dit, la négresse enveloppée, capuchonnée dans son burnous put, comme si elle eût été un Khouan quelconque des Senoussis parvenir jusqu'au recoin de son Louis, de son ami blanc.

Celui-ci, sans être sûr de rien, avait néanmoins le pressentiment qu'elle viendrait une nuit ou l'autre.

Et il eut une émotion profonde en remarquant de loin, dans la pénombre des galeries, sur le sable de la cour, les manœuvres d'un burnous qui hésitait, cherchait, s'arrêtait.

Ce burnous aux allures étranges il ne douta point que ce fût Kreira.

Il se porta d'abord de son côté afin de lui montrer qu'il veillait, qu'il était bien là, puis il se recula vers le caravansérail, attendant debout.

—C'est moi... Kreira... balbutia le burnous.

—Viens, viens, ma pauvre petite, comment as-tu pu t'échapper?

—Oh! je n'ai qu'un instant; il faut que je retourne bientôt, crainte que la matresse s'éveille et m'appelle... Je voulais te dire, ami blanc,

que je ne suis ni morte, ni partie, que je veille, que je travaille à notre délivrance à tous deux, que je prévois des choses heureuses... Je suis au service particulier de la fille adorée de Si Mohammed; elle est aussi douce que belle, elle a des histoires mystérieuses, je l'aiderai, je m'en ferai aimer, elle sera puissante pour notre salut... M'aimes-tu toujours au moins?

—Toujours, Kreira!... Si tu savais combien j'ai été inquiet de ta disparition, comme je me sentais seul, désespéré sans toi!... Et puis, à mon cœur, j'ai senti que tu ne devais pas être loin, qu'il était impossible que tu fusses loin...

—Oh merci, merci, ton affection c'est ma force; ta pauvre petite négresse, la sauterelle des sables qu'est-ce qu'elle deviendrait sans la pitié de celui qui est son maître...

—Repars, ma Kreira, ne t'expose point... Je t'ai vue, je sais que tu es là, je ne me rongerai plus de tristesse.

—A bientôt donc, chaque fois que je le pourrai sans risques..."

Et le burnous reprit en hâte, comme s'il couvrait un homme et sans s'être jeté sur la poitrine du spahi, le chemin du palais.

Il fallait prvoir toutes les surprises et ne pas vendre le secret du déguisement protecteur.

Des yeux de lynx pouvaient errer dans l'ombre.

Là-bas, en Afrique, combien féroces, inlassables rôdent derrière leurs proies les hyènes et les chacals, hyènes et chacals qui sont souvent des hommes.

Le spahi croyait rester encore pendant quelque temps chez les Senoussis.

Et il n'avait point voulu faire à Kreira le chagrin de lui annoncer que, sans quitter Fez, il changerait cependant de quartier.

Mais dès le lendemain Ali l'emmenait chez le Sultan et le remettait aux mains du ministre de la guerre comme un présent, une attention délicate de Si Mohammed El Hadj ben Senoussi qui désirait du perfectionnement dans l'armée marocaine.

Le ministre remercia, assura qu'il allait tirer profit du Roumi instructeur, et lui désigna un logement dans des bâtiments plus ou moins vides et dévastés mais qu'il qualifiait de "casernes."

Tout de suite il le nomma colonel.

Et il en eut le costume.

Mieux encore les soldats, ce qui n'était pas peu dire, deux ou trois jours plus tard.

Parce qu'Ali avait ajouté que le commandeur des Senoussis, son maître, se chargeait aussi des frais de la troupe, sur le compte que lui en présenterait le colonel étranger.

La caisse des Khouans avait plus confiance, paraît-il, dans l'honnêteté du Roumi que dans les ministres du Sultan.

Et immédiatement on envoya des gendarmes ici et là, lesquels empoignèrent par le capuchon, enrôlèrent à coups de matraque, la trique indigène, tous les individus quelconques qu'ils trouvèrent de belle prestance.

On fouilla dans des coffres, on vida des recoins de la caserne.

Et on finit par présenter au colonel une centaine d'hommes habillés en arlequins avec des

défroques variées, armés de sabres, de fusils, de lances, mais tout de même vêtus et armés.

Ce qui était déjà un magnifique résultat pour la cour de Fez.

Dumont ne savait pas grand'chose.

Il leur apprit ce qu'il savait, ce qu'il s'ingénia à découvrir en fait de manèment et d'évolutions.

Et il réussit assez pour qu'à la parade d'un vendredi, le dimanche musulman, quinze jours après son entrée en fonctions, le ministre de la guerre estimât son bataillon superbe.

Quant aux hommes ils ne se rebiffaient pas contre l'autorité du Roumi parce qu'ils touchaient un peu d'argent et avaient le ventre plein au lieu d'être obligés de voler, de mendier pour vivre comme les camarades des autres soldants régiments.

Quelques corps étaient cependant mieux composés et avaient à volonté des costumes, de l'or, des armes.

C'étaient ceux qui servaient aux plaisirs ou à la défense personnelle du Sultan: sa musique militaire de rênégats espagnols et sa garde noire, une légion de nègres du Soudan colossaux et terribles.

Quand il n'était point occupé à sa caserne, Dumont parcourait les ruelles, les places de l'ancien Fez et du Fez nouveau, enchevêtrément inextricable, coloré, tantôt empuanti et tantôt parfumé dans lequel chaque genre de monde, chaque métier a son quartier spécial.

Et sous ses yeux défilaient les cours dallées de mosaïque, les vasques de marbre, les terrasses blanches, les galeries aux fenêtres sculptées, les bayadères dansant, les bouffons jouant des instruments, les chériffs opulents et les favorites des princes, vêtues de drap d'or et de soie, sortant des bains ou gravissant les escaliers des mosquées.

De l'immense palais mauresque du Sultan le Français ne connaissait guère que les abords, les jardins d'orangers et de citronniers.

Mais les portes donnant accès dans l'intérieur étaient sévèrement défendues par les noirs de la garde.

Et en allant et venant avec ses patrouilles de soldats, il avait remarqué un de ces gardes ayant quelque chose du type, du teint, de l'expression de Kreira.

Il s'arrangea pour se rapprocher davantage de lui, seul, à la nuit, et dans celle de ses mains non armée du long fusil damasquiné il glissa un doigt.

Le noir eut un épanouissement des yeux et des lèvres, mais resta muet.

Rapidement le colonel roumi demanda:

—Tu es du Gourra?"

Le noir fit un signe d'assentiment.

—Tu as été volé dans ton village et vendu?"

Nouveau signe d'assentiment.

—Tu étais d'abord avec ta sœur, puis on vous a séparés... On la nomme Kreira, ta sœur?"

Le noir inclina encore la tête pendant que sa physionomie s'inquiétait, semblait dire: "Comment sais-tu cela?"

—Assez pour aujourd'hui, on nous épie de loin et je sais qu'il vous est défendu de parler

aux passants, à vous autres gardes noirs, je reviendrai une autre fois... Toi tu dois te nommer Lakdar... Je suis un ami pour toi; ne te défie pas; je te ferai retrouver Kreira..."

Le garde noir avait avoué d'un dernier geste son nom de Lakdar pendant que sa figure s'illuminait au souvenir de Kreira, à la promesse du colonel roumi.

Mais il ne remua toujours point les lèvres.

Et Dumont, qui savait les défiances peureuses, les consignes implacables de ce palais où tout est trahison, fourberie, assassinat, s'éloigna d'un pas rapide et en feignant de s'être égaré pour dérouter les soupçons.

Et lui-même il était joyeux d'apprendre cette bonne nouvelle à la pauvre Kreira, quand il la reverrait, et aussi il se sentait comme soulagé de ses responsabilités à l'égard de la négresse.

Maintenant qu'elle aurait un protecteur dans son frère retrouvé, lui Dumont ne serait plus si narré de la laisser seule s'il venait à disparaître pour une raison ou pour une autre.

VIII

La secte des Senoussis jalouse de sa puissance, féroce et islamique dans sa haine de l'influence, de la pénétration européenne tramait la déposition du Sultan, Si Moulay.

Elle ne le tenait point assez dans sa main; elle le trouvait d'esprit trop moderne.

Et pour le remplacer elle avait un candidat tout prêt, sa créature à elle, le frère même du Sultan, Hussein.

Lequel Hussein, dans les desseins de Si Mohammed épouserait sa fille, la beauté merveilleuse que servait Kreira.

Et le chef des Khouans senoussis tendait un double piège à Si Moulay en lui envoyant le Roumi pour éduquer ses troupes.

Il semblait se rallier aux idées de réforme, de progrès du Sultan; et en même temps il se créait des intelligences dans la place.

En réalité il voulait l'endormir.

Et il le rendait encore impopulaire en distribuant par l'intermédiaire secret de ses Khouans des aumônes d'autant plus nombreuses que le Sultan était obligé de lever des contributions plus fortes.

Le grand maître de la confrérie religieuse pouvait faire le généreux sans bourse déliée avec des détournements pareils à ceux que nous avons vu opérer par son lieutenant Ali.

Sournoisement excités par les conseils de rébellion des mêmes Khouans, les contribuables refusaient à qui mieux mieux l'impôt.

Et Si Moulay se trouva fatalement amené à descendre un matin dans la rue, en percepteur personnel de l'impérial trésor pour demander aux gens, le couteau sur la gorge, si oui ou non ils avaient envie de le laisser mourir de faim et circuler en burnous troués.

Les troupes, celle du colonel roumi Dumont, qui avait dû adopter le nom musulman d'Aïssa, comme les autres, se mirent en marche.

Les sacs, les mulets, les chameaux destinés à l'enlèvement des réquisitions suivaient.

On commença par rançonner les malheureux Israélites, lesquels étaient récompensés d'avoir

donné tout ce qu'ils possédaient pour l'instant en étant jetés en masse dans ces cachots ténébreux, humides, infects dont nous avons vu plus haut les gueules aux barreaux épais s'ouvrir çà et là avec des crochets de fer pour pendaisons comme ornements.

Puis on passa aux autres marchands du vieux Fez.

Mais, jetant l'huile sur le feu, désireux d'un massacre qui préparât les voies à l'autre Sultan les Senoussis avaient soufflé aux mercantis: "Résistez, résistez, ne payez pas!"

Et les mercantis montrèrent les dents, se barricadèrent, défendirent leurs coffres et leurs marchandises avec le fusil à la main.

Les troupes du Sultan, affamées, gousset vide, vêtements en lambeaux se ruèrent comme chiens de chasse à la curée.

Elles opéraient autant et plus pour elles que pour le maître.

Et pif, paf, pouf, paf, pouf, pif, boum, boum, boum, la canonade et la fusillade tonnèrent contre les barricades pendant que l'incendie dévorait les maisons.

Tout était bon à prendre et on prenait tout.

Si les sacs, les mulets, les chameaux du Sultan se remplissaient, se chargeaient, les capuchons, les calotes et les poches des pillards étaient bourrées.

Quand un tombait avec une balle dans le ventre ou une poutre enflammée sur la tête, les autres l'écorchaient tout vif pour lui enlever sa dépouille.

Ce ne fut pas fini le premier jour, ni le second, à peine le troisième.

Car une aussi jolie musique, un aussi brillant feu d'artifice que ceux des troupes du Sultan en tournée de perception donnèrent l'éveil aux montagnards des cimes lointaines, aux campements des nomades de la plaine.

Les corbeaux et les loups, les vautours et les hyènes flairèrent la chair fraîche, les bas de laine roussis, le sang et les douros.

Et ils voulurent partager, dégringolant, galo-pant, hurlant, cognant.

Une invasion de fous furieux en chemises courtes, crinières au vent, poignards dans la mâchoire.

Pendant toute cette horrible mascarade Dumont avait su se tenir à l'écart sous prétexte de défendre les abords d'une mosquée vénérée.

Et il avait pu voir passer d'un pas hâtif un groupe de Khouans aux capuchons baissés.

Au centre de ce groupe, un jeune homme que les autres protégeaient contre la foule, un jeune homme déguisé en pieux mendiant et masqué comme un Touareg qui n'était autre qu'Hussein, le frère du Sultan, le candidat au trône.

Il se perdit dans la cohue et franchit, sans être remarqué, signalé, arrêté, massacré, le seul inviolable de son futur beau-père.

Cependant le troisième jour quand Si Moulay estima qu'il en avait assez et qu'il ne fallait point tuer tout à fait la poule aux œufs d'or, les troupes furent ralliées, placées en ordre, commandées régulièrement et après avoir été pillardées devinrent officiers de police contre les pillards.

Les pillards de l'extérieur.

Les Kabyles des montagnes et les nomades de la plaine.

La plupart des forbans, habitués à la manœuvre, n'avaient point, une fois gavés, attendu, comme on dit, leur reste.

Ils avaient décampé, regrimpant dans leurs rochers ou s'évanouissant dans leurs sables.

Mais les traînardes, ceux qui avaient été trop gourmands payèrent pour les autres.

On leur fit rendre gorge tout en rétablissant la paix.

Double bénéfique.

Et ceux qui avaient volé les marchands sans y avoir un titre officiel furent dépouillés à leur tour.

Puis ripaille générale au Palais et dans les casernes : on y faisait la bombe, une bombe impériale !

Et les marchands rançonnés, profitant de la circonstance, vendirent dix fois plus cher leur restant de marchandises aux amateurs qui ne comptaient plus.

Ce qui leur fut une manière de rentrer dans une partie de leurs pertes.

Et dans la soirée, comme le rideau allait tomber sur cette farce sinistre, une négresse voilée s'approcha du colonel Aïssa surveillant la rentrée de ses hommes aux abords de la caserne.

C'était Kreira.

— Ami blanc, murmura-t-elle derrière son voile, viens cette nuit, sous un autre costume, lâ-bas... Fais attention qu'on ne te suive pas, qu'on ne te reconnaisse pas ; je t'attendrai à la grande porte des trangers où tu entreras comme un voyageur ordinaire, un pèlerin... C'est pour une affaire très grave... la délivrance... viens... je t'aime !

Aïssa n'avait point paru faire attention à elle, pas plus qu'à une de ces rôdeuses qui essayaient de faire leur proie des soldats devenus riches.

Mais il avait compris.

Vers le milieu de la nuit il remonta dans sa chambre comme pour se coucher enfin, en verrouilla la porte et y plaça une sentinelle avec défense soit de le réveiller, soit de laisser entrer personne de force.

Puis il revêtit une défroque de marchand prise dans un monceau des nippes volées, jeta par dessus un long burnous, rabattit le capuchon sur ses yeux et sauta par la fenêtre ouvrant sur les jardins déserts.

Cette nuit-là surtout, il n'était pas difficile de se cacher, de faire perdre ses traces.

Kreira attendait, et partit en avant à sa vue.

Il la suivit de loin, jusque dans l'ombre des murs de la mosquée ; là ils se rapprochèrent pendant vingt secondes.

— On prépare je ne sais quoi, dit Kreira, c'est ma maîtresse qui veut te voir... Marche tout droit vers les bosquets des jardins, les veilleurs te laisseront passer, ils sont prévenus, tu m'y trouveras près d'une fontaine de marbre et je te guiderai par la main ; mais laisse-moi rentrer d'un autre côté car il ne faut point qu'on nous voie ensemble... Attends un peu et viens... tout à l'heure... "

Kreira glissa le long des murs, contourna la

mosquée et rentra dans le palais par une des portes.

Dumont, lui, s'avança, au bout de quelques minutes, vers l'entrée des jardins.

Personne ne sembla le voir, ne l'arrêta.

Et il s'enfonça dans les massifs d'arbres odoriférants.

Après des recherches silencieuses et prudentes, le Français aperçut la vasque de marbre dans laquelle murmurait, luxe inouï pour les pays brûlants, un filet d'eau.

Et assise sur le bord, Kreira.

Il s'en vint auprès d'elle, s'assit aussi.

Et lui prit la main.

La négresse tremblait comme si elle eût eu la fièvre ; elle restait muette, oppressée.

Que se passait-il donc dans le fond de cette intelligence naïve, de ce cœur tout de bonté dévouée, de cette âme simple et loyale quoi ?

Était-ce le bonheur d'être enfin seule avec son ami blanc, son Louis, le maître qu'elle s'était donné ?

Non, la pauvre Kreira souffrait, son instinct de femme qui aime lui faisait pressentir des choses, un avenir qu'elle essayait de repousser de sa pensée sans pouvoir y parvenir.

Lui aussi se taisait ; mais pour d'autres raisons, car il ne pouvait encore savoir.

Il se taisait impressionné par le milieu étrange où il se trouvait.

Était-ce bien lui, lui le spahi français, lui Louis Dumont qui était assis au centre du Maroc inconnu, dans un jardin de féerie, aux portes de palais somptueux avec une négresse saharienne ?

Était-ce bien lui qu'on allait secrètement introduire auprès d'une princesse musulmane pour jouer un rôle dans un drame mystérieux ?

Oh comme le soldat de France se sentait loin, loin, loin de ce qui était son monde à lui, ses affections, sa vie passée !

Et les murmures insonnables, les bruits variés d'une ville encore frémissante de révolte, les odeurs de la poudre, du sang répandu, des incendies à peine éteints lui arrivaient avec les senteurs des orangers et des jasmins, du benjoin fumant des harems, le chant des cigales, la musique dansante des almées.

Lui arrivaient sur les ailes d'un vent frais, un vent soufflant de l'ouest et qui avait traversé les immensités humides de l'Océan.

Ce fut Kreira qui parla la première.

Elle aurait toujours voulu rester ainsi avec la main dans la main de son ami blanc.

Mais l'heure pressait.

Elle avait des ordres.

Et le fond de ses angoisses féminines elle le montra par cette réflexion :

— Comme tu étais beau, Louis, à la caserne, habillé en chef des soldats !... Je n'osais plus t'approcher, moi la vilè esclave que chacune foule aux pieds, moi vêtue d'étoffes si bon marché, si ternes, moi sans parfums et sans colliers de pièces d'or... Je n'avais que ta bague, ta bague que je ne quitterai même pas dans la mort, même dans ma fosse de sable, sous les palmiers au pays des Noirs... "

Kreira était honteuse d'être si peu de chose auprès de son ami blanc qu'elle considérait ainsi qu'une mendicante considère un général, et elle

était jalouse, et elle se croyait déjà abandonnée et déjà elle ne voyait plus de repos à son martyre que dans l'éternel sommeil, parmi les siens, des parias comme elle.

Dumont devina une partie de ses terreurs.

Et il prit, comme autrefois, la tête laineuse de la négresse pour l'embrasser, et il la rassura de son mieux, lui disant qu'il préférerait à la mascarade de ses fonctions chez le Sultan l'oubli dans un coin, près d'elle.

Puis il ajouta :

—Et j'ai une grande joie à te faire...

—Quoi donc ?

—Devine ?

—Oh de toi il ne peut m'arriver que du bien parce que tu es bon... Tu veux fuir avec Kreira au Gourara, et devenir son époux labas, chez nous, tu veux ?

—Ce n'est pas encore cela... Tu vas néanmoins être contente, rassurée...

—Dis !

—J'ai retrouvé ton frère, Lakdar, il est ici...

—Mon frère ? Mon frère ?

—Lakdar, il est soldat dans la garde noire du Sultan... C'est bien lui, je lui ai à peine parlé, mais je le reverrai..."

Kreira ne répondit plus.

Elle pleurait.

Toute son enfance, tout l'amour des siens dans le gourbi du village soudanien, toutes les horreurs du rapt par les marchands d'esclaves lui repassaient à la fois dans l'imagination.

Elle ne serait plus seule, quand ce ne serait point sur l'ami blanc qu'elle appuierait sa faiblesse de femme ce serait sur son frère.

—Revois-le, explique-lui où il me rejoindra à moins que ce soit moi qui doive aller le voir, fais le nécessaire bientôt, supplia-t-elle... Est-il fort, a-t-il l'air heureux !

—Oui, oui, oui... Mais ne crains-tu point de trop tarder pour ta mission ? Où allons-nous ?

La négresse bondit sur ses pieds, se secoua.

Elle oubliait, dans son bonheur, dans ses bonheurs, elle oubliait sa maîtresse et les ordres reçus.

Prenant le colonel Aïssa par le pan de son burnous elle l'entraîna à pas précipités.

Ils tournèrent dans des allées, glissèrent sous des galeries mais ne pénétrèrent point dans le Palais même.

Dans la profondeur des jardins, au milieu des massifs de rosiers, d'héliotropes, de jasmins, de géraniums géants, sous une voute de cèdres, s'élevait un petit kiosque de marbre vert.

C'était comme un tout petit palais de rêve, un sanctuaire fermé au reste du monde, un domaine privé dont nul être ne devait franchir le seuil ni apercevoir la créature à part qui en faisait momentanément son séjour.

Kreira gravit trois ou quatre marches, fit attendre Aïssa dans un vestibule, souleva des tapisseries, frappa à une porte de bronze, disparut.

Trois minutes plus tard elle revenait.

Et elle poussa le jeune homme devant elle.

Il allait, les mains étendues, dans une demi-obscurité.

Puis tout-à-coup il se trouva au seuil d'une

salle tendue de soie, couverte de tapis, éclairée par un lustre.

Et dans le nuage d'encens qui avait formé une espèce de voile léger par toute la pièce en s'échappant de cassolettes d'argent, il aperçut une toute jeune fille d'une beauté merveilleuse.

Beauté qui mettait en pleine valeur un costume d'une richesse fabuleuse, un costume de femme arabe des classes supérieures.

Babouches, et calotte de velours rouge, veste de soie bleue brodée de perles et soutachée d'or, culotte bouffante de soie blanche serrant au mollet des bas de soie blanche aussi, des doigts chargés de diamants, des guirlandes de corail dans des nattes de cheveux d'un noir d'ébène, des colliers de vieux sequins d'Espagne lourds comme des chaînes de forteresse.

Un teint d'albâtre, des yeux immenses, une voix harmonieuse, un charme indicible dans les poses, de la noblesse dans les moindres gestes, un sourire perpétuel sur les ses lèvres de pourpre.

Telle était Meryem, la fille du commandeur des Senoussis.

En ce moment elle était étendue sur des coussins empilés.

Pendant trois secondes elle dévisagea le colonel Aïssa qui se tenait immobile, tête couverte comme les Orientaux, mais en portant à la française la main droite à son front.

Il était ébloui par la magnificence du lieu et par la beauté de la jeune fille.

Mais son visage resta impassible ainsi qu'il convenait à sa dignité.

Et ainsi qu'il convient à un homme introduit auprès d'une femme musulmane non voilée et qu'il est censé ne point voir.

C'était en effet en dehors de tous les usages que le colonel Aïssa se trouvait en face d'une fille de haute naissance et dans le secret infranchissable de son appartement.

Mais la gravité des circonstances sans doute faisait mettre de côté toutes les lois de l'étiquette ; et puis le Français, le Roumi n'était point un homme mais un chien.

Et un chien ça ne compte pas.

Meryem fit signe à Kreira de se rapprocher et de lui servir d'interprète quand elle ne pourrait s'entendre avec le Roumi.

Elle parlait l'espagnol mais non le français, et l'arabe du colonel pouvait ne pas être très clair parfois.

Tandis que Kreira savait le langage mêlé des Européens et des Arabes appelés à se fréquenter, le *sabir*.

La jeune fille s'était calée dans ses coussins et pour ménager sa dignité, elle aussi, en même temps que calculer ses effets et étudier Aïssa, elle ne lui adressa point directement la parole.

Mais dit à Kreira ce qu'elle entendait que sût et comprit le Roumi.

"Elle avait en lui une confiance absolue d'après les serments de Kreira ; du reste s'il la trahissait elle serait impitoyable de même que très généreuse s'il la servait bien.

"Son fiancé Hussein, frère du Sultan, était à Fez ; on voulait le pousser au trône par un complot de palais, en amenant Si Moulay à abdiquer ; et elle craignait pour lui les pièges, les coups de poignard par derrière, le poison

quand il serait hors de sa cachette actuelle, quand il serait chez son frère, au Palais Impérial, même en maître.

"Elle voulait qu'Aïssa veillât sur lui et la prévint, elle, sur le champ et directement de tout ce qui se tramerait dans l'ombre contre Hussein.

"Sa reconnaissance et celle de son fiancé, devenu son mari et devenu Sultan, serait plus tard immense."

Aïssa promit.

Et promit avec une sincérité si évidente que Meryem se montra tout à fait rassurée.

Du reste elle avait littéralement dévoré le Français des yeux pendant tout l'entretien, yeux de femme intéressée dans une question capitale et de femme élevée dans les pratiques d'une ruse incessante.

Peut-être y avait-il aussi pour que, quand il sortit reconduit par Kreira, le Français eût gagné toutes les bonnes grâces de la future Sultane d'autres raisons que nous verrons plus tard.

Raisons dont une partie n'échappa point aux yeux de Kreira jalouse.

Elle se cramponnait à son ami blanc et pleurait comme si déjà il eût été en route pour la quitter à jamais.

Ce qui n'empêcha pas la brave créature de servir loyalement, complètement sa maîtresse.

Kreira ne connaissait ni l'infidélité, ni le mensonge, ni la trahison.

Meryem était sa maîtresse, et une maîtresse juste, douce.

Elle devait lui obéir scrupuleusement.

Peu importait qu'elle en souffrit, qu'elle en mourût.

Ce serait sa destinée de pauvre esclave noire qui l'aurait voulu!

IX

Quelques jours plus tard Kreira et Lakdar s'étaient retrouvés; et la sœur agissant sur le frère, Lakdar obéissait en esclave au colonel Aïssa.

D'un autre côté le Sultan, prévenu par ses espions à lui, jouait la comédie du dégoût du pouvoir, de l'amour fraternel et déclarait publiquement que si la paix du Maroc, la féconde rentrée des impôts exigeaient que son cher Hussein prit sa place il était tout disposé à la lui céder sans révolution et à le serrer dans ses bras.

Protégé par les puissants Senoussis, les Khouans intangibles, Hussein se sentait très fort.

Et il annonça qu'il acceptait l'invitation de Si Moulay, qu'il se rendrait à telle date chez lui pour s'y entendre sur la transmission des pouvoirs.

Si Moulay prépara une fête pour le vendredi de la semaine suivante.

Tout semblait marcher sur des roulettes.

Le bon peuple de badauds voyait déjà dans le changement de maître la diminution des impôts.

Comme si une sangsue gorgée n'était pas plus facile à contenter qu'une qui est vide.

Mais le nègre Lakdar, qui ouvrait les yeux

et tendait les oreilles pour le compte du colonel Aïssa, le prévint que si la musique militaire ré pétait les plus beaux morceaux de son répertoire, les âmes damnées de Si Moulay, ses intimes aiguisaient leurs poignards.

Le pèlerin encapuchonné s'en fut retrouver Kreira auprès de la fontaine des jardins.

Et celle-ci l'introduisit à nouveau dans le kiosque de marbre vert.

Meryem avait changé de toilette et était entièrement vêtue de soie jaune brodée d'argent.

Aïssa lui aussi, sous son burnous, avait encore un simple costume de négociant mais un costume neuf.

Chacun d'eux voulait se montrer à l'autre dans tous ses avantages.

Aïssa dit ce qu'il savait.

Meryem le remercia et le pria de veiller pas à pas, directement ou indirectement, sur Hussein dès qu'il aurait franchi le seuil du Palais Impérial.

Et pour l'accréditer auprès d'Hussein et s'en faire obéir si c'était nécessaire elle lui remit une bague ornée d'une émeraude magnifique, émeraude verte, la couleur du Prophète, la couleur du kiosque.

Longtemps elle garda le Français auprès d'elle pour des explications et puis des détails sur Alger, sur Paris, sur l'aventure qui l'avait amené au Maroc.

Cependant elle demeurait froide, ses yeux n'avaient aucune flamme particulière.

Et puis le fiancé Hussein n'était-il pas là avec son trône?

On ne tourne point le dos à une puissance suprême que les intrigues d'un père ont en tant de peine à vous conquérir.

Kreira avait donc tort de s'inquiéter, de pleurer quand personne ne la voyait: il est vrai que les femmes savent si bien dissimuler!

Cependant trois jours après cette seconde visite d'Aïssa au kiosque, Hussein, sorti de Fez pendant la nuit, y ouvrait une entrée solennelle comme s'il arrivait seulement de la ville de Maroc.

Une escorte l'accompagnait.

Mais adroitement et comme pour lui faire plus grand honneur, des intimes du Sultan le séparèrent de cette escorte qui fut logée à part.

Lui seul et ses nouveaux courtisans pénétrèrent chez le Sultan qui le reçut avec une joie affectueuse le pressa sur son cœur et l'invita à se reposer, à prendre un bain, à se parfumer, à jouer ou à se promener dans le jardin en attendant l'heure du festin.

L'escorte d'Hussein avait été conduite dans un bâtiment destiné aux hôtes, une sorte de caravansérai voisin de la caserne d'Aïssa.

Celui-ci veillait depuis sa chambre et il remarqua qu'une partie de la garde noire enveloppait subitement ce caravansérai.

Puis il entendit des coups sourds, des cris étouffés.

On égorgeait ceux qui auraient pu défendre Hussein.

Il joua sa tête pour tenir ses promesses à Meryem.

Sautant dans les jardins, il s'y glissa de massif en massif jusqu'à une écurie des che-

vau de la garde noire où Lakdar, qui s'était dit malade pour ne point être de service, l'attendait à tout hasard.

—On égorge l'escorte, dit rapidement Aïssa.

—Et Hussein s'est endormi sans défiance dans les bains réservés au Sultan; je l'ai vu passer...

—Où sont-ils, ces bains?

—Ici tout près, derrière ce rideau de figuiers de Barbarie...

—As-tu ménagé une sortie?

—Oui, la petite porte dont je t'ai parlé, laquelle s'ouvre des lianes dans un aqueduc, aqueduc de plusieurs milliers de mètres et qui débouche dans la campagne, loin des remparts...

—Trouvera-t-il un cheval?

—Il a certainement des douros sur lui, et avec des douros on trouve tout ce qu'on veut...

—Pourra-t-il s'éloigner assez avant qu'on s'aperçoive de sa fuite?

—Il aura toujours une heure d'avance parce que le banquet ne doit point avoir lieu maintenant...

—Bien, alors je vais le prévenir, l'entraîner, le pousser dans les boyaux de l'aqueduc...

—Si on te voit tu seras pris, si on reconnaît que c'est toi qui as fait fuir Hussein tu seras massacré...

—J'ai encore plus facile que toi, et puis toi il ne t'écouterait peut-être pas... Au revoir... Aime bien Kreira, protège-la bien si je ne suis plus là pour m'en occuper...

En même temps Aïssa s'enveloppait de la tête aux pieds du long burnous de ses sorties nocturnes qu'il portait sur un bras, saisit une matraque et courut vers les bains.

Les gens du Palais étaient trop absorbés ailleurs pour être attentifs de ce côté des jardins.

Puisque du reste le prince qu'on se proposait d'assassiner ne pouvait sortir par aucune issue, on affectait de lui laisser ses livres allures pour ne point exciter la défiance.

En lui remettant la bague de reconnaissance, Meryem avait encore dit à Aïssa de siffler une marche musulmane qu'elle lui indiqua s'il voulait attirer à distance l'attention de l'homme qu'il s'agissait de sauver.

Aïssa se tint dans un massif de figuiers touchant aux bains, dont quelques étroites fenêtres étaient ouvertes et qu'il jugea être celles du salon de repos d'après la disposition des bâtiments.

Puis doucement, lentement, il se mit à siffler la chanson arabe convenue.

Quand il l'eût finie, il recommença.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis il vit Hussein sortir sans hâte, avec calme mais se diriger vers une allée de sycomores aboutissant à des fourrés épineux, encombrés de pierres écroulées, une ruine d'anciens kiosques de femmes, kiosques abandonnés.

Il contourna les bains et rejoignit Hussein qui de lui-même s'était déjà enfoncé dans les fourrés, comptant bien que son avertisseur le suivrait.

Dès qu'il l'eût rejoint il lui montra la bague ornée d'une émeraude.

—Je suis officier du Palais mais j'y ai été introduit par Si Mohammed, c'est sa fille Me-

ryem qui m'a supplié de veiller sur toi parce qu'elle craignait... Et elle avait raison..."

Aïssa avait eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir le Sultan Si Moulay.

Il avait une figure régulière mais à la physiologie astucieuse, dure.

Hussein ne lui ressemblait nullement.

Cela arrive fréquemment chez les princes musulmans parce qu'ils sont fils, la plupart du temps, de femmes différentes et que la mère donne à l'ordinaire beaucoup d'elle-même aux garçons.

Hussein était doux, simple, loyal, quoique fort intelligent.

Il examina son interlocuteur, le messager de Meyrem pendant cinq secondes.

Et probablement que cet examen le satisfit, car il lui fit signe qu'il pouvait continuer.

Aïssa reprit en s'expliquant davantage par gestes qu'en paroles parce que beaucoup de mots lui manquaient.

—Il faut me suivre et fuir...

—Mais mon frère m'a bien reçu; il est tout disposé à un accord...

—Est-ce à toi que j'ai besoin d'apprendre les caresses et les lenteurs enveloppantes de la politique musulmane?... Tu es trahi: on égorge en ce moment les derniers de tes serviteurs; ton tour viendra d'être immolé sous une forme ou sous une autre...

—Tu parles franchement? Tu ne me tends point un piège?

—C'est Si Moulay qui t'en a tendu un... J'ai entendu les cris de ta suite assaillie par la garde noire... Rappelle-toi qu'on l'a séparée habilement de toi...

—En effet..."

Hussein porta ses mains à son front.

Il était plus navré que terrifié.

Lui qui avait cru aux bonnes dispositions du Sultan, à sa sincérité!

—Allons, viens, reprit Aïssa, viens!... Ils ne te tiennent pas, je connais une issue et une fois dehors tu trouveras bien toi-même un cheval pour regagner la ville de Maroc en hâte...

—Je m'en remets à ce que tu savais le signal, mais réfléchis bien que ma fuite est un acte excessivement grave, je romps avec le Sultan, je déclare que je n'ai pas confiance en lui...

—Je t'affirme que les tiens sont égorgés et que toi-même tu es menacé... Fie-toi à moi qui joue aussi ma tête et qui vais être obligé de fuir d'un autre côté, de me cacher..."

Les deux hommes marchèrent en hâte vers cette porte de souterrain que Lakdar connaissait, dont sans doute lui et ses camarades se servaient pour des fugues ou des rapines, et qu'il par les couloirs d'un ancien aqueduc menait dans la campagne aux environs de Fez.

Une heure plus tard Hussein, enveloppé à son tour dans le burnous commun que lui avait cédé Aïssa se mettait en quête d'un cheval.

Aïssa attendit qu'il l'eût vu prendre à la bride, contre une poignée de douros, celui du premier cavalier qui se présenta, l'enfourcher et disparaître à l'horizon dans un tourbillon de poussière.

Il voulait accomplir sa mission jusqu'au bout

et donner des assurances absolues à Meryem.

Puis il s'engouffra à nouveau dans les sombres boyaux de l'aqueduc, retraversa les jardins avec des précautions inouïes, rentra dans sa chambre.

Il n'était que temps, car l'éveil commençait au Palais; on y cherchait Hussein par les jardins.

Heureusement même que la partie par laquelle on avait débuté était à l'opposé de celle où se trouvait la bouche de l'aqueduc.

Sans quoi Aïssa aurait été pris dans les mailles du filet.

Filet composé d'une vingtaine de familiers du Sultan, de gardes noirs et d'eunuques qui parcouraient et fouillaient méthodiquement les allées, les bosquets, les pavillons.

Aïssa était bien rentré chez lui, mais il craignait les suites de l'aventure.

N'avait-il été aperçu par personne, ne serait-il point soupçonné, qu'elle allait être tout à l'heure la fureur du Sultan quand il s'apercevrait que sa proie lui avait échappé?

Mais il n'était encore guère, malgré ce qu'il avait déjà pu en connaître, au courant de la duplicité géniale, du sang-froid pratique des Arabes.

Rien, rien, plus de bruit, aucunes plaintes, pas de nouvelles, point de prises d'armes, d'appels d'alarme, rien; la journée s'écoula tranquillement.

Et cependant le festin n'avait point dû avoir lieu, pas plus qu'une entrevue des deux frères, puisque le prince Hussein avait disparu, s'était évanoui.

Avait disparu, s'était évanoui pour Aïssa qui en était certain, oui.

Mais pour les autres, pour le vulgaire, non.

A ceux-là le Sultan eut l'habileté de faire croire qu'il s'était mis parfaitement d'accord avec son frère, un peu fatigué, un peu souffrant et qui reposait dans une chambre voisine de la sienne propre.

Le festin avait eu lieu, seulement un peu plus tard peut-être, et on en porta ostensiblement les plus beaux plats à l'absent, au malade.

Quant aux gens de la suite, égorgés dans le caravansérail, on les jeta, au cours de la nuit suivante dans des oubliettes à cet usage destinées, et déjà remplies d'ossements séculaires.

Puis peu à peu, trois, quatre, cinq jours plus tard le bruit se répandit que le prince Hussein, frère du Sultan était reparti pour la ville de Maroc dont il ne reviendrait qu'après un pèlerinage nécessaire à La Mecque.

La farce était jouée, la prise de possession du trône par le prétendant renvoyée aux calendes grecques.

Et le Sultan n'avait point été roulé, déçu, n'avait jamais tramé de complot contre son cher frère.

Loin de là!

Seuls quelques intimes, qui auraient payé de leurs têtes une indiscretion, savaient à quoi s'en tenir.

La vérité on la savait aussi chez les Senoussis, au palais de Si Mohammed El Hadj ben Senoussi.

Mais là aussi on était trop habile pour laisser rien paraître pour s'étonner de rien, pour ne pas prodiguer, comme auparavant, à Si Moulay les marques de la plus déférente sympathie.

Quitte à se venger terriblement par la suite et à procéder autrement dans une nouvelle entreprise au bénéfice d'Hussein.

X

Aïssa avait compris que s'absenter au cours de la nuit qui avait suivi l'évasion, et s'absenter pour se rendre chez Si Mohammed eut été de la dernière imprudence.

Autant se désigner lui-même aux poignards des exécuteurs secrets du Sultan.

Tout au contraire il se montra à droite et à gauche et fit faire des rondes zélées à sa troupe.

L'essentiel pour lui était de gagner du temps.

Car quant à croire que jamais les limiers du Palais, avec leur flair et leur ténacité de chacals affamés, n'arriveraient à découvrir comment Hussein s'était échappé, cela il ne l'espérait pas.

Mais il se disait qu'auparavant il aurait lui-même disparu avec l'aide et les secours pécuniaires de Meryem.

Disparu, lui, et disparu aussi Lakdar, le pauvre garde noir désigné comme lui à une vengeance affreuse quand la vérité complète se saurait.

En attendant qu'il pût venir, Meryem lui avait envoyé Kreira, dans l'impatience de savoir.

Et à Kreira le colonel roumi avait jeté quatre mots: "Parti... méfiance... irai demain."

La négresse avait rapporté à Meryem les seules nouvelles vraies que l'on possédât d'Hussein au Palais du commandeur des Senoussis et qu'elle garda pour elle.

Car si l'on s'y doutait bien que la négociation avait avorté, qu'il y avait eu un coup de force traître de la part du Sultan, rien de l'exacte vérité n'avait cependant transpiré.

Et puis qu'avait voulu savoir au juste Meryem en envoyant Kreira?

Était-ce le salut d'Hussein ou le salut d'Aïssa, le colonel roumi, le Français, le spahi Louis Dumont?

On va le voir.

Dans la journée Aïssa s'était procuré un costume arabe de laines très fines, très blanches, avec les babouches de cuir et le chapelet d'ambre des Khouans de qualité, des dignitaires Senoussis.

Plus que jamais il voulait dérouter les espionnages.

Or les allées et venues d'un Khouan, d'un membre de la confrérie étaient naturelles aux environs, à l'intérieur du Palais.

Kreira bien douce, bien humble, bien affectueuse mais bien triste l'introduisit comme les fois précédentes.

Avec son intuition de femme, de femme qui aime, la bonne négresse sentait venir l'orage, le sacrifice.

Mais ce que voulaient et sa maîtresse Me-

ryem et son ami blanc c'était bien, c'était la justice.

Et elle obéissait sans révolte, sans murmures, Meryem avait été singulièrement agitée depuis la veille, sortant, s'informant.

Cela pouvait s'expliquer par ses inquiétudes au sujet de fiancé officiel.

Et son père ne s'en était point étonné, croyant chez sa fille à de l'amour, à de l'ambition momentanément déçue.

Seule, Kreira y voyait probablement plus clair.

Meryem n'attendit point, assise, l'entrée d'Aïssa.

Elle bondit à sa rencontre.

Sa figure aux lignes admirables était bouleversée, ses yeux splendides avaient alternativement des éclairs et des larmes.

Elle ne se servit point non plus de Kreira comme interprète.

Tout ce que la négresse savait de sabir et de mots français appris en compagnie du spahi elle se l'était fait enseigner par l'esclave.

Sa vive intelligence avait eu vite compris et répété le nécessaire.

Chaque jour du reste Aïssa, de son côté, au milieu des renégats espagnols de la garnison, se familiarisait davantage avec la langue espagnole, ce que la connaissance du latin lui rendait très facile.

Meryem pouvait donc se faire entendre à peu près, avec un mélange des mots que le Français comprenait dans les trois langues.

Jusqu'alors il n'avait cru chez la belle Marocaine qu'à un vif désir de tirer de lui tout ce qu'elle pourrait au profit du prince Hussein, à de la condescendance habile.

Et cependant il avait été étrangement remué par certains de ses regards, par ses silences prolongés, mélancoliques à la seconde visite.

Mais de telles distances le séparaient lui misérable fugitif étranger de la fille d'un des chefs les plus puissants de l'Islam, d'un homme disposant de millions de vies, d'un homme brisant les Sultans comme du verre, qu'à moins d'être devenu fou, il ne se serait jamais arrêté à une pensée de sympathie secrète descendant de la fiancée du prince Hussein vers lui.

Aussi reçut-il comme un choc au cœur et demeura-t-il incertain de ce qu'il devait faire, pâle et cependant charmé quand Meryem, anxieuse, émue, s'élança vers lui en heurtant les anneaux d'or massif de ses chevilles, en secouant ses vêtements de soie imprégnés d'essence de rose, quand de sa voix mélodieuse elle lui donna son nom de la patrie, le nom que prononçait sa mère et qu'elle dit :

— Ah, enfin, le voici, Louis mon... Français!... Raconte-moi, vite, vite, tout ce qui s'est passé, Louis... Tu n'as pas souffert, on ne t'a point poursuivi, on ne te soupçonne pas?"

D'Hussein il n'était point question.

Et saisissant Aïssa, Louis par une main elle l'entraîna dans le fond de la salle, près d'un escabeau d'ébène et de nacre sur lequel elle s'assit, à l'euro péenne, au lieu de se coucher sur ses coussins, à l'orientale.

Aïssa resta debout, mais tout contre elle.

Kreira, accroupie, attendant les ordres, à distance.

Le colonel raconta tous les incidents de la fuite du prince.

Comme depuis plus de trente heures aucun bruit de capture n'avait circulé, il était probable, même certain que le prince était désormais hors d'atteinte sur la route du Maroc, et tout au moins arrivé à Méquinez.

Lui ne s'était aperçu de rien encore, mais certainement qu'un jour ou l'autre on retrouverait des indices de la part prise par le garde noir Lakdar et le colonel nommé Aïssa dans l'évasion du prince Hussein.

Meryem avait mis la tête dans ses mains.

Elle réfléchissait à ce qu'elle allait faire.

Au lieu d'appeler Kreira, elle alla vers elle et lui dit quelques mots à voix basse :

La négresse sortit.

Alors la belle Marocaine revint vers Aïssa, mais elle ne se rassit plus sur l'escabeau.

Elle aussi resta debout.

Sa physionomie était grave, empreinte de majesté et d'énergie.

Pendant quelques instants son regard pesa sur Aïssa, scrutant ses plus intimes pensées, s'efforçant de voir nettement quel était son cœur.

Le jeune homme tremblait comme sous les yeux d'un juge terrible.

Il avait le pressentiment que c'était toute sa destinée qui se décidait en ce moment.

— Louis, aimes-tu ta mère, que ferais-tu pour elle? demanda subitement la belle Marocaine."

A cette question à laquelle il ne s'attendait certes guère et qui pour lui évoquait tout un monde de souvenirs, de pensées, de remords, la poitrine du malheureux exilé se gonfla, il ne put étouffer un sanglot qui lui montait aux lèvres et il répondit :

— Ma mère... ma mère... ah ma mère, son image ne quitte pas ma pensée!... Dans le chagrin qui me ronge, je ne demande à Dieu que de ne point mourir sans son pardon, sans ses baisers... Maman!"

Et tordu, anéanti par une douleur trop longtemps comprimée, le soldat de France chercha un appui pour ne point tomber, s'affaissa sur l'escabeau occupé auparavant par la jeune fille.

Puis il ne se contraignit plus et pleura, pleura, pleura.

Debout, toujours Meryem le regardait pleurer; et plus il pleurait, plus ses yeux, à elle, devenaient tendres.

Une confiance sans bornes, une joie intense se répandaient sur son visage.

L'épreuve qu'elle avait résolue donnait la certitude dont elle avait eu besoin avant d'ouvrir son cœur; elle avait réussi pleinement.

Epreuve habile, question révélant l'intelligence profonde et la noblesse d'âme de la belle Marocaine, question qui dans sa simplicité, son innocence apparentes comprenait cependant tout!

Il aimait sa mère il avait le respect de sa mère, c'était sa dernière foi, son refuge, son culte, sa mère c'était le pardon, c'était la suprême cause.

Elle serait aimée elle aussi; elle serait res-

pectée; l'homme qui vénère sa mère, chérit l'épouse.

Après un abattement de trois ou quatre minutes, Louis Dumont s'était dominé, et honteux presque il se releva, s'écarta, s'inclina pour s'excuser, attendant que la jeune fille le congédiât.

Elle interrogea encore.

—Louis, veux-tu m'écouter pendant quelques instants? demanda-t-elle.

Quoique le tutoiement soit la règle générale en pays musulmans, ce tutoiement avait néanmoins pour l'oreille de Dumont un charme infini dans la bouche de la merveilleuse jeune fille.

Personne, jamais personne depuis le temps où petit enfant sa maman l'endormait dans son berceau, calmait ses gros chagrins, personne ne lui avait parlé comme elle parlait, n'avait prononcé son nom de Louis comme elle le prononçait.

Il eût tutoyé le Sultan; il n'osa pas tutoyer Meryem.

Il lui parla comme à une grande demoiselle de France.

Et la Marocaine saisit aussitôt cette délicatesse, cette nuance de respect.

Il n'osait pas plus la tutoyer qu'elle-même, un peu auparavant, n'avait osé continuer à se coucher devant lui.

—Parlez, répondit-il.

Il abaissa le capuchon qu'il avait rabattu pour voiler ses larmes et croisa énergiquement les bras sur sa poitrine.

Il s'attendait à des ordres, et cette attitude voulait témoigner qu'il était prêt, prêt à tout pour obliger cette fille de haute naissance, cette créature adorable de beauté et de bonté qui lui témoignait de l'estime, de la sympathie.

Meryem devina et sourit, sourit d'un sourire qui remerciait, d'un sourire qui aimait.

—Je ne suis guère ce que tu crois, dit-elle tristement et lentement, mon cœur non plus n'est guère attaché à ce que tu t'imagines... Un mot t'expliquera tout: je suis une Roumi, moi aussi, ma mère était Espagnole; Espagnole capturée à bord d'un navire allant au Brésil, amenée ici, vendue, jetée par force aux bras de Si Mohammed. Tu comprends, n'est-ce pas?... J'avais sept ans seulement, quand ma mère est morte, sept ans, mais j'avais déjà la raison d'une grande fille et j'ai juré à ma mère martyre à ma mère tout mon amour, j'ai juré que je la vengerais..."

Louis Dumont avait levé les bras au ciel.

Il commençait à deviner un peu de la vérité.

—Écoute, écoute, ne m'interromps pas... Je jurai à ma mère volée, enfermée, de la venger dans ma personne... Le bourreau m'aimait, il m'aime, je suis sa fille; mais moi je me souviens pourquoi et comment je suis sa fille et... si je ne hais pas je n'aime pas? Je dissimule, je joue la comédie tout en cherchant, comme l'oiseau captif, à passer en travers des barreaux de la cage... Si Mohammed, mon père, n'est rien pour moi, rien; Hussein n'est rien, rien pour moi, non plus!?"

Un involontaire tressaillement secoua le jeune homme.

Elle n'aimait pas cet Hussein; elle n'avait point d'autre fiancé qu'un fiancé de parade; elle était libre!

Les yeux de Meryem étaient trop clairs, voyants pour que ce mouvement de l'âme de Louis Dumont lui échappât.

Il était jaloux! Il l'aimait déjà!

Et elle-même porta fortement la main sur sa poitrine afin d'obliger son cœur à se taire, pour l'instant encore du moins.

—Ces gens d'ici je les maudis, leurs richesses, leur pouvoir je m'en moque; ils sont pour moi la barbarie puisque de la femme ils ne font qu'une marchandise, un jouet, puisque de leurs semblables comme les noirs, comme les malheureux Israélites ils font des bêtes de sommes rouées de coups, ou accrochées aux poteaux selon leur bon plaisir... Fille d'Europe, fille d'Espagne, fille de la civilisation je suis dans la personne de ma mère qu'on a tuée ici à coups d'épingle jour par jour, fille libre, je veux devenir même au prix de ma vie..."

Et Meryem tomba aux genoux du soldat français.

Il se recula en vain.

Elle le suivit en se traînant, avec les mains jointes.

—Et maintenant c'est toi, toi Louis, toi qui peux me sauver... Emmène-moi d'ici, emmène-moi, conduis-moi à ta mère comme sa fille... Je serai douce, soumise, je travaillerai, heureuse, heureuse, ne regrettant rien des splendeurs d'ici, rien, puisque j'aurai le premier des biens la liberté avec le respect de moi-même... Emmène-moi, et puis prends-moi pour ta femme, un jour, si tu veux bien, si les tiens veulent bien de moi... Oh ne me refuse pas, Louis, ne me refuse pas!... C'est plus qu'une pauvre fille qui t'aime que tu emmèneras loin de cet enfer, c'est une âme que tu sauveras du désespoir... Moi, moi, moi appartenir jamais à un des assassins de ma mère, ah je me serais plutôt jetée du haut d'une des terrasses. Tu es arrivé à l'heure voulue pour que j'échappe à la mort; c'est Dieu qui t'a amené!"

Le spahi restait là pétrifié, ne sachant point s'il rêvait, ne pouvant croire que c'était à ses genoux, à lui, que se traînait cette princesse musulmane, cette fille incomparable au milieu d'un palais.

Elle lui avait saisi les deux mains et les portait à son front en signe d'humilité, de respect.

—Et pour te décider, continua-t-elle, faut-il que je te dise?... Eh bien, je t'aime, je t'aime! Mon cœur de fille de dix-sept ans, volontairement fermé à tous ces mécréants qui m'entouraient, s'est ouvert quand j'ai senti que tu étais bon, loyal, brave respectueux de la femme, quand j'ai vu que tu aimais et ta mère et ton pays, qu'à des grades, de l'or, un harem ici tu préférerais une vie obscure, laborieuse mais honorable au pays natal... Ne t'étonne pas trop que je t'aie aimé tout de suite, mon pauvre cœur avait tant besoin d'affection, et puis tu étais le premier homme de France qui m'eût approchée... La France! la terre de la liberté, la patrie de ceux qui n'en ont plus, la

France, Paris, la nation où toutes les femmes sont honorées, sont reines!... Je t'aime, Louis, je t'aime!... Prends Meryem, prends-la!

Dumont avait plusieurs fois essayé de la relever sans y parvenir.

Elle plaidait la cause de son salut, de son amour et ne voulait point quitter sa posture d'implorante.

Le soldat de France, le brave garçon au cœur d'or comprit la sainte mission qu'un concours de circonstances extraordinaires lui imposait.

Les épreuves précédentes l'avaient déjà mûri. Il devint tout-à-coup plus sage encore.

—Meryem, dit-il, vous serez sauvée ou je mourrai... Moi non plus je n'ai jamais aimé d'amour vrai personne que ma mère; quant à vous, vous si belle, si intelligente, si noble, vous le prouvez par votre conduite présente, qui ne vous aimerait?... Ce n'est point un pauvre diable de cavalier, c'est un prince que vous méritez pour époux; ayez confiance en moi comme dans un frère, je vous tirerai d'ici, je vous rendrai libre mais je ne demande rien; vous réfléchirez, vos idées changeront, vous verrez d'autres hommes là où je pourrai vous conduire... Réservons la question de mariage pour plus tard; je ne vous en serai pas moins dévoué...

—Tu ne m'aimes pas, alors... Moi qui le croyais!

—Eh bien, si, je vous aime, plutôt trop, hélas! Mais...

—Mais quoi?... Rien!... J'ai ma beauté, oui, peut-être et après? Je ne suis qu'une orpheline puisque mon père je l'abandonne, je ne veux plus le connaître... Prends-moi, va, je ne te serai point à charge, de longue date je me suis habituée, en cachette, à la broderie, au tissage, à la couture, je ne crains point la fatigue."

Tout-à-coup Meryem s'arrêta, cessa de demander, se releva.

Quelque chose comme une lueur venait de traverser encore son cerveau.

—Attendons, dit-elle doucement."

Et elle se rassit à nouveau sur le siège arabe. Kreira rentrait.

Dans une main elle portait un sac de cuir épais avec de nombreux lacets puis une sorte de valise longue à fermeture et cadenas de cuivre, dans l'autre un bâton au bout duquel se balançait une lanterne, ce qui est la mode de s'éclairer par les rues sombres des villes marocaines.

Meryem se leva et dit à la négresse :

—Marche en avant vers le lieu que tu sais."

A Louis Dumont elle fit un signe gracieux et pressant de la suivre.

Tous trois sortirent dans les jardins.

Il était tard.

Silence absolu, embaumé, tiède, avec parfois un cri de sentinelle lointaine.

Obscurité presque complète, car on était en vieille lune et la lanterne n'avait point été allumée.

Ils entrèrent dans le Palais par une galerie extérieure mais pour s'enfoncer, presque tout

de suite, dans des caveaux par un escalier tournant.

Kreira avait enfin allumé la lanterne.

Le spahi se demandait là où on le conduisait.

Dans une niche, cachette d'elle connue, Meryem avait pris un trousseau de clefs anciennes, bizarres et l'avait passé à Kreira.

Celle-ci ouvrit successivement plusieurs portes basses, en fer.

—Nous arrivons, nous arrivons, avait dit plusieurs fois la jeune fille à l'oreille du Français, pour le faire patienter."

Enfin la négresse décadénassa et souleva une barre traversant une dernière porte, en bois celle-là, tâchetée de clous.

Au lieu de descendre, les trois personnages montèrent, non plus des escaliers, mais un plan incliné, une rampe.

Et ils débouchèrent dans une petite salle recevant un peu d'air par un soupirail du centre de la voûte, soupirail qui aboutissait sans doute à une sorte de tuyau de cheminée, à un puits.

La lanterne dansante de Kreira illumina cet intérieur ténébreux.

Et Louis Dumont resta ébloui.

Les deux femmes se taisaient, regardaient à peine, comme ayant déjà vu ce spectacle.

Sur le sol sec, battu, dur comme de la pierre, étaient amoncelées, ainsi que des tas de blé, d'avoine, de fruits dans un grenier de ferme, des masses d'or et d'argent monnayé, des pierres précieuses, des perles, des bijoux divers, des armes ciselées.

Meryem toucha doucement l'épaule du jeune homme pour le rappeler à lui.

Kreira avait déposé à terre et ouvert toute grande la valise.

—C'est la réserve secrète des Senoussis pour les frais d'une guerre sainte, d'une guerre d'extermination des Européens quand ils en jugeront l'heure venue... Tu peux prendre et remplir la valise; loin de te coûter quelque chose, je ferai ta fortune... Prends des diamants, des bijoux, cela tient moins de place et forme tout de suite une somme plus considérable... Prends, ne crains rien!"

Le soldat français avait la jeune fille derrière lui.

Il tourna le dos aux richesses accumulées, et regardant fixement Meryem il lui posa ses deux mains sur les épaules.

Sa physionomie était tout à la fois profondément triste et immuablement résolue.

—Ecoutez, dit-il, écoutez, vous allez me comprendre, il n'est pas possible que vous ne m'approuviez pas... Non, non, mille fois non, je ne mangerai pas de ce pain-là, comme s'expriment les gens de mon pays pour dire ce que je veux dire... Que demain je puisse être méprisé par ces Musulmans que tout à l'heure vous maudissiez comme des barbares, qu'ils m'accusent d'avoir fasciné la fille pour voler le trésor, ça jamais!... Ce qui est ici ne nous appartient point, pas plus à vous qui reniez le propriétaire, votre père, qui le fuyez qu'à moi... Nous ferons comme nous pourrons mais toucher à un seul douro de l'ennemi par fraude,

dépouiller ceux que nous répudions, nous mettre plus bas que ces sauvages, non !”

Meryem, pendant qu'il parlait, avait glissé une de ses mains mignonnes vers celle de Louis et la serrait nerveusement.

Son visage était radieux.

Elle ne prononça que ces mots :

—Je pensais ce que tu viens de formuler...

J'ai voulu voir... Je suis heureuse... Revenons..."

Kreira agissait et marchait comme une statue de marbre noir.

Tous trois remontèrent.

Ni Dumont ni Meryem n'avaient un regret pour ces millions entassés par les Khouans de l'Islam.

Revenue dans le pavillon vert, la jeune fille envoya la négresse reporter sacs et lanterne et chercher quelque chose qu'elle lui indiqua dans son appartement du Palais.

Dès qu'elle fut sortie, la jeune fille se jeta contre la poitrine du spahi, y appuya sa belle tête et murmura :

—Tu es l'homme que j'ai rêvé, toutes les épreuves tu les as surmontées... Si tu m'abandonnais maintenant, je mourrais!... Oh! sors-moi de ce milieu, délivre-moi, au nom de ta mère dont je me montrerai digne!... Dis, dis, Louis, suis-je ta fiancée?... Partons-nous?

—Oui, oui, mais vous savez ma situation affreuse au point de vue français, mais je suis pauvre et avant que les miens aient pu me faire parvenir de l'argent...

—Tout est prévu, tout, tu verras bientôt si Meryem a de la tête... Ne t'occupe que de ceci : me répondre si tu me trouves belle, bonne, franche, pure, si tu veux de moi pour femme malgré tous les obstacles?"

Le soldat de France leva sa main droite vers la voûte aux mille arabesques du pavillon et dit gravement :

—Je vous jure une affection, une estime, une fidélité, une protection éternelles!... Vous êtes ma fiancée et Dieu nous protège dans nos desseins!"

Meryem lui tendit son front.

Et il y posa ses lèvres en frissonnant pour le baiser des fiançailles.

Ah! si le chef des Senoussis se fut douté de ce que complotait sa fille!

Si Ali, son lieutenant, s'était douté de ce que complotait contre le grand chef ce déserteur roumi qu'il lui avait amené!

Kreira rapporta un coffret de bois parfumé, sculpté et le tendit à sa maîtresse.

Meryem l'ouvrit.

Avec des boucles de cheveux, des lettres, des bagues, une croix de cou, une miniature montée en broche, elle renfermait un lourd porte-monnaie.

Dans ce porte-monnaie il y avait une poignée d'or, pas plus.

—Ceci, expliqua la jeune fille alors que des larmes lui montaient aux yeux, ceci est l'héritage de ma mère ce qu'elle avait sur elle quand les pirates marocains l'ont saisie, ce qu'elle a toujours gardé et m'a transmis... C'est à moi, bien à moi... Je n'emporterai que cela et des vêtements, le reste, tout le reste, ce qui appar-

tient aux gens d'ici serait souillé à mes yeux...

—Ah! ceci, oui, ceci je vous le permets, j'en accepte la part indispensable...

—Il doit y avoir à peu près quatre mille francs...

—Avec cela nous atteindrons l'Europe et nous aviserons ensuite... Le salut d'abord... le salut pour vous!

—J'ai songé aussi à toi, Louis, j'ai songé à tout... Reviens la nuit prochaine, reviens tout prêt à partir, et tu verras."

Kreira demeura toujours impassible; elle reconduisit le colonel Aïssa jusqu'à la mosquée sans rien dire, et lui n'osa lui parler.

XI

Pendant le cours de la journée suivante il s'acquitta avec un zèle exceptionnel de l'instruction de ses hommes afin de dérouter tous soupçons; il affecta d'être calme, gai, content de son sort.

Mais avant minuit il reprenait le chemin du Palais de Si Mohammed, avec de nombreux détours et en portant sur lui tout ce à quoi il pouvait tenir.

Il ne regrettait rien, rien puisqu'il partirait avec ce trésor vivant qu'était la belle Marocaine.

Il ne craignait rien non plus parce que son but était si louable, ses intentions si droites, son repentir des fautes passées si sincère qu'il avait conscience de surmonter les obstacles, de réussir.

Si, il regrettait sa jument, sa pauvre Namouna qu'il allait laisser aux mains des palefreniers du Palais.

Et il regrettait aussi Kreira, la négresse au dévouement absolu, à l'attachement si naïf, si tendre; il regrettait de lui faire une peine amère, de la quitter, même en la remettant aux mains de Lakdar.

Qu'allait décider Meryem?

C'était elle qui commandait pour l'heure.

Personne ne l'attendait auprès de la fontaine et il marcha seul vers le pavillon.

Là tout était plongé dans l'obscurité.

Mais un jeune Marocain en culotte bouffante, en veste, avec un fez de laine sur la tête, le costume des négociants, attendait sur le seuil.

Qui était-ce? Meryem avait-elle été trahie?

Louis Dumont s'avança prudemment.

Il hésitait, attendait.

Le jeune homme eut un petit rire et marcha vers lui.

C'était Meryem travestie, déjà prête.

—Venons, venons, murmura-t-elle, il est temps de partir...

—Mais... et...

—Ne t'inquiète de rien, tout est en règle; laisse-toi diriger pour aujourd'hui... plus tard, tout le reste de notre vie tu seras le maître, un maître aimé..."

Elle le prit par la main et l'entraîna.

Au lieu de revenir vers la cour de la mosquée, vers la porte principale, ils s'en furent sortir dans le fond des jardins par une voûte passant sous une rue pour aboutir dans une

maison dépendant bien du Palais, mais située en dehors de l'enceinte des murs.

Dumont n'aperçut personne dans cette maison sorte de métairie où étaient parqués des animaux.

Les serviteurs dormaient sans doute.

Meryem ne fit que la traverser, prit des ruelles, puis encore des ruelles sans fin.

De temps à autre elle s'orientait, réfléchissait, repartait à pas précipités.

Le spahi avait peine à la suivre.

Enfin sur une place déserte et touchant à la campagne il aperçut un groupe.

Meryem se dirigea vers ce groupe.

Il y avait là un homme âgé et quatre chevaux, trois sellés et un chargé de colis.

Meryem développa un burnous, s'en enveloppa et fit signe à l'homme que l'on pouvait partir.

Celui-ci enfourcha un des chevaux et prit le cheval aux bagages par la bride.

La jeune fille allait monter elle-même quand le dernier cheval eut un hennissement.

Et Dumont, qui ne distinguait les objets que vaguement dans l'obscurité, eut une surprise joyeuse.

Il reconnaissait sa jument Namouna.

On sortit de la ville en silence.

Et aux gardes d'une des portes qui s'informaient, l'homme jeta un douro en criant :

—Je suis Sadok, le marchand de tissus de la Place aux Légumes, je vais à Tétouan, comme à l'ordinaire."

Pendant une demi-heure encore on marcha au petit trot.

Puis les quatre chevaux partirent à toute vitesse.

De temps à autre il y avait un arrêt et le galop recommençait.

Cela dura trois heures.

On était déjà loin de Fez.

Alors brusquement le marchand israélite quitta la route ordinaire, se jeta sur la gauche, vers l'ouest.

A la nuit le groupe avait fait près de vingt lieues.

Bêtes et gens étaient épuisés.

Vaillante, Meryem ne se plaignait pas.

On coucha sous des tentes de pasteurs.

Et le lendemain on reprit la même course effrénée.

La route avait du reste été étudiée, préparée par le marchand.

Et des rançons payées aux tribus sur le territoire desquelles on passait, car nulle attaque ne se produisit.

Ce fut seulement à la halte du second soir que le conducteur de la troupe, qui avait encore fait de nombreux crochets pour faire perdre toutes traces, se hasarda à dire que désormais il était rassuré.

Les voyageurs tiraient vers l'Océan par le chemin le plus direct au lieu de remonter vers Tétouan et Tanger où on aurait pu les rejoindre.

Enfin depuis une petite anse une barque de pêcheurs les conduisit, ou du moins conduisit Louis et Meryem avec leurs bagages jusqu'à un

navire de commerce faisant, au large, voile pour Cadix.

Le marchand les avait quittés en promettant de faire parvenir, plus tard, Namouna à la même destination en Espagne.

Et deux jours après leur embarquement les deux jeunes gens mettaient le pied sur une terre d'Europe, dans la patrie de Meryem.

Elle était sauvée, libre du joug musulman.

Et lui ?

Lui était triste ; il songeait aux difficultés de sa situation sans oser rien demander à Meryem. C'eût été, estimait-il, se défier, la chagriner. Ce fut elle qui parla la première.

Dès que la noble fille eut mis le pied sur le sol natal de sa mère, des seuls siens qu'elle reconnût, elle s'agenouilla et en baisa la poussière.

Puis elle dit :

—Mon Louis ne te chagrine pas, tiens, lis...

Ceci c'est, je l'espère, ton salut à toi, ta délivrance, la fin de tes angoisses..."

Et elle lui tendait des papiers écrits en arabe, en espagnol, en français.

—Qu'est-ce que tout cela ? demanda-t-il.

—Lis toujours, examine..."

Il examina, lut.

Et tout à coup une lueur de joie détendit ses traits.

C'était d'abord un passe-port aux noms du senor et de la senora Hernandez, négociants à Tanger, lesquels se rendaient en Espagne pour affaires et comptaient y séjourner, passe-port signé du consul d'Espagne à Tanger.

C'étaient ensuite des notes détaillées expliquant les points de concentration pour les guerriers, les lieux où existaient des magasins de vivres et des puits, donnant les noms des chefs et des espions sûrs, mentionnant les pièges tendus ou possibles à tendre sur tel ou tel point, tant au Maroc, que dans le Sahara, qu'en Algérie ; en résumé tout un plan de lutte contre les Roumis dressé par les soins des Khouans.

Le marchand israélite en avait fait une traduction française de même qu'il avait procuré le passe-port espagnol au nom de la mère de Meryem, une Hernandez, de Séville.

Mais la copie primitive était de la main de Meryem qui l'avait faite sur les originaux tirés des coffres de Si Mohammend El Hadj ben Senoussi.

—Je ne leur ai volé que cela au profit de la civilisation européenne, au bénéfice de la France, dit-elle en se penchant sur l'épaule du jeune homme, parce que cela c'est le pardon pour Louis Dumont, c'est la rançon du cavalier déserteur... Comprends-tu enfin ?

Oui le spahi, le fugitif, l'exilé comprenait.

Il saisit les deux mains de sa compagne et pleura longtemps, pleura de joie.

—Oh chère, chère âme, remercia-t-il, ce n'est pas seulement à ton pauvre Louis que tu auras rendu la vie c'est à ma mère, à mon père que tu vas refaire du bonheur si le chagrin ne les a point déjà tués !... Tu seras la bénédiction de notre humble toit et je me demande parfois si c'est moi, bien moi qui serre dans ma main la main d'une princesse...

—Tu veux dire d'une esclave, fille d'esclave, il n'y a plus de princesse, plus de fortune, plus

de palais, il n'y a que ta fiancée, Marie Hernandez, une orpheline pleine de bonne volonté pour ne pas t'être trop à charge, voilà!... Ne nous endormons point parce que tes parents souffrent et parce que nos ressources ne seront pas inépuisables."

De Cadix ils partirent pour Séville.

Meryem portait bonheur à son fiancé.

A Séville elle retrouva, revenu du Brésil, ce frère de sa mère que celle-ci rejoignait au moment du crime de piraterie qui l'avait jeté aux bras du commandeur des Senoussis.

Revenu du Brésil avec une large aisance, négociant considéré, propriétaire de l'immeuble où logeait le consul de France.

Quoique marié et père de famille, l'oncle accueillit volontiers cette nièce étrange qui lui arrivait du Maroc, cette fille d'une sœur perdue sans espoir depuis dix-huit ans.

Il faut dire que la nièce était d'une si merveilleuse beauté qu'elle faisait honneur, même sur cette terre d'Espagne où la beauté court les rues.

Louis raconta son histoire, montra les documents précieux qu'il rapportait.

Et le consul se passionna pour cette cause du soldat plus malheureux que coupable.

La famille Dumont, là-bas en Champagne, recevait en même temps lettres sur lettres de l'enfant prodigue.

Quelle joie pour les parents en deuil, quels espoirs dans un avenir meilleur!

Les premiers ils arrivèrent avec leur pardon, leurs larmes, des secours pécuniaires, et encore des bras ouverts pour accueillir le bon ange qui avait sauvé leur Louis, la si belle fiancée, leur fille déjà, leur vraie fille, leur gloire, celle qui paierait en caresses les pleurs que le fils avait fait verser.

La réponse de la patrie, de la France vint ensuite.

Le spahi Dumont devait se rendre d'abord à Oran pour passer au Conseil de guerre, dont on prévoyait l'acquittement eu égard aux conditions à lui favorables dans lesquelles avaient eu lieu la faute et le retour; il pourrait par la suite achever son service militaire dans la région natale, au camp de Châlons.

Tout de suite Louis Dumont partit pour Oran.

Et Meryem ne voulut point le quitter pendant une seule minute.

.....

Trois semaines après la fuite de Meryem du Palais de Si Mohammed, son père.

C'est là-bas au pays que gardent jalousement les Touaregs voilés, avec leurs longues lances et leurs dromadaires rapides, au croisement de ces lignes de parcours où pendant des centaines de kilomètres s'en vont les caravanes, de l'est à l'ouest, du sud au nord, vers Ghadamès ou vers Figuig, vers In Salah ou vers Tombouctou.

Les sables jaunes s'étendent à perte de vue comme une mer de vagues sèches sous le ciel torride.

Cà et là, ainsi que des îlots, des palmiers

avec leurs puits; pas un oiseau, pas une bête sauvage, rien.

Un vide, un silence, une désolation sans bornes.

On n'habite pas ces lieux, on n'y vit pas, on ne fait qu'y passer et vite si on ne veut point y laisser ses os.

Les chameaux sont déchargés, les tentes dressées; il y a repos de deux ou trois jours pour une caravane qui arrive de l'ouest et en attend une autre descendant vers le sud afin d'échanger avec elle colis et voyageurs.

Cette halte saharienne est comme une gare de bifurcation pour nos chemins de fer.

Un peu à part des chameliers, des chevaux, des chiens, des moutons, des marchands, des esclaves qui grouillent pêle mêle, sous l'ombre maigre de trois palmiers, derrière un rideau d'arbustes odorants qu'a desséchés le vent du désert, sur un tapis développé deux noirs se reposent, un homme et une femme.

Ils ont des gestes fatigués, des paroles rares; ils sont tristes.

L'homme est étendu.

Mais la femme se tient assise.

Elle regarde fixement vers le nord.

L'homme c'est Lakdar.

La femme c'est Kreira.

Ils viennent de Figuig et vont descendre vers le Gourara.

Dans quelques jours ils seront au Pays des Noirs, chez eux, libres.

Donc c'est aussi la délivrance pour eux captifs, esclaves comme ça été la délivrance pour Meryem et pour Louis en mettant le pied sur la terre d'Espagne.

Ils ne sont point joyeux cependant.

Kreira du moins est d'une incurable mélancolie.

Et Lakdar souffre du chagrin de sa sœur.

Comment sont-ils là?

Meryem, ainsi qu'elle le disait à Louis, avait tout prévu.

L'amour innocent, immense de la pauvre négresse, son esclave, pour le Français, son fiancé à elle, la jeune fille l'avait deviné, compris.

Et elle avait jugé que le meilleur pour éviter à tous, à Kreira, à Louis, à elle-même une scène pénible c'était de brusquer la situation.

Lakdar avait reçu la visite d'un émissaire, accompagné de la négresse.

A tous deux l'homme avait donné de l'argent, et aussi donné l'ordre secret des Senoussis de partir sans retard, de retourner chez eux.

On ne résiste pas aux ordres des Khouans plus puissants que tous les sultans.

Les derniers des noirs sahariens le savent.

Le frère et la sœur avaient des douros, ils partirent, accompagnés du reste par le confident de la fille du commandeur, lequel ne les quitta que quand ils furent loin de Fez.

Kreira sentit pourquoi sa maîtresse l'expulsait, et son cœur se déchira mais elle ne se plaignit point.

Elle les aimait tous deux, elle comme lui, et pour leur bonheur à tous deux il fallait qu'elle fût sacrifiée.

Elle croyait aussi guérir, guérir par la joie du pays natal retrouvé.

Et au contraire au fur et à mesure qu'elle s'éloignait des régions où elle avait connu son ami blanc elle était de plus en plus malade.

Ne l'avait-elle pas dit un jour du reste, elle ne rentrerait au Pays des Noirs que pour s'y coucher dans l'éternel sommeil sous son linceul de sable.

Et cependant la jeune négresse lutte contre la mort : elle ne voudrait pas mourir.

Son pays elle n'y tient plus : ce qu'elle souhaite c'est revoir encore l'ami blanc, revoir sa maîtresse, s'offrir à eux en esclave qui ne demande ni salaire, ni affection, rien que la permission de se dévouer.

Mais voici que le campement s'agite, se lève, se serre.

On fait place à d'autres arrivants, une caravane qui va vers le nord, une caravane très rapide, sans marchandises, une caravane de gens envoyés pour les discussions d'un échange de prisonniers avec les autorités françaises d'El Golea.

Kreïra a bondi, elle écoute, elle palpe les douros qu'elle a sur elle, sa part.

Puis elle feint de dormir, ne dit plus rien.

Dès la première aube la caravane du nord est partie au trot allongé des chameaux de course, rapides comme le simounn, rapides comme un train de chemin de fer.

Et Lakdar a vainement cherché un peu plus tard sa sœur au travers du campement, elle s'était jointe à la caravane allant chez les Français, les frères de son ami blanc, au lieu d'attendre celle allant au Pays des Noirs.

Non plus trois autres semaines, mais trois mois se sont écoulés.

Louis Dumont, le spahi déserteur mais volontairement revenu vers les autorités militaires, revenu avec des documents qui valent une armée, Louis Dumont a été jugé par le Conseil de Guerre.

Il a été acquitté.

Puis on lui a donné deux mois de congé.

Mais on lui a enjoint de revenir à Oran même pour s'y mettre à la disposition de l'Etat-major.

Sa punition sera d'être utile en Afrique contre le Maroc menaçant.

Un avantage du reste par contre c'est qu'il se trouvera libéré moitié plus vite qu'en allant au camp de Châlons : on le considérera comme faisant campagne.

Il s'est soumis joyeusement, trop heureux encore du pardon obtenu, de la patrie reconquise.

Les deux mois ont été employés à tuer deux fois le veau gras sous le toit redevenu bienheureux de la famille Dumont : père, mère, grand-mère.

Une première fois pour le retour de l'enfant prodigue et l'accueil de sa fiancée.

Une seconde fois pour les noces du spahi avec cette épousée de roman, d'opéra qu'est la merveilleuse Meryem Hernandez.

La Marie adorée de la maman et de la grand-maman.

Jamais les braves Champenois n'ont contemplé pareille reine de beauté orientale, et les plus jolies filles du pays, celles qui autrefois avaient de tendres œillades pour leur camarade

d'enfance, le beau Louis, n'ont pas eu un seul instant la témérité d'essayer une lutte.

La place était prise d'avance.

Mais, contrairement à ce qui arrive trop souvent chez les femmes de rare beauté, Marie Dumont est si simple, si modeste, si bonne avec les autres femmes, elle semble si franchement ignorer qu'elle est éblouissante que les autres femmes lui pardonnent sa supériorité.

C'est le plus difficile des triomphes, cela !

Le jeune ménage est revenu à Oran.

Ce qui vaut mieux pour la santé des personnes ayant vécu précédemment en Afrique ; ils ne souffriront pas d'une transition trop brusque, ni lui, ni surtout elle née là-bas.

Ils sont installés depuis un mois.

Et le ciel politique étant de plus en plus noir du côté du Maroc, l'ancien spahi de même que sa femme sont devenus précieux à l'Etat-Major.

Le général, les officiers leur font fête.

La faute du spahi aura été une heureuse faute.

Et pour que rien ne manque à son bonheur, voici que de divers côtés lui arrivent des visites.

D'abord on débarque, retournée d'Espagne, la jument du Ravin des Lauriers, sa Namouna, la compagne d'évasion, la compagne des aventures au Maroc.

Dumont la rachète à l'Intendance à laquelle elle n'a pas cessé d'appartenir.

Ensuite le papa et la maman Dumont ne pouvant plus vivre sans un fils qu'ils ont pleuré comme mort et une bru qu'ils admirent comme une fée des Mille et une Nuits, après avoir vendu brusquement leur fonds de commerce, viennent s'installer en rentiers jusqu'à nouvel ordre en Algérie.

On a pris un plus vaste logement où parents et enfants sont ensemble, ravis.

Puis voici un matin, au marché, la négresse qui vend ordinairement des fruits à madame Louis Dumont lui demande si elle n'est n'est point marocaine, si elle n'a point habité Fez.

— Pourquoi ces questions ? dit Meryem.

— Parce qu'une négresse du Gourara, comme moi, est venue à pied depuis Nemours, cherchant une dame, sa maîtresse du Maroc, dame d'une beauté unique et qu'on lui a dit à la Smala de Nemours devoir être à Oran... En te voyant si belle, madame, j'ai pensé que c'était toi...

— Comment se nomme la négresse ?

— Kreïra...

— Kreïra!... Où est-elle ?

— A l'hôpital, épuisée, malade... C'est toi qu'elle demande, toi qu'elle voudrait voir, toi que la maladie l'empêche de chercher encore, toi... avant de mourir.

— Mais je ne veux point qu'elle meure ma pauvre Kreïra, si dévouée, si humble!... Tu as deviné, c'est moi qu'elle cherche, merci, j'irai à l'hôpital cet après-midi...

— Oh comme elle sera heureuse ! Elle qui te cherche depuis si longtemps !

Le chien de berger que son maître ivre a perdu aux abattoirs de La Villette le cherche dans un Paris et finit par le retrouver.

La négresse, chien fidèle, avait su retrouver sa maîtresse à travers l'Algérie.

Il est vrai que pour cela elle était aidée par son instinct de femme.

Meryem aimait le Français.

Elle avait dû le délivrer, passer avec lui en Europe, l'épouser.

Or le Français avait été, il le lui avait expliqué à elle-même, soldat aux Spahis de Nemours, frontière du Maroc.

A Nemours, on lui expliquerait, elle saurait ce que l'ancien cavalier tait devenu ainsi que sa femme.

Et Kreira était arrivée à Nemours, puis de Nemours à Oran.

Délicatesse admirable, ce n'était point l'homme, l'ami blanc, qu'elle demandait, non, c'était la maîtresse ancienne de la pauvre esclave.

D'elle, de la rivale victorieuse elle voulait obtenir la permission de se rapprocher du camarade des jours malheureux, de les servir tous deux.

Et à cette délicatesse répondit la générosité de Meryem.

Que la négresse adorât son mari comme un dieu, certes elle le savait plus que jamais.

Mais qu'importait après tout?

Elle ne voulait voir que le dévouement héroïque de cette nature primitive.

Il eût semblé indigne d'elle à la jeune femme d'être cruelle pour Kreira, d'être défiante à l'égard de Louis.

Qu'était la fille des noirs du Gourara auprès d'elle, elle au passé royal, à la beauté radieuse, elle madame Dumont? Quelque chose comme un ver de terre en face d'une étoile.

Meryem ne dit rien de la nouvelle à personne.

Et sans personne elle alla à l'hôpital.

Elle voulait voir et savoir d'abord, il était de sa dignité de s'entendre seule avec Kreira.

Pauvre Kriera! Elle crut au délire de la fièvre quand sur son lit se pencha sa maîtresse du Palais de Fez.

Et combien plus belle, plus achevée dans son éclat par le bonheur d'un amour partagé!

Toutes ses angoisses, toutes ses souffrances, toutes ses marches, tous ses jours de jeûne étaient oubliés!

—Maîtresse, implora-t-elle, dis-moi que tu ne m'en veux pas, dis-moi que tu me sais loyale, humble, fidèle et je mourrai contente...

—Tu ne mourras point, Kreira, il ne le faut pas... Nous avons besoin de toi...

—Je pourrai encore te servir, maîtresse, ici comme là-bas?

—Ici comme en France, Kreira... Nous ne resterons pas ici...

—J'irais en France? Avec toi, toujours, dis, maîtresse?

—Oui, Kreira, jamais je ne retrouverai une créature comparable à toi pour m'aider dans le travail quotidien, en qui j'aie plus confiance pour soigner les miens...

—Merci, maîtresse, tu es bonne, tu me respectes parce que tu vois clair dans mon âme... Il faut que je guérisse, alors?

—Oui, aussitôt que tu seras guérie je viendrai te chercher... Donne que je t'embrasse, pauvre être dévoué jusqu'à la mort.

—Tu as raison de m'embrasser, maîtresse, je n'ai que toi au monde, à toi je sacrifie tout, tu es ma seule famille, ma seule affection..."

Le ver de terre s'élevait jusqu'à l'étoile; Kreira et Meryem, chacune dans leur sphère, étaient dignes l'une de l'autre.

La grand'maman Dumont était restée seule au pays; c'était le remords de M. et de madame Dumont, égoïstement devenus Algériens.

On lui a envoyé Kreira qu'elle est encore assez vaillante pour être venue chercher à Marseille.

Kreira, c'est-à-dire les soins de chaque seconde, l'obéissance aveugle, le labeur inlassable, une servante comme il n'en existe plus hélas en Champagne, ni ailleurs!

Elles parlent des absents.

Il y a loin du toit, du jardin des Dumont aux palmiers, aux cases du Soudan.

Mais Kreira ne regrette rien, est guérie, heureuse; elle pourra user sa vie au profit de son ami blanc.



La Paille et la Poutre

(De la série des gravures: *Appréciations féminines*)



L'une.—Quelle drôle de mode de chapeaux y-z-avaient, y a quèques années!
L'autre.—Faut le voère pour le crère.



La Force Physique chez les Canadiens - Français

Par E. - Z. MASSICOTTE

LES Canadiens-Français ont la réputation d'être robustes, braves, résistants et agiles. Cette réputation, ils l'ont acquise, voilà plus de deux siècles, par des actes héroïques et des prouesses extraordinaires qui étonnent les peuples les plus vaillants et les plus athlétiques.

Pour l'observateur attentif, il semble, cependant, que les superbes qualités physiques qui rendaient nos pères remarquables, à quelque classe sociale qu'ils appartenissent, ne nous aient pas été transmises intégralement et qu'elles deviennent plutôt l'apanage d'un groupe.

A quoi cela est-il dû? Peut-être qu'en recherchant les causes qui ont fait nos aïeux ce qu'ils étaient, nous constaterions aussi que ces mêmes causes n'existent plus aussi généralement et que c'est à cela qu'il faut attribuer notre affaiblissement partiel. Il nous serait alors possible d'y remédier, c'est-à-dire de conserver ou de reconquérir notre "héritage de force", héritage qui n'est pas à dédaigner lorsqu'on songe que les vertus morales germent mieux dans un corps sain et viril et qu'un "petit peuple qui sait se servir de ses armes naturelles n'a pas trop à craindre, puisque la guêpe peut braver le lion."

I

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE

Pour quitter le pays de civilisation avancée qu'était la France au XVII^e siècle, dans le but de venir habiter le Canada, il fallait être épris de liberté, avoir l'esprit tourné vers les aventures et ne pas manquer d'un certain courage; "il y avait dans les pionniers français un peu de ce qui fait les héros". On ne voyageait pas, autrefois, aussi commodément qu'aujourd'hui, et le Canada, après tout, n'était ni un Eden ni un Eldorado.

La traversée durait toujours quelques semaines, quand ce n'était pas quelques mois, et elle s'effectuait sur des navires à voiles assez frêles, que la mer ballottait comme des coquilles de

noix. La contrée où ces pionniers portaient s'établir était couverte de forêts épaisses qui devaient être abattues au prix de mille peines, avant de pouvoir la cultiver. Pendant des mois la terre se couvrait de neige et la surface des eaux se solidifiait; enfin, des hordes de sauvages pillaient ou massacraient souvent les pauvres colons.

Par ailleurs, comme il n'existait pas d'industrie dans ce pays neuf, chacun devait être prêt à ne reculer devant aucune besogne, si humble, si ardue fut-elle, et le même homme était tour à tour cultivateur, soldat, bucheron, cordonnier, forgeron, chasseur, charpentier ou maçon.

Les maisons, pour la plupart en bois, n'avaient aux fenêtres que des carreaux en papier, la vitre n'ayant été d'un usage général qu'assez tard, et, comparativement aux habitations de nos jours, elles étaient d'autant moins chaudes, qu'on faisait le feu dans des cheminées, si bien, qu'à quelques distances du foyer, on *jouissait* presque de la même température qu'en plein air. Les poêles à bois, devinrent communs vers la moitié du XVIII^e siècle, mais s'ils constituaient une amélioration, ils ne procuraient pas la chaleur constante et durable qu'on peut obtenir avec le charbon.

En ce qui concerne le vêtement, il était assez rudimentaire, l'été, dans les classes populaires. L'on allait nu-pied, la plupart du temps, ou bien l'on chaussait le soulier de bœuf, sans bas, parfois même, le sabot. L'hiver on se vêtait convenablement, mais il n'apparaît pas qu'on s'enveloppait, ainsi qu'on le fait maintenant, au point de transpirer au bout de quelques pas. Qui n'a connu de ces anciens qui ne se couvraient le torse que d'une chemise mi-partie toile, mi-partie laine, avec un veston pardessus et qui travaillaient ou menaient les chevaux sans gants ni mitaines?

Quant à la nourriture, elle était d'une frugalité exemplaire. Les viandes ne paraissaient presque sur la table que durant le *temps des fêtes* ou aux jours des grandes réjouissances. Le reste de l'année on se contentait de lait, d'œufs,

de poissons, de soupe aux pois, de bouillie de maïs pilé, de crêpes, d'un pain grossier, de fruits et de légumes. Ce régime quasi végétarien ne les empêchaient pas d'acquiescer une santé et une vigueur admirables. Ecoutez ce que disait la Mère Marie de l'Incarnation: "Un pauvre homme aura huit enfants et plus, qui l'hiver vont nu-pieds et nu-tête, avec une petite camisole sur le dos, qui ne vivent que d'anguilles et un peu de pain; et avec tout cela, ils sont gros et gras". (1) Souffraient-ils moins du froid que nous? Il n'y a pas de doute. Ils devenaient, sous ce rapport, assez semblables aux naturels du pays lesquels passaient l'hiver à peine enveloppés de peaux de bêtes, habitude qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours dans les réserves éloignées, car voilà peu d'années qu'un gouverneur du Canada en visite au Nord-Ouest, fut tout étonné de voir par une température glaciale, un indien assez sommairement vêtu. Voulaient savoir pourquoi cet homme s'habillait si peu, il le fit appeler et lui demanda s'il souffrait du froid. Répondant par une interrogation, notre indigène dit au gouverneur:

—Ton nez gèle-t-y, toi?

—Non!

—Eh bien! moi, c'est mon nez partout! La réflexion du peau-rouge n'est pas seulement pittoresque, elle est aussi d'une profonde vérité. Plus on s'emmitouffe, plus on devient sensible aux changements de température.

Sous la domination française, les liqueurs alcooliques ne me paraissent pas avoir été à la portée constante, du moins, de ceux qui ne vivaient pas dans une certaine aisance et s'il est souvent question d'eau-de-vie, dans la traite avec les sauvages, la présence de cette liqueur est cependant rarement constatée dans les inventaires de biens appartenant aux gens du peuple.

Est-il besoin d'ajouter que la somme de travail qui incombait à chacun, dans ce siècle sans machines, devait être considérable!

Les magnifiques instruments aratoires qui évoluent maintenant dans les plaines et les prés étaient encore dans le domaine du rêve. La charrue, la bêche, la herse, la faux et la faucille, quelques rateaux et quelques fourches, voilà quels étaient les instruments d'alors. Leur emploi nécessitait une grande dépense de force physique et chacun était obligé, du plus petit au plus grand, sans distinction de sexe, de prendre part aux travaux les plus pénibles, et d'aider à récolter, à moissonner, à battre, à vanner, à brayer.

Pour labourer, herser et charroyer on se servit longtemps de bœufs, car les chevaux ne firent leur apparition que sous l'intendance de Jean Talon. Le "noble animal" se multiplia assez rapidement, mais comme les routes n'étaient pas des meilleures et qu'une calèche coûtait cher, le peuple marcha longtemps ou se voitura en canot. Bien entraînés comme on l'était par la chasse, la pêche, le défrichement, la guerre ou la culture, nos ancêtres se préoccupaient peu de voyager à pied ou d'avironner. Il n'y a pas

même longtemps, "il n'était pas rare de voir un cultivateur charger vaillamment deux minots de blé sur son épaule et le transporter au moulin, à travers la forêt." (1)

Donc grâce à un concours de circonstances, nos pères furent sobres, vigoureux et sains, mais il faut l'avouer, à cette rude existence, les faibles devaient disparaître promptement. La natalité, toutefois, était si grande que les vides étaient vite comblés.

D'ailleurs, ce que la race perdait en nombre elle le gagnait en robustesse.

La sélection naturelle faisait son œuvre et ceux qui survivaient pouvaient résister à tout, car ils avaient l'âme chevillée au corps.

C'est avec des hommes aussi bien constitués que les trois frères Lemoyne: d'Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt, pouvaient partir de Montréal, pendant l'hiver de 1686 pour s'en aller, à pied, à la Baie d'Hudson, porter la guerre chez l'ennemi; c'est encore avec de tels hommes que plus tard les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest pouvaient, en ne leur allouant qu'une once de graisse et une pinte de maïs lessivé, par jour, partir de Montréal, et atteindre Winnipeg en deux mois, avec de lourdes charges.

Ce fut le temps héroïque de la race; celui où elle trempa sa constitution pour les plus dures épreuves de la vie et où elle fit des "réserves de force, de santé et de vigueur."

II

SOUS LA DOMINATION ANGLAISE

Au point de vue spécial qui nous occupe dans cet article, la cession du Canada nous a été préjudiciable, car elle nous a certainement doté de l'alcoolisme et de ce progrès "stupide" qui pour plusieurs a été une cause de dégénérescence physique.

L'usage des boissons contenant un fort pourcentage d'alcool a dû être introduit par l'armée saxonne qui a séjourné longtemps parmi nous et il a été développé par les compagnies qui s'occupaient de la traite des fourrures ou de la coupe du bois. En tout cas, les soldats anglais, les trappeurs et les bûcherons furent des fervents de Bacchus et les villes où ils se réunissaient ont été témoins de formidables orgies. Puis, comme la *jamaïque* et le *whiskey* se vendaient à un prix dérisoire, ils pénétrèrent partout. Les cultivateurs, cependant, échappèrent plus que les autres à la contagion, et s'ils goûtèrent au poison, ce ne fut qu'occasionnellement.

Bientôt, les bateaux sillonnèrent nos fleuves et les rivières, les chemins de fer traversèrent nos campagnes, les tramways envahirent les villes, tout le monde put se faire transporter et s'éviter la moindre fatigue.

Bientôt, les villes se peuplèrent, l'industrie appela des aides, le commerce et la finance requièrent des nôtres, les professions libérales en attirèrent d'autres, en sorte qu'aujourd'hui, des

(1) Mém. de la Soc. Roy. 2e S. T. VI, p. 182.

(1) J. C. St-Amant. L'Avenir.

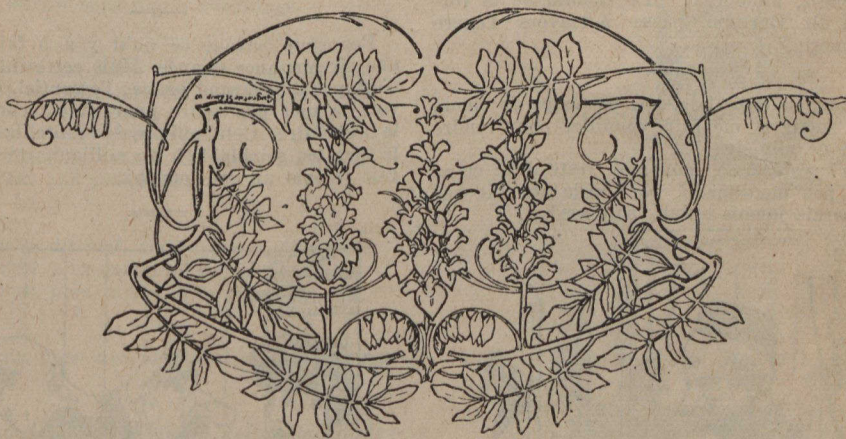
milliers de nos compatriotes sont condamnés à vivre sédentairement, dans des atmosphères peu saines.

Si l'on ajoute que l'exercice et l'hygiène sont négligés généralement on comprendra que nous soyons rendus à un tournant inquiétant de notre existence. Sans les campagnes, où le progrès n'a pu encore tout changer, et où la race se renouvelle, nous ferions piètre figure dans ce siècle admirateur de l'athlétisme et des sports. Aussi, nous serait-il impossible de répéter, en bloc, les exploits de nos pères. On nous dira, avec raison, que cela n'est plus nécessaire, cependant, il ne faut pas oublier "que l'âme s'étiolo et s'abaisse dans une enveloppe malsaine et frileuse" et que "la liaison générale qui est entre l'âme et le corps ne permet pas que l'esprit puisse être exercé sans le corps."

Que vous soyez un intellectuel ou un artisan, vous ne pouvez vous soustraire à l'exercice

raisonné du corps, car vous aurez toujours à réparer les déformations qui se produisent par l'usage répété des mêmes muscles, vous aurez toujours à vous développer intégralement pour acquérir cette "énergie physique qui assure l'énergie morale" et vous rend capable de plus d'audace, de plus de courage, de plus d'application.

Et notre race n'a jamais eu plus besoin d'hommes actifs et oseurs, capables d'embrasser une situation en un instant et de prendre une décision rapide. Ces qualités, les peuples saxons les ont et comme nous devons forcément rivaliser avec eux, il nous faut les acquérir. Comment? Par le seul moyen qui existe: propager et pratiquer la gymnastique, puis nous adonner aux sports dans la mesure de nos aptitudes et de nos forces, parce que les sports exercent le jugement, habituent à la lutte et augmentent la confiance en soi.





La coquette n'a que la menue monnaie de l'amour, assure un psychologue.

—o—

Chez d'aucunes la beauté n'a que l'épaisseur d'un vêtement.

—o—

Des gens font de l'argent et d'autres gens les laissent en faire. L'éternelle histoire du tondeur et du tondu.

—o—

Il n'y a rien comme un séjour dans une antichambre de dentiste pour nous rendre patient chez le barbier.

—o—

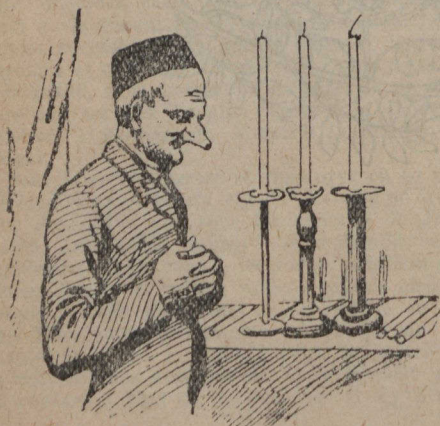
Annoncez, annoncez! "Le chemin de la fortune, a dit Barnum, passe à travers l'encre d'imprimerie."

—o—

—Alors, tu crois que, par ce temps de chien, je vais sortir et me faire mouiller pour rendre visite à ce ministre?...

—Oh! reste donc, mon ami, reste donc et ne te fais pas mouiller... Ne t'ai-je pas dit que tu ne serais jamais qu'un fruit sec!...

—o—



Chacun, dit-on, a le physique de son emploi.

Ce que l'on achète coûte toujours trop cher, si l'on n'en a pas besoin.

—o—

Pourquoi, demande avec raison Mme Dandurand, appeler des "bons partis" des gens qui, ayant le talent de faire de l'argent, montrent des aptitudes supérieures pour le dépenser?

—o—

Il importe peu qu'une femme soit belle ou non, pourvu qu'elle le paraisse.

—o—

Quand la navigation aérienne sera une affaire établie, le *chenal* de New-York, avec les *sky scrapers*, donnera du tintoin aux pilotes.

—o—

Beaucoup savent ce qu'il y a à faire dans une circonstance donnée. Mais cette intelligence n'est pas d'un grand usage: l'essentiel, c'est d'avoir le tact nécessaire pour savoir comment il le faut faire. Celui qui possède l'intelligence sans le tact, est semblable à un millionnaire qui n'aurait jamais un sou sur lui.

—o—



Lui.—On va bien rire au bal masqué des Dupont. Regarde, Poupoule, comme je vais être laid avec ça.



—Je viens d'être très insulté: on m'a offert \$100 pour débarrasser le club de ma présence et résigner.

—Ce n'est pas assez. Attendez quelque temps; on vous offrira sans doute davantage.

—La beauté ne coûte souvent que 19c (ou à peu près) la boîte au comptoir des bargains.

—La philosophie console de tout; mais tout le monde n'est pas philosophe.

—Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose,
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

—Même au plus dur de l'hiver, pense au printemps.

—C'est quelquefois pénible de faire son devoir;
ça ne l'est pas autant que de ne l'avoir pas fait.

—Si une chose vaut la peine d'être faite, elle vaut celle d'être bien faite.

—Le sot ne comprend pas un homme supérieur, mais il le déteste.

—Si on est loin de la mort quand on a les pieds chauds, que penser, alors, du cas de Jeanne d'Arc?

Le monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.

—Si vous pouvez sourire quand on fait l'éloge d'une rivale, vous avez du tact.

—Si chacun de nous écrivait sa propre épitaphe, les graveurs feraient souvent des "quarts de jour".

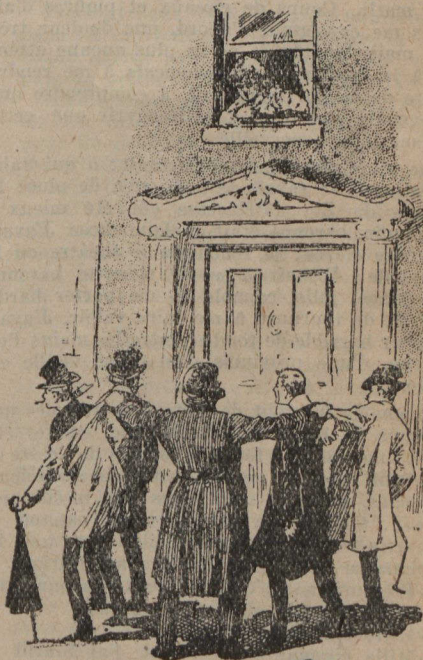
—L'expérience est le meilleur des professeurs; seulement il faut payer assez cher chaque leçon.

—Le plus violent microbe connu contre les illusions, c'est encore le mariage.

—La mode des habits des Japonaises n'a presque pas changé depuis 2,500 ans. Aussi, le nombre des vieux garçons est-il très petit par là.

—Quand un Français dit du mal de lui, ne le croyez pas, il se vante.—Ed. Pailleron.

—Il semble aujourd'hui que les hommes tiennent plus à l'agrément de la vie qu'à la vie elle-même.



(Deux heures a. m.)—Lequel des quatre, madame, est votre mari?



Histoire d'une Robe de Bal

Par XXX

LE MONDE a été fait en six jours et moi en trois. Et cependant, moi aussi, je suis au monde tout un petit monde, très compliqué de soie, de satin, de tulle, de blonde, de rattrapés et de bouillonnés. Dieu se reposait-il la nuit pendant qu'il était en train de faire le monde? Je ne sais; mais ce que je sais, c'est que les ciseaux qui me taillaient et les aiguilles qui me cousaient ne se sont reposés ni jour ni nuit, depuis le lundi soir 24, jusqu'au jeudi matin. Coups de ciseaux et piqûres d'aiguilles me causèrent, d'abord, une douleur très vive; mais, bientôt, je ne fis plus aucune attention à la douleur. Je commençais à me rendre compte de ce qui se passait, à comprendre que je devenais une robe et à découvrir que cette robe serait une merveille.

Une seule chose me tourmentait: à qui étais-je destinée? Je savais le nom, rien de plus: la baronne de Z... Princesse eût été mieux; mais, enfin, baronne était quelque chose. J'avais des goûts élevés; je redoutais le théâtre ou le bas-monde. Restait à savoir si cette baronne était jeune, jolie, capable de me porter hardiment, et de tourner à me faire valoir. J'avais une peur horrible de tomber entre les mains d'un laideron, d'une provinciale ou d'une vieille coquette.

Comme je fus tout de suite rassurée, dès que j'aperçus la baronne! Petite, fine, svelte, élégante, une taille de fée, des épaules de déesse et, avec tout cela, un certain petit air audacieux, provocant, effronté, mais dans une mesure exquise... On m'établa sur un grand canapé de satin gris-perle et je fus accueillie avec tous les témoignages de la plus franche admiration.

—Très original, s'écria la petite baronne, très nouveau, mais très cher, n'est-ce pas?

—Mille cinquante francs.

—Mille cinquante francs et j'ai fourni la blondé!... Ah! comme je vous quitterais, si je ne vous devais pas tant d'argent, car je vous dois beaucoup d'argent.

Le soir même, je faisais mon début dans le

monde et je commençais par les Tuileries. Nous eûmes toutes les deux, la petite baronne et moi, le plus incontestable succès. Quand l'impératrice traversa le salon de Diane, distribuant des mots aimables à droite et à gauche, elle eut la bonté de s'arrêter devant nous et de nous dire cette phrase, qui me parut étonnamment spirituelle:

—Ah! baronne! quelle robe! quelle robe! C'est un rêve!

Nous fîmes très entourées, la baronne et moi; on nous présenta le nouveau premier ministre, M. Emile Ollivier. Nous causâmes longuement, dans une embrasure de fenêtre, avec le maréchal Leboeuf; il ne fut guère question, dans cette très intéressante conversation, que de l'exécution de Troppmann. C'était le grand événement de la semaine.

A deux heures, nous partions, la baronne, moi et le baron. Car il y avait un mari, lequel, pour le moment, blotti dans un coin de la voiture, disparaissait sous l'amas de mes jupes et de ma traîne rejetées sur lui, d'un seul bloc, en monceau.

Nous arrivâmes à l'hôtel, qui était à deux pas des Tuileries, place Vendôme. Monsieur rentra chez lui, Madame chez elle; et pendant qu'Hermance, la femme de chambre, adroitement et prestement, dénouait toutes mes rosettes et enlevait toutes les épingles, la petite baronne ne cessait de répéter:

—Ah! que cette robe me va bien et comme il me semble que je lui vais bien! Je la mettrai jeudi soir, Hermance, pour aller à l'ambassade d'Autriche... Attendez un peu que je voie l'effet de mon papillon dans le dos... Approchez la lampe... Oui, c'est cela... Ah! comme il est gentil! Je suis folle de cette robe, Hermance, vraiment folle.

Et, le jeudi suivant, j'allai à l'ambassade d'Autriche, et, huit jours après, chez la princesse Mathilde; mais, hélas! le lendemain matin, la petite baronne dit à sa femme de chambre:

—Hermance, vous monterez cette robe à la réserve. Je l'adore, je la mettrais tous les soirs... mais elle a été suffisamment vue cet hiver. Hier, plusieurs personnes m'ont dit : "Ah! c'est votre robe des Tuileries, c'est votre robe de l'ambassade d'Autriche." Il faut la remiser jusqu'à l'année prochaine. Au revoir, ma chère petite robe.

Et, après avoir dit cela, elle plongea au hasard ses lèvres charmantes dans mes dentelles et m'embrassa le plus gentiment du monde. Ah! que je fus heureuse et fière de cette enfantine et tendre gaminerie! Je me rappelai que, la veille au soir, en rentrant, la petite baronne avait embrassé son mari; mais le baiser qu'elle lui avait donné était un baiser sec et rapide, un de ces baisers pressés, qui ont hâte d'en finir, tandis que mon baiser à moi avait été prolongé, voluptueux, passionné... On avait de l'amitié pour le baron et de l'amour pour moi. La petite baronne n'avait pas vingt ans et la coquetterie était le fond de son âme. Je dis cela pour l'excuser d'abord et, ensuite, pour donner de son caractère une idée parfaitement exacte.

* * *

Donc, à midi, dans les bras d'Hermance, je fis mon entrée à la réserve... C'était le dortoir des robes, une immense pièce, au troisième étage, immense et entourée de grandes armoires de chêne blanc bien soigneusement fermées. Au milieu de la pièce, un grand pouf sur lequel Hermance me déposa; après quoi, elle fit glisser sur leurs rainures, l'une après l'autre, les dix ou douze portes des armoires... Que de robes, mon Dieu, que de robes! Je n'en saurais dire le nombre. Toutes accrochées en l'air par des cordons de soie, à de grandes tringles, Hermance, cependant, paraissait fort embarrassée.

Enfin, Hermance, après avoir donné beaucoup de petits coups de poing à droite, beaucoup de petits coups de poing à gauche, réussit à pratiquer une espèce de fente dans laquelle j'eus toutes les peines du monde à me glisser. Hermance nous distribua encore quelques petits coups de poing à mes voisines et à moi pour nous tasser; puis, la porte se referma, et l'obscurité se fit. J'étais remise entre une robe de velours bleu et une robe de soie mauve.

Vers la fin du mois d'avril, visite de la petite baronne et, à la suite de cette visite, grand remue-ménage. On remonta les robes d'hiver, on descendit les robes de printemps. Au commencement du mois de juillet, nouvelle visite, nouveau remue-ménage. Rentrée des costumes pour les courses. Départ des costumes pour les eaux. Je perds ma voisine de droite, la robe mauve. Je garde ma voisine de gauche, la robe bleue, personne maussade et revêche, qui ne cessait de gémir, de se lamenter et de me dire :

—Et! ma chère, vous tenez une place!... rangez-vous donc un peu...

Il faut avouer que cette pauvre robe de velours bleu était fort à plaindre; elle avait trois années d'existence, ayant fait partie du trousseau de la petite baronne, et jamais elle n'avait été mise.

—Une robe de velours gros bleu montante, à

mon âge, avec mes épaules, avec mes bras! s'écriait écriée la petite baronne, j'aurais l'air de ma grand'mère!

Et, sur cet arrêt, la malheureuse robe bleue n'avait fait qu'un saut de la corbeille à la réserve.

Huit ou dix jours après le départ des robes pour Bade, nous entendons du bruit, des voix de femmes, toutes les portes s'ouvrent. C'était la petite baronne qui nous amenait son amie, la comtesse de N...

—Asseyez-vous là, ma chère, sur ce pouf, dit la petite baronne, je viens d'un peu mes robes, je suis horriblement bouculée. J'arrive à l'instant de Bade et je repars ce soir pour l'Anjou... Nous pourrions très bien causer pendant qu'Hermance me montrera des robes... Ah! ces Prussiens, ma chère, les monstres! Très simples, je vous dis, Hermance... Vous me montrez des robes de bal... Je n'ai pas l'intention de danser pendant que l'on se battra... Et puis, ma chère, il paraît que cette guerre était absolument nécessaire au point de vue dynastique. Je ne sais pas trop pourquoi; mais, enfin, je vous dis ça comme on me l'a dit... Ces douze robes-là, Hermance, ce sera très bien... Il y en a treize?... Oh! jamais treize! Otez la verte... ou plutôt non, ajoutez-en une... cette bleue-là... Maintenant, c'est parfait... Redescendons, ma chère...

Là-dessus, elle s'en alla. Ainsi, la guerre était déclarée avec la Prusse... Je fus très émue. J'étais une robe française et une robe bonapartiste. J'avais peur pour la France et peur aussi pour la dynastie...

Pendant deux mois, aucunes nouvelles; mais, dans les environs du 10 septembre, la petite baronne arrive avec Hermance; elle était très pâle, la petite baronne, très pâle et très agitée.

—Des robes de couleur sombre, Hermance, dit-elle, des robes noires. Tenez, tout ce qui reste du deuil de ma tante Pauline...

—Si madame la baronne emportait sa dernière robe de satin blanc?

—Oh! non, pas celle-là, ce serait un souvenir douloureux pour l'impératrice, qui l'avait remarquée, au dernier bal des Tuileries... Et puis, la robe ne supporterait pas le voyage... Ma pauvre robe de satin blanc! La remettrai-je jamais?

Voilà comment je n'ai pas migré et comment je me suis trouvée bloquée dans Paris, pendant le siège. D'après les quelques phrases que nous avions entendues de la conversation de la petite baronne et d'Hermance, nous pouvions nous faire une idée assez nette de la situation. L'Empire était renversé, la République proclamée... La République! Il y avait, parmi nous, quelques vieilles dentelles de famille qui avaient vu la première République, celle de 93, la Terreur. Ah! quels récits elles nous faisaient!

Du mois de septembre au mois de février, nous restâmes enfermées dans nos armoires, à nous chamailler, à entendre le canon et à ne rien savoir de ce qui se passait.

Vers le milieu du mois de février, toutes nos portes s'ouvrent: la petite baronne, c'était la petite baronne!

Et voilà qu'on décroche ma voisine, la robe

bleue, qui allait enfin faire son entrée dans le monde. Cependant, la petite baronne elle-même, avec beaucoup d'activité, furetait dans les armoires.

—Rien, rien, disait-elle, quatre ou cinq robes seulement. Tout le reste est impossible, et ne serait aucunement d'accord avec la politique qu'on va faire à Bordeaux. Allons, je vais être obligée de me faire faire des robes républicaines, républicaines très modérées... mais républicaines cependant.

La petite baronne s'en alla, pour nous revenir un mois après, toujours avec Hermance, qui était une femme de chambre de beaucoup de mérite et très écoutée par sa maîtresse. Nouvelle délibération.

—Hermance, demandait la petite baronne, qu'est-ce que je vais emporter à Versailles? Je crois bien qu'on va pouvoir se lancer un peu... Il y aura des réceptions et des dîners chez M. Thiers... puis, les princes vont arriver... On peut risquer des robes de transition. Comprenez-vous bien, Hermance, ce que je veux dire par ces mots : robes de transition?

* * *

La petite baronne se mit en route pour Versailles avec une pacotille de robes de transition. Il y en avait bien une vingtaine. C'était un gentil petit commencement et qui nous remplit d'espérance. On avait débuté, à Bordeaux, par les couleurs sombres; on continuait, à Versailles, par les couleurs claires. Versailles n'était évidemment qu'une étape entre Bordeaux et Paris. La petite baronne allait bientôt revenir à Paris et, une fois la petite baronne à Paris, nous pouvions être tranquilles; nous ne resterions pas longtemps dans nos armoires.

Mais voici que, peu de jours après le départ de la petite baronne pour Versailles, nous entendons, sous les fenêtres de l'hôtel (nous demeurions place Vendôme), une très violente fusillade... Était-ce encore une émeute, encore une révolution? Pendant une semaine, plus rien, le silence; puis, au bout de cette semaine, la canonnade de plus belle autour de Paris. Était-ce la guerre qui recommençait avec les Prussiens? Était-ce un nouveau siège?

Les jours se passent, la canonnade continue... Enfin, un matin, grand tapage dans la cour de l'hôtel. Des cris, des menaces, des jurons. Le bruit monte, monte... On se met à frapper à grands coups de crosse de fusil sur les portes de nos armoires. Elles se brisent et nous apercevons huit à dix hommes barbus, sales, débraillés; au milieu de ces hommes, une femme, une petite femme brune, assez gentille, ma foi! et singulièrement accourcée; une robe noire à jupe courte, de petites bottes avec des bouffettes rouges, un chapeau rond en feutre gris avec une grande plume rouge et une espèce d'écharpe en sautoir. C'était un drôle de genre, mais c'était du genre tout de même.

—Oh! oh! s'écria la petite femme, à la bon-

ne heure, en voilà des robes! Eh bien! enlevez tout ça, sergent, et portez ces nippes à l'état-major.

L'état-major, c'était l'appartement de la jeune dame à la plume rouge. Notre nouvelle maîtresse était la femme d'un général de la Commune. Nous étions destinées à rester robes officielles, officielles sous l'Empire, officielles sous la Commune. Le premier soin de la générale fut de nous passer en revue, et j'eus l'honneur d'être l'objet d'une attention et d'une admiration particulières.

—Ah! regarde, Emile (Emile, c'était le général), regarde; voilà ce qu'il y a de plus chic dans toute la boutique; je la garderai pour les Tuileries, celle-là.

Trois ou quatre jours après, un matin, l'aide de camp arrive et s'écrie:

—Les Versaillais! Les Versaillais sont dans Paris!

La canonnade et la fusillade redoublent, se rapprochent. On se battait évidemment très près de nous, tout près de nous... Le lendemain, vers le milieu de la journée, nous les voyons revenir tous les deux, le général et la générale. Dans quel état! Haletants, effarés, sinistres, les vêtements blancs de poussière, les mains et le visage noirs de poudre. Le général était blessé à la main gauche; il avait, roulé autour du poignet, un mouchoir baigné de sang.

La porte s'abîma violemment sous les coups de crosse de fusil. Une pluie de balles vint s'abattre sur nous et autour de nous. Le général, d'un seul coup, pesamment, tout d'une pièce, tomba sur le lit de soie, de mousseline et de dentelles que nous lui faisons. Trois ou quatre hommes à pantalons rouges s'étaient jetés sur la générale qui se débattait, mordait, criait:

—Assassins! assassins!

Cependant, le commissaire examinait et fouillait curieusement ce tas d'éclatantes guenilles, sur lesquelles le général était venu mourir. Mon corsage lui tombe précisément sous la main.

—Voici une marque, dit-il à un de ses hommes, une marque à l'intérieur du corsage. Le nom du tailleur et un numéro. On pourra savoir d'où viennent ces robes. Enveloppez-moi ce corsage dans un journal. Je l'emporterai...

On m'enveloppa dans un vieux numéro du *Journal officiel de la Commune*. Le lendemain, nous nous en allions chez M. Worth, le commissaire et moi. La conversation ne fut pas longue.

—Cette robe a été faite par vous? demanda le commissaire.

—Oui, oui; voici la marque.

—Et pourquoi a-t-elle été faite?

—Numéro 18223... Attendez, je vais consulter les livres.

Le tailleur revint cinq minutes après et dit au commissaire:

—C'est pour Mme la baronne de Z... que j'ai fait cette robe il y a dix-huit mois, et elle n'est pas payée.





En Irlande

La Saint - Patrice

Par LE CHERCHEUR

IL A PLU tout l'hiver, une pluie grise, fine, semblant éternelle... Mais, un matin, le soleil glisse à travers les nuages et fait paraître l'Irlande plus verte et plus brillante que l'émeraude même, à laquelle on la compare. Une légende raconte que ses bienfaisants rayons d'or proviennent de l'aurole du glorieux saint Patrick, dont les Irlandais célèbrent la fête, durant deux jours, dits : *Holy Times*, les 16 et 17 mars. Il en vient de tous les côtés et de toutes les sortes, descendant les collines couvertes de *shamrock*, ou débouchant d'entre les vallées sombres; la plupart en guenilles, les autres guère mieux; mais tous riant, chantant! Les hommes en chapeau rond, hautes ceintures rouges et pantalons élargis du bas; les femmes drapées en de longs châles bruns sur la jupe verte, et les pieds nus. Ils poussent devant eux de lourdes génisses noires aux taches blanches, et des cochons énormes, dodus et roses—comme on n'en voit qu'en Irlande! Les Irlandais crient fort, gesticulent, s'interpellent de loin, et, quand un groupe joint un autre, ce sont de vigoureuses bourrades dans le dos et des baisers retentissants :

—*Faise! Mavourneen!* C'est la saint-Patrice!

Et on continue son chemin, riant haut, les fiancés se tenant par la taille. C'est un si beau jour! Toutes les haines y sont oubliées, les méchancetés pardonnées, mille serments d'amour et d'amitié échangés... , quitte à les oublier tous ce soir, dans un pot de *potteen* (eaux-de-vie d'orge). Qu'importe? Ils y vont de tout leur cœur, les joyeux "Fils d'Erin". C'est à qui dira l'histoire la plus drôle, embrassera le plus sa voisine, boxera le plus son voisin et... boira le plus! Maintenant, ils sont encore très calmes. Ils vont à la foire de quelque village, dont le nom commence par *Bally*: "ville", en gaélique. Tous se ressemblent, en Irlande: un décor sauvage, mais grandiose; des montagnes aux lignes abruptes se découpant sur le ciel pâle; au fond de la vallée, un lac sombre; tout près, un amas de maisons basses, sans fenêtres, le plus souvent; et, dans un coin du paysage, une tour croulante. Si vous rencontrez, errant sur ces ruines, quelque *boy* au visage maigre et aux jambes nues, gardant un *pig* plus gros et plus probe que lui, il ne manquera pas de vous les dé-

signer fièrement comme les restes du château de ses ancêtres... , et il ne mentira peut-être pas!

Les Irlandais commencent la Saint-Patrice en entendant la messe. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre; tous accroupis sur les dalles ou étendus sous le porche. Le *Father* leur fait une belle allocution en son délicieux *Irish brogue*. Il leur parle des vertus du grand saint Patrice, des ancêtres, des vieux rois, et termine en prédisant les calamités les plus grandes aux *boys* qui embrasseront trop fort les jolies *girls*. Puis, criant, riant, se bousculant, tout le monde se répand dans la ville, vend, achète, hurle, se bat, roule à terre et... se console par un bon mot! On entend mille cris, tels que: *Arrah! Musha! Weira! Aych! Sorra bit!* C'est un mouvement, un tumulte, une gaieté franche et un pétilllement d'esprit incroyables!

Ici, rencontre de camarades qui ne s'étaient pas vus depuis les derniers *Holy Times*. Quelle joie sur leurs visages! *Begorrah!* Une vigoureuse accolade et, bras dessus, bras dessous, ils s'acheminent vers une tente où l'on vend du *spoleen*, une sorte de bœuf bouilli enfermé en un grand pot; hommes et femmes l'entament en grignotant du *gingerbread* et autres *cakes*, le tout arrosé du fameux *potteen*, si cher au cœur de Paddy; le seul qui sache faire "vibrer son homme", donner du courage à l'amoureux, et consoler de toutes les tyrannies du landlord! Là, de vieilles femmes sont groupées, échangeant mille confidences ou secrets de ménage. Plus loin, des fiancés se promènent, tendrement enlacés. Les jeunes filles se font des signes mystérieux sur les *boys* timides, qui tournent et retournent au loin, sans oser les approcher. Ça et là, passe un homme grand, vigoureux, le chapeau sur l'oreille, un large manteau jeté sur l'épaule, à l'espagnole; il fait tourner en l'air un bâton noueux et regarde tout le monde avec bravade; qui osera le défier?... Plus loin, un "gentleman", en costume moitié ture, moitié chinois, raconte avec volubilité que sa tente renferme un veau merveilleux à deux têtes, un *pig* à six pattes et "un enfant de deux ans qui boira un litre d'eau-de-vie en un seul coup", si seulement il y a assez de monde pour le voir exécuter ce tour de force. Il est juste d'ajou-

ter, pour la réputation irlandaise, que ledit maître bateleur ne trouve jamais cette dernière condition suffisamment remplie!...

Puis, se glissant partout, sont les *beggars*, mendiants horribles, presque sans forme humaine pour la plupart, qui ont tiré leurs monstruosité du fin fond des montagnes, dans le but d'extorquer quelque monnaie. Les uns chantent de très vieilles romances; les autres font rire par leurs jongleries et leurs farces. Plusieurs, qui ont des têtes de bardes antiques, aux longues chevelures, attirent la vénération par des reliques de saints, pendues en chapelets autour du cou. Chacun psalmodie sur un ton monotone et sans trêve:

—Le grand saint Patrice vous bénira, ô vous qui donnerez au "plus pauvre de la chrétienté"!

...La journée s'avance; le soleil descend, rougit les collines et les masures..., puis disparaît. Une brume très douce, se répand sur toute la nature, ensuite s'élève, et la lune glisse ses rayons argentés entre les voiles pâles du ciel irlandais... Les hommes sont entrés dans les tentes. On perçoit leurs chants, leurs rires, le choc des gobelets de *poteen*, puis des coups de poing sur les tables, une voix glapissante qui domine les autres, un bruit sourd de lutte... et la toile se soulève. Il sort un homme titubant, la face boursoufflée, placardée de taches noires et rouges, d'où le sang coule; il va s'affaler dans un coin sombre, tandis qu'à l'intérieur les rires reprennent de plus belle...

Sur un coin de la place, les jeunes se sont réunis pour danser. Ils tournent avec ferveur, leurs *sweethearts* dans leurs bras, tantôt dans l'ombre, tantôt dans un rayon lunaire qui argente les cheveux blonds et les châles, ondulant gracieusement à la brise du soir... Puis, ils rentrent dans les coins noirs. Ils sont tous silencieux, comme extasiés devant leur bonheur. On entend seulement les sons du *bagpipe* (cornemuse) et les lourds pas cadencés. La nuit s'achève ainsi.

Le lendemain, 17 mars, la scène change complètement. Les Irlandais font pénitence. Dès l'aurore, le *Father* a fait prestement enlever toutes les tentes des bateleurs et des marchands de *poteen*, afin d'éviter les tentations. Et la procession des pèlerins commence. L'ensemble est des plus pittoresques. Ils se forment en longues lignes, où dominent les capes écarlates, les châles beiges, les jupes vertes et bleues des femmes; on aperçoit, de temps à autre, une tête ronde et rasée d'Irlandais, dont le visage, hier si malicieux, aujourd'hui est plein de componction. Les pèlerins vont de l'église au lac, à la colline de droite, aux rochers de gauche, à une foule d'endroits sanctifiés par un *holy well*, source ou puits dont les eaux renferment quelque propriété miraculeuse. Se traînant sur les genoux, chaque pénitent se frappe la poitrine avec ardeur, fait et refait de grands signes de croix, et récite avec beaucoup de cœur: *Pater, ave* et *credo*. Pourtant, il arrive que, si une fille en rencontre une autre, les prières s'entremêlent singulièrement de saluts et de questions rétrospectives sur les *childer* (enfants) et les *crops* (moissons). Soudain, au coin des autels, ou au détour du sentier, se dresse un mendiant décharné qui assiege l'infortuné pèlerin d'opiniâtres supplications d'aumônes. C'est une véritable cacophonie de gémissements et de bénédictions qui s'élève vers le *Holy Patrick!* L'étrange peuple! Hier tout plein de bruit, d'agitation, de querelles, de rires..., aujourd'hui plongé dans la poussière, le recueillement, le murmure lent et prolongé de ses chapelets. Et, demain, ils reprendront tous le chemin du *home*: une masure délabrée perdue en quelque ravin. Plus en guenilles que jamais, ils erreront à travers la lande aride et solitaire, dont les teintes douces, combinées avec la brume du ciel et de la mer, les envelopperont en un long voile de rêve... jusqu'aux prochains *Holly Times*, fêtes du grand saint Patrice!





La Photographie à Distance

Par OMNIBUS

AU NOMBRE des problèmes que l'homme est près de résoudre définitivement, un savant place au premier rang : la photographie à distance. L'Allemand Korn a tout récemment fait faire un pas de géant à ce problème si difficile, si délicat, si complexe. On le pensait même résolu. On croyait que, de loin, les images des êtres chers, les photographies des personnalités célèbres, celles aussi des malfaiteurs, des bandits ou des assassins pourraient être transmises rapidement, nettes et précises, dans toutes les villes du monde.

En quelques heures, comme on reçoit une simple dépêche, on aurait pu, semblait-il, recevoir de Paris, de Londres ou d'un coin quelconque de l'Amérique, la photographie d'un paysage, l'aspect d'une ville ou une scène vécue.

Par la téléphotographie, on peut transmettre des portraits, des bustes même, mais on n'a point encore transmis des photographies entières, des paysages ou une scène de la vie des rues. Et un autre inconvénient dénaturait le caractère de ces photographies. Elles étaient formées d'une série de stries qui leur donnaient l'aspect de photographies prises à travers des grilles.

La découverte de la transmission photographique à distance ne semblait donc pas complète. On n'avait point encore trouvé l'appareil merveilleux qui pourrait envoyer aussi bien portraits que paysages sans défauts, sans stries, identiquement pareils, en un mot, comme grandeur et comme aspect, aux documents originaux.

Il était donné à un Français, à un savant jeune, tout jeune, puisqu'il n'a pas encore trente et un ans, de découvrir l'appareil merveilleux et parfait qui résout définitivement et pratiquement un problème dont la solution était ardemment cherchée.

Il ne faut point croire cependant qu'il s'agit d'un simple perfectionnement de la découverte de M. Korn. M. Edouard Belin a construit un appareil basé sur des principes nouveaux et tout à fait différents de ceux du professeur allemand. Son appareil ne relève pour ainsi dire que de la mécanique.

Dans une cave de la Société française de photographie, où ont été installés les appareils de " téléstéréographie ", M. Belin a expliqué les principes de sa découverte à un rédacteur du *Matin*, de Paris :

" Pour envoyer une image, j'enroule la feuille photographique sur un cylindre. Mais la photographie à transmettre devra être une épreuve au charbon. Ainsi, si la couche de gélatine est un peu épaisse, la photographie aura un relief assez accusé. Une pointe en saphir placée devant le cylindre en explore la surface. Elle parcourt des spires distantes de 1/6 de millimètre. Ce style, semblable en tous points à celui d'un phonographe, est porté par un levier, qui, à son extrémité, a une roulette qui se déplace sur un rhéostat formé de vingt touches, des courants d'intensité variables sont envoyés sur la ligne. Ce sont ces petits courants électriques qui peignent l'image.

" Au poste récepteur, ces courants d'intensités différentes pénètrent dans un oscillographe extrêmement sensible de Blondel et mettent en mouvement un petit miroir, qui reçoit les rayons d'une lampe Nernst. Les faisceaux, réfléchis par le minuscule miroir, sont reçus par une lentille convergente, qui les concentre vers un trou placé dans une plaque, qui est tout contre la surface du cylindre récepteur. Si les rayons arrivaient directement sur la pellicule sensible collée sur le cylindre, on aurait une image toute noire.

" Pour avoir une photographie, continua M. Belin, j'interpose sur le trajet des rayons lumineux une gamme de teintes, espèce d'écran en verre dont l'opacité va croissant depuis la transparence absolue jusqu'au noir foncé. Ainsi les rayons projetés par le miroir de l'oscillographe, suivant une direction déterminée par l'intensité du courant, seront plus ou moins clair sur la pellicule sensible.

" Tous ces points placés sur des spires distantes de 1/6 de millimètre, formeront l'image identique à la photographie transmise.

" Mais on peut faire même mieux. En déplaçant plus ou moins la gamme de teintes on peut

obtenir des photographies renforcées ou, au contraire, plus claires, que l'original. On peut enfin à volonté avoir un positif ou un négatif quel que soit l'original. Il suffira de tourner la gamme de teintes dans un sens ou dans l'autre."

M. Belin a enfin dit que des expériences pratiques n'avaient pas encore été faites sur des

lignes télégraphiques réelles. Son appareil actuel peut transmettre des photographies à une distance de 400 lieues environ.

Des expériences réelles vont être entreprises bientôt sur une ligne bouclée comme, disons, de Montréal à Québec par le nord avec retour via Lévis, Sherbrooke et Saint-Hyacinthe.



Un inventeur de la photographie à distance

Cette photographie du professeur Korn, de Munich, a été obtenue au moyen des procédés téléphotographiques mêmes inventés par lui.



L'Inutilité de la Parure

(Traduit de Petrone)



ESSE, je t'en supplie, aimable fille, de te montrer à moi si parée; épargne un cœur qui t'appartient tout entier; ne l'accable pas par ta beauté! Cesse de surcharger tes attraits d'ornements superflus : l'art ne peut rien ajouter à tant d'appas. A quoi bon arranger avec tant de soin ta tête et tes cheveux? Ta tête est si belle par elle-même, tes cheveux en désordre me plaisent tant! Pourquoi ce ruban de

soie qui tient captive ta blonde chevelure? Près de ses tresses dorées, pâlit la soie la plus brillante. Pourquoi multiplier les boucles qui couronnent ta tête? Abandonnés à la nature, tes cheveux ont tant de charmes.

Je ne puis concevoir pourquoi tu portes un voile d'or : ton front nu a plus d'éclat que l'or. Ton oreille est chargée d'or et de pierreries; et cependant, nue, ton oreille est préférable à la rose nouvelle. Tu empruntes au pastel un coloris éblouissant; et cependant ton teint est, par lui-même, plus brillant que le pastel. Un collier, en forme de croissant, étincelle sur ton cou de neige, et, sans cette parure, ton cou est ravissant. Tu couvres d'un voile jaloux ta gorge d'albâtre, et ta gorge repousse le voile qui la couvre. Pour empêcher ta robe de flotter, tu emprisonnes ta taille dans les nœuds d'une ceinture : ta taille est l'objet de ma vénération, même lorsque ta robe est flottante.

Dis-moi : pourquoi cet anneau et cette pierre précieuse qui entourent tes doigts délicats, quand la pierre reçoit tout son prix du doigt qui la porte? Il n'est point de parure qui puisse ajouter à tes charmes naturels, et tu n'es déjà que trop belle, pour mon malheur ! Cesse, par des agréments d'emprunt, de vouloir paraître trop belle : ne l'es-tu pas déjà par tes propres attraits? Ce n'est pas pour moi que tu dois avoir recours à tant de soins; comme si, pour t'aimer, j'avais besoin d'y être contraint par la violence! Mon penchant me porte à

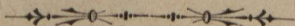
t'aimer, et je ne combats pas cette douce inclination. Je ne t'aimerais pas davantage, quand tu serais la déesse des fleurs.

Tes yeux le disputent d'éclat aux rayons qui entourent Jupiter, et les traits de sa foudre pâlieraient aux feux que lancent tes prunelles. Rien, dans l'univers, de plus brillant que le soleil; et cependant, près de toi, le soleil est pâle et sans clarté. Ton cou est plus blanc que la neige nouvellement tombée, que la neige dont le soleil n'a point encore altéré la blancheur. Ton front, ta poitrine ressemblent à du lait, au lait d'une chèvre qu'on vient de traire, à son retour du pâturage. Les parfums balsamiques que répand une forêt au printemps sont moins doux que ton haleine, et le plus frais jardin n'a rien qui te soit préférable. Les suaves couleurs d'une prairie, même lorsqu'elle est émaillée de fleurs, n'approchent pas de ta beauté. Le blanc troène ne peut t'égaliser; le lis qui s'élève sur le vert gazon s'avouerait vaincu par ton éclat. La rose, avant même d'être détachée de son buisson épineux, n'égale point l'incarnat de tes joues. La violette épanouie et dans toute sa gloire, quand on ose la comparer à toi, n'a plus rien que de vulgaire.

Si, la robe retroussée, les cheveux flottants, l'arc en main, les bras nus, comme Diane la chasseresse, et accompagnée d'un chœur de dryades, tu poursuivais de tes traits les sangliers fougueux, et qu'un dieu te rencontrât errante au milieu des forêts, il te prendrait pour une véritable divinité.

Lorsque trois déesses se disputèrent le prix de la beauté, et prirent Paris pour leur juge, son choix préféra Vénus aux deux autres; et, sur trois, deux se retirèrent vaincues. Ah! si, te joignant alors à ces trois rivales, tu te fusses offerte la quatrième à cette épreuve, Paris eût adjugé le prix à la quatrième; et si la pomme devait être la récompense de la plus belle, elle aurait été la tienne.

Celui-là porte un cœur de fer, qui peut voir sans émotion tes célestes appas et l'incarnat brillant de tes joues. S'il est un mortel insensible à tant de charmes, je le convaincrai sans peine d'être né d'un chêne ou d'un rocher.



Crêpe de Mardi Gras

(Recette culinaire)

*Dans une livre de farine,
Délaissez quatre oeufs, s'il vous plaît.
Quatre oeufs, blancs, jaunes, au complet
(Moins les coquilles, f' imagine).
Ajoutez un litre de lait
Pour une livre de farine.*

*Que la pâte soit homogène:
Ne vous laissez point déranger.
Tournez, tournez sans ménager;
Ni votre temps, ni votre peine;
Cognac et sel, huile de Gènes
(On ne peut que vous engager
A user d'un cognac âgé);
D'un soupçon de fleurs d'oranger
Parfumez la pâte homogène.*

*Puis, quand luit la première étoile,
—Car paresseuse autant que loir,
Pâte qu'au matin l'on travaille
Ne se lèvera que le soir,—
Versez la pâte dans la poêle,
La poêle enduite de saindoux,
—Ou de beurre selon vos goûts,—
Quand luira la première étoile.*

*Alors sautez, sautez les crêpes,
Comme Mazcippa dans la steppe
Ainsi que carpe et carpillon,—
Si diaphanes, qu'un rayon
De soleil, vous prendrait, ô crêpes,
Plus blondes qu'un corset de guêpe
Pour des ailes de papillon...*

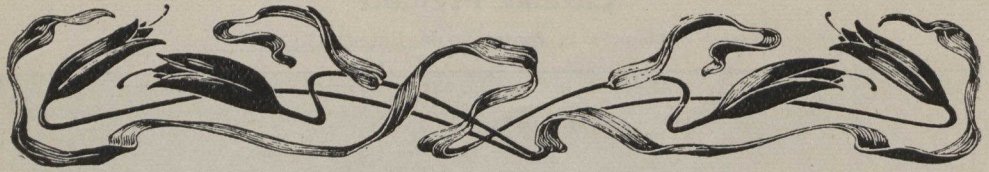
Ce soir, nous mangerons des crêpes.

Carême Prenant

(D'après la fantaisie de Bateman)



—Comme de vrai, c'est ta maladie de carême qui commence, feignant! J't'en promets une dispense, moé!



Carême - Prenant

Par MISTIGRIS

SI VOUS recourez au dictionnaire pour savoir ce que signifient ces deux mots qui n'en font qu'un, vous lisez : "*Carême-Prenant*.—Les trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres." Mais si vous consultez l'histoire anecdotique de notre mère-patrie, vous apprenez ceci. Autrefois, le Carnaval, personifié par un joyeux compagnon, aux joues boursofflées, était promené sur un âne; puis, le lendemain, on le brûlait publiquement pour lui substituer un autre mannequin appelé Carême-Prenant dont la procession se faisait le mercredi des Cendres. De même que les bouchers avaient suivi le cortège funèbre de Carnaval, les marchands de poissons accompagnaient Carême. Ce jour-là, jour de son inauguration, *Carême-Prenant* était gras et bien nourri. Tous les dimanches ensuite, on le promenait publiquement; mais il maigrissait de semaine en semaine, à la grande joie des spectateurs, qui ne lui pardonnaient pas la merluche dont il les régalaient. Et à chaque apparition, on voyait diminuer son cortège. A la mi-carême, les mutins le menaçaient de le jeter à la rivière. Ce jour-là, sentant son pouvoir ébranlé, il prenait modestement le titre de comte de la Mi-Carême, s'habillait en gentilhomme et, faisant des largesses pour sauver sa vie, parcourait les rues en distribuant des jouets aux petits garçons et aux petites filles, des bonbons aux femmes. Malgré cela, on remarquait combien les traits étaient tirés, on se réjouissait de sa maigreur, présage de sa fin prochaine, et l'on croquait ses bonbons en souhaitant tout bas sa mort. Il maigrissait irréparablement. Le dimanche des Rameaux, le pauvre décharné n'était plus suivi, en ce beau jour de Pâques fleuries, que par un médecin et un apothicaire. Enfin, le samedi-saint, il expirait à midi dans les bras d'un garde-malade. On lui mettait une corde au cou, et on le traînait sur la place où il était brûlé. Les bouchers faisaient ensuite la chasse aux marchands de poissons.

* * *

Les poètes, qui faisaient forcément carême toute l'année, s'en vengèrent par divers écrits, notamment la *Bataille de Carême et de Charnage*, autrement dit la lutte du maigre et du gras. On y voit, dit un écrivain, qui a attenti-

vement étudié ces vieilles coutumes, on y voit que Carême, armé de pied en cap, s'avance monté sur un mulet; il portait un fromage en guise d'écu; sa cuirasse était un poisson; ses éperons des arêtes; son épée un autre poisson; ses munitions de guerre consistaient en pois, marrons, beurre, fromage, lait et fruits secs. Charnage, lui, avait pour heaume un pâté de sanglier surmonté d'un paon. Un bec d'oiseau lui servait d'éperon, et il montait un cerf dont le bois ramu était chargé de mauviettes. Aussitôt qu'ils s'aperçurent, ils fondirent l'un sur l'autre et se battirent avec fureur; mais les troupes de chaque parti s'étant avancées pour les soutenir, ils furent bientôt séparés et l'affaire devint générale. Le premier succès fut pour les chapons, qui culbutèrent les merlans, mais ils furent arrêtés par les raies (poissons) aux longs aiguillons. Alors, les archers de Carême firent pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de figues sèches, de pommes et de noix. Les barbues, les brêmes dorées, les congros aux dents aiguës s'élançèrent au milieu des rangs étonnés, tandis que les anguilles frétilantes, s'entortillant dans les jambes des ennemis, les renversaient. Un jeune saumon se couvrit de gloire en cette rencontre. L'armée aquatique gagnait déjà du terrain, lorsque deux hérons et quatre émerillons, appelés par les cris de détresse des canards, vinrent fondre du haut des nues, comme la foudre, sur les vainqueurs. Secondés par le butor et la grue, ils dévorent tout ce qu'ils rencontrent, le carnage devint terrible. Les bœufs achevèrent la défaite du Carême.

* * *

Le carême, de nos jours, n'excite plus ni haines ni craintes. Il n'a plus les austérités d'autrefois, des époques où (je cite ici un document historique) l'on distinguait les demi-jeunes allant jusqu'à 3 h. de l'après-midi et les jeûnes plein allant jusqu'au soir. D'aucuns arrivaient à ne prendre qu'un seul repas dans l'espace de 2 ou 3 jours. Tous les détails du jeûne et du maigre étaient réglés par les législateurs religieux et civils. Autrefois le beurre n'était pas permis comme assaisonnement du maigre; il fallait se servir d'huile d'olive. Plus tard, aux pays où cette huile n'était pas produite, on permit la graisse de lard, puis le beurre et le

lait. Mais en 1365, le concile d'Angers interdit tout cela. Tout le monde dut obéir. Ainsi le roi Charles V, dont la santé était fort chancelante, eut besoin d'adoucir les rigueurs du maigre par l'usage du lait et du beurre; il en demanda permission au Saint-Siège. Le pape accorda l'autorisation par bulle spéciale; mais il exigea une attestation du conresseur et du médecin du prince et imposa à Charles V, en compensation, un certain nombre de prières et d'œuvres pies; et, en même temps, ce pape prévoyant autorisait les officiers des cuisines du palais à goûter aux sauces et aux ragôts beurrés qu'ils apprêtaient.

De nouveau, vers 1500, les pays sans huile végétale obtinrent permission d'user de beurre en carême, puis, après avoir conquis le beurre, les fidèles, enhardis par cette première victoire, voulurent gagner les œufs. Mais le combat fut long. En 1555, Jules III enfin accorda la dispense. Ce n'était encore, pourtant, qu'une faveur passagère; il fallait que le fidèle la redemandât tous les ans à l'évêque de son diocèse; c'est cette abstinence des œufs pendant le temps du carême qui, au moment où elle cessait, donna naissance aux réjouissances des *œufs de Pâques*.

Détail important: Dès le quatrième siècle et pendant fort longtemps les volatiles étaient considérés comme aliment maigre; on se les permettait sans scrupule, aux temps mêmes où la viande était expressément défendue. Gorenflot, en ce temps-là, n'eût pas eu besoin de "baptiser carpe" la poularde qu'il convoitait un jour d'abstinence. La chair des oiseaux ne paraissait point analogue à celle des quadrupèdes, mais à celle des poissons; on s'appuyait, dans cette opinion, sur l'autorité même de la Genèse: "Dieu commanda aux eaux de produire les poissons et les oiseaux qui volent dans l'air..."

* * *

De nos jours, le Carême est tellement peu rigoureux et l'alimentation maigre est si variée, si succulente et si nutritive que je me demande où sont la pénitence et la mortification. Il est vrai qu'il nous est laissé de faire carême plus sévèrement. Les hygiénistes verraient avec bonheur, dans l'intérêt de la santé du corps, l'obligation d'un jeûne très marqué et d'un régime de maigre presque absolu. Il paraît que les forces phy-

siques des gens ne s'y prêteraient plus. Il y a beaucoup d'imagination, beaucoup d'erreur dans cette supposition. Les aliments maigres sont, pour la plupart, plus nourrissants et moins fatigants que les autres. Si vous croyez que l'alimentation maigre ne peut offrir que de piètres menus, lisez celui-ci, choisi entre cent, que fit préparer Combacérés au commencement de l'autre siècle, alors que l'on connaissait, moins qu'aujourd'hui, toutes les ressources du régime maigre:

Potage au lait d'amandes
Potage au riz à la créole
Canapés d'anchois
Olives farcies à la marseillaise
Caisnes d'œufs gratinés aux morilles
et au parmesan
Canoloni italiens à la morue truffée avec
coulis de tomates
Vol-au-vent de laitances de carpes au vin blanc
Sorbets au marasquin
Saumon à la broche
Truffes sous la serviette
Salade d'émincés de fonds d'artichauts crus
Mousse à la pistache
Fromage de Hollande côte grasse
Poires beurré — Clerpau
Confitures de roses de Smyrne
Haut-Sauternes — Clos-Vougeot
Champagne frappé — Café
Vieil Armagnac — Liqueur des Iles.

Avoir à sa table un menu maigre, n'est pas toujours—comme on voit—faire maigre chère! Mais peut-être est-ce de maigrir que vous avez peur... Vous ignorez donc que la maigre est un genre de beauté! Un poète l'a dit:

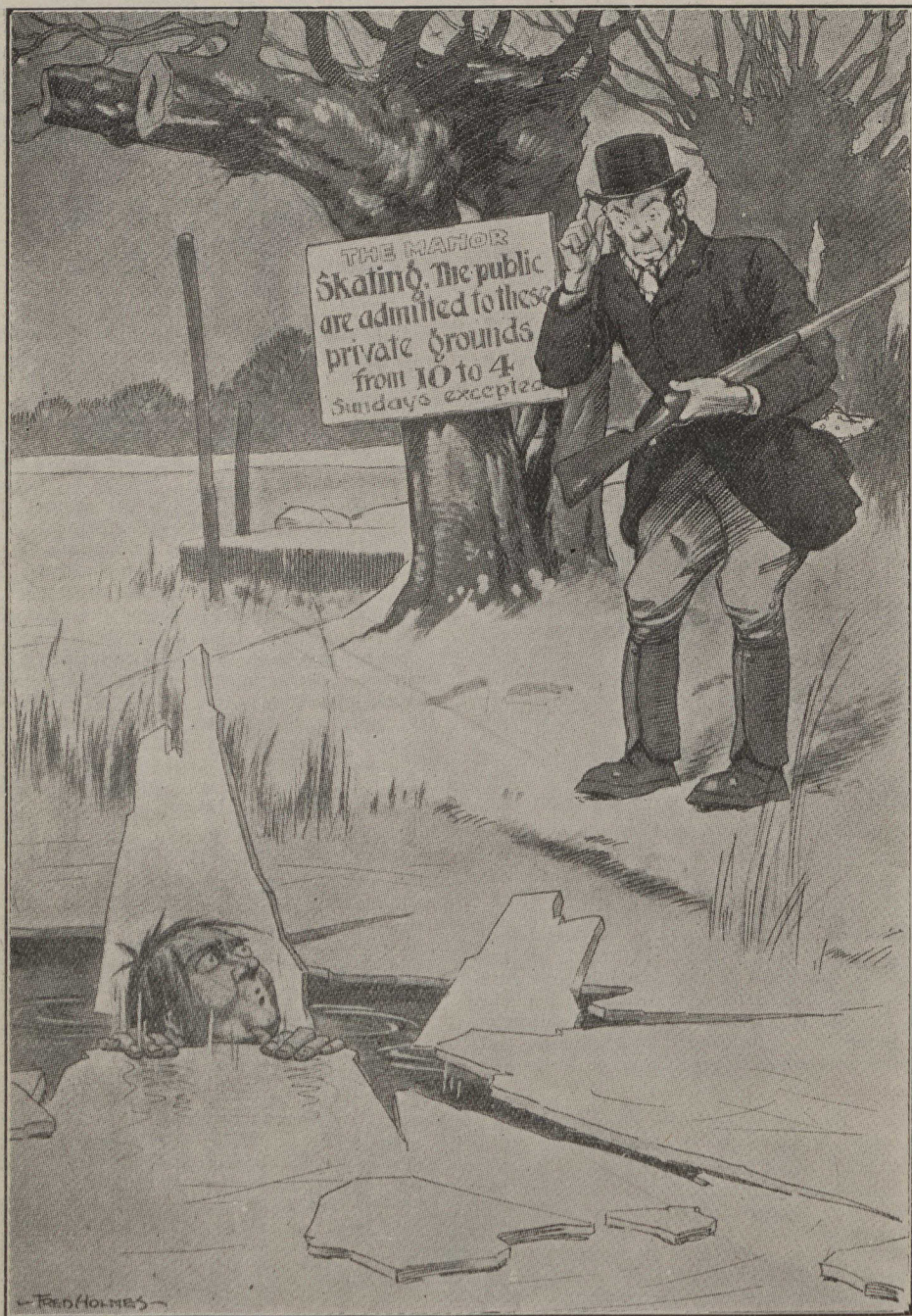
Le beau c'est le maigre!
On est maigre et long,
Et l'on
Est bien plus allègre.

Peintres primitifs,
J'adore vos vierges
En cièrges,
Et vos saints en ifs.

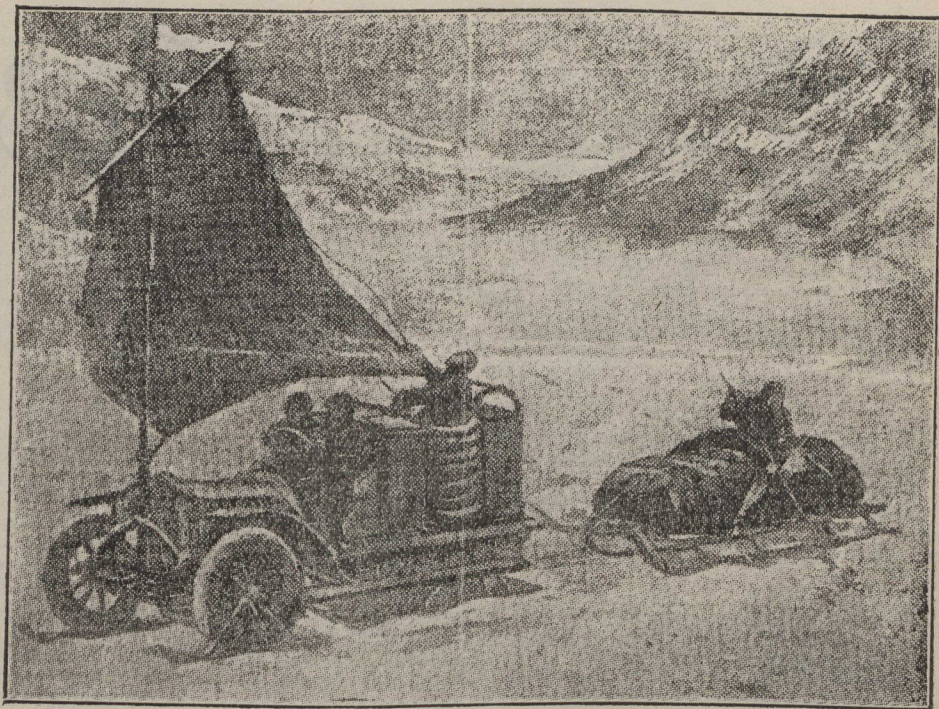
Le sec c'est la grâce.
Jamais l'chalias
N'est las.
Le chène se lasse.



Le Règglllement !!!



Le gardien.—4 heures, m'sieu, 4 heures... Tous les patineurs sortent.



LE TOUR DU MONDE

En Automobile

NOUS avons fait connaître l'étonnant projet d'entreprendre le tour du monde, en automobile, via les Etats-Unis, notre Klondike, l'Alaska, le Détroit de Behring, la Russie, etc. Presque tous les pays civilisés seront représentés dans cette course qui tient du fabuleux. A quoi bon de pareils exploits? ont demandé certains gens. Le *Matin*, de Paris, organisateur, conjointement avec le *N.-Y. Times*, du raid en question a répondu: "Il est bon que l'homme se donne de temps en temps, même par jeu, des spectacles d'énergie. Rien n'est meilleur pour l'éducation de sa volonté. De ce défi insensé, même s'il n'aboutit pas selon les prévisions initiales, il restera quelque chose d'impérieux et de stimulant dans la mémoire des hommes. Il sera toujours beau, pour l'exemple, d'avoir poussé la route jusqu'au point où l'obstination du courage se brise contre les éléments.

Et les résultats d'ordre pratique ne suivent-ils pas toujours ces démonstrations de l'art pour l'art et du péril pour le péril? Christophe Colomb, s'élançant vers ces horizons d'Occident où gisaient les Amériques, n'était-il pas honni de tous?

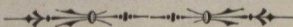
Peut-on jamais prévoir l'avenir d'une terre sur laquelle on a mis une fois, par aventure, le

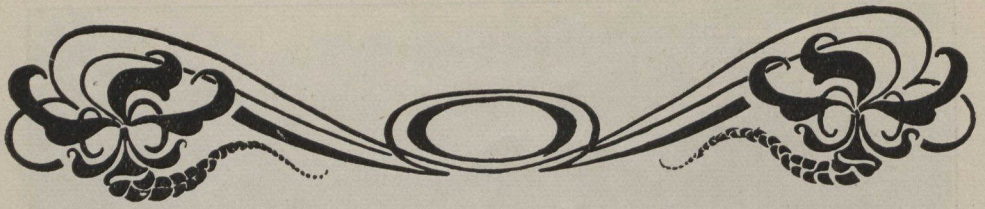
ped? Lorsque l'Anglais Chancellor arriva sur les bords de la Dwina, l'Europe de l'an 1600 devinait-elle que, de ces obscures contrées du couchant, allait surgir bientôt le formidable empire des tsars?

Et Nordnskjold lui-même, à l'ignorance fructueuse de qui nous devons de connaître les infinis rivages sibériens de l'Océan Arctique! Il voulait trouver un chemin qui le mènerait de la Scandinavie aux Indes. Il savait que d'autres l'avaient tenté. Il savait que beaucoup n'étaient pas revenus et qu'un linceul de glace les avait scellés dans les embuscades polaires. Mais il avait le bateau à vapeur, tandis qu'eux s'étaient servis de la voile.

Et Behring? Lorsqu'il découvrit l'Alaska, personne ne pensait que ces milliers de lieues carrées, ensevelies sous les neiges, pussent abriter d'autres vivants que les loups, les ours et les rennes sauvages. La Russie n'hésita pas à céder ces déserts aux Etats-Unis pour quelques sacs d'or. L'année qui suivit la renonciation, les Américains avaient déjà fondé une ville, et aujourd'hui, à dix ans de date, ce pays leur rapporte 80 millions de dollars par an.

C'est ainsi que des entreprises les plus vaines en apparence peuvent sortir de la vie et de la richesse générale.

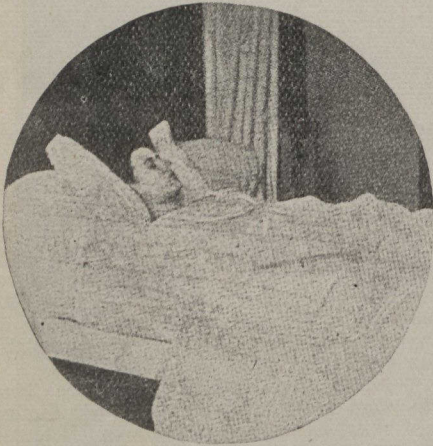




L'Art de Dormir

Par LEA KEBEK

RIEN n'est plus vrai et plus sérieux : il existe un art de dormir et toute femme soucieuse de sa beauté, après avoir pris connaissance de nos observations, n'hésitera pas certainement à se conformer, pendant son sommeil, à la discipline qui reculera très loin



pour elle la venue des rides, cause de désolation. Voici le remède que j'ai trouvé et qui, expérimenté sur moi-même et conseillé à d'autres, a toujours donné d'heureux résultats.

Très nerveuse, étant jeune, j'avais ce qu'on appelle un sommeil agité ; je ne restais pas une minute en place. Je me réveillais, tantôt la figure rouge enfouie dans les oreillers, tantôt appuyée sur un bras ou sur la main et je me souviens de ma gaité lorsque, me regardant dans une glace, je contemplais les boursoufflures, les ronds, les triangles, les carrés imprimés sur mon visage par ma gymnastique nocturne. Une heure après, toutes ces figures géométriques avaient disparu. J'avais vingt ans.

Dix ans plus tard, je m'aperçus que les petites lignes se creusaient et devenaient des rides très prématurées. Je ne riais plus et me désespérais fort de l'apparition de ces petits sillons.

A cette époque, je fus, pendant un mois, obli-

gée de rester couchée sur le dos sans pouvoir presque retourner la tête ; ce fut très douloureux, mais enfin il le fallait. Quand je me relevai, mon premier soin—toutes les femmes coquettes me comprendront—fut de scruter mon visage en pleine lumière devant un miroir. J'avais peur des ravages. Quelle joie en constatant que les fines rides qui, avant ma maladie, sillonnaient mon front, mes tempes, mes paupières, avaient disparu ! Mais, au bout de cinq ou six jours, je vis les rides faire leur réapparition. Cette fois j'avais découvert la raison de leur existence : débarrassée de la consigne qui m'avait obligée, pendant un mois, à dormir sur le dos, j'avais repris mes habitudes de sommeil épileptique et c'est à cela que je devais la déformation de mon visage. Il était dès lors facile de trouver le remède ; le voici :

Le soir, je m'endors rigide sur ma couche, le derrière de la tête bien à plat sur l'oreiller descendu assez bas sous les reins, le corps étant



ainsi presque horizontal. Dans cette position, la chair du visage repose sur l'ossature et garde sa forme naturelle ; le cou, la poitrine ne sont pas tirillés d'un côté ou de l'autre. J'ai le soin, avant de me coucher, de faire sur la figure un léger massage de trois à quatre minutes, les doigts trempés dans de la vaseline très pure, toujours en remontant vers le haut du front ou du côté des tempes.

Essayez, mesdames, et vous trouverez rapidement une fraîcheur de teint, une unité de peau qu'il est presque impossible d'acquérir ou de maintenir sans ces précautions et ces soins.

Mais, direz-vous sans doute, pendant le sommeil notre volonté ne nous appartient pas et quelles que soient les résolutions prises avant de s'endormir, elles s'évanouissent à l'apparition du premier songe, dès la disparition de la sensibilité. C'est une erreur. A laquelle de nous n'est-il pas arrivé de se réveiller à une heure déterminée, par l'effort seul de la volonté, alors que l'esprit paraît détaché du corps et voltige au pays des rêves? Il en sera exactement de même pour l'obligation que l'on s'impose de dormir dans une position déterminée.

Pendant les premières nuits, l'expérience est un peu pénible, on dort mal; si instinctivement on se retourne à droite ou à gauche, on se réveille parce qu'on se souvient de sa détermination bien arrêtée et la volonté vous rappelle vos engagements. Mais cet ennui est de courte durée et, peu de temps après la première expérience, on ne dort vraiment bien que dans la position qu'on s'est imposée. Le désagrément de quelques insomnies est vite passé et ce n'est pas payer trop cher le bonheur de ne pas faner les doux contours du visage, de prolonger ainsi la première jeunesse et de protéger pendant longtemps la seconde. Il est si agréable de ne pas vieillir!

Le Temps des Gripes

(Air du temps des Cerises)

Voici revenir le temps noir des gripes

Où le froid, la bise et le givre font

Glisser les bitumes;

Où, dans les taudis, pénètrent les brumes,

En dépit des murs, malgré le plafond.

Voici revenir le temps noir des gripes,

Où sonne des toux le rythme profond.

Redoutez-le bien, le temps noir des gripes,

O vous qui dormez sans feu sous les toits

Et sans couvertures;

Qui portez toujours les mêmes pelures,

Dans les étés chauds, dans les hivers froids.

Redoutez-le bien, le temps noir des gripes,

Bourreau des faubourgs, des champs et des bois.

Car il est bien long, le temps noir des gripes,

Où tous les passants ont, au bout du nez,

Des pendants d'oreilles;

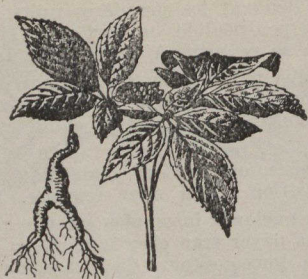
Perles de cristal aux formes pareilles,

Tombant sous le pif des enchifrenés;

Car il est bien long le temps noir des gripes,

Où tous les passants ont la gorge au nez!

Le Gin- seng



EN novembre dernier, le Dr Grignon faisait œuvre patriotique en révélant à nos cultivateurs une belle source de revenus : la production du ginseng ; et Mistigris, dans le *Samedi*, nous racontait l'histoire anecdotique québécoise de cette précieuse plante tonique. Voilà, maintenant, que quelqu'un, qui signe *Un Débutant*, mais qui dit avec esprit des choses fort pratiques, nous envoie ces lignes que nous publions avec empressement :

“ Depuis quelque temps, je vois que le ginseng occupe l'attention publique. D'après les renseignements obtenus, c'est une racine qui tient le haut de l'échelle dans l'économie organique. Dieu eût pu créer un fruit plus délicieux que la fraise, une fleur plus belle que la rose, (il s'en est évidemment gardé), mais il s'est réellement plu, aussi, à faire croître sous bois la mystérieuse racine du ginseng.

“ Il semble donc, d'après ce que j'ai appris, que c'est une sauvagasse qui ne donne ses faveurs que si on lui en fait accroire.

“ Il faut lui tamiser la lumière par des treillis, la nourrir de matières végétales. Bref, une nouvelle arrivée qui se donne des airs.

“ Et tout comme il nous faut le thé des Chinois, ces derniers demandent et paient bien, paraît-il, la précieuse racine américaine.

“ Les besoins respectifs des peuples commandent ces échanges, établissent des rapports entr'eux, besoins et rapports qui leur sont une sauvegarde mutuelle. On vit en paix avec qui nous est nécessaire.

“ Qui sait ? c'est peut-être par l'envoi de cette racine aux Fils du Céleste Empire que nous avons la chance de n'être pas débordés par eux. S'ils la tiennent en si haute estime, évidemment que la terre et la nation qui la leur fournissent doivent jouir auprès d'eux d'un certain respect qui n'est pas banal.

“ Je veux faire une provision de ginseng pour me ménager leurs bonnes grâces au cas où ils feraient invasion ici.

“ D'autant plus qu'en attendant ces événements il y a chance de réaliser de fort beaux bénéfices.

“ J'aurai donc, ce printemps même, grâce au bon Dr Grignon, instigateur des jardins de ginseng canadien, ma perche carrée couverte de la fameuse plante que je vous convie à venir visiter. Il ne faut pas donner au docteur les soucis de Parmentier en France.”



L'AIR fameux *Au clair de la lune*, a toute une histoire. Le célèbre musicien Lulli était, dans son enfance, marmiton chez la

duchesse de Montpensier. Un soir, désirant obtenir une faveur de sa maîtresse, il s'en fut prier son voisin Perrin, pâtissier de son état et faiseur de vers à ses heures, de lui rédiger un beau placet. Perrin, qui était dans un de ses pires moments de dèche, manquant de papier, de plume et même de luminaire, alla frapper, à son tour, à la porte d'un écrivain public, dont l'échoppe se dressait auprès de la sienne, et lui cria en vers de sa façon selon son invariable habitude :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

L'écrivain parut à la fenêtre et remarquant en fait de lune un énorme trou dans le tablier du pauvre pâtissier, lui répondit du tac au tac, inspiré par une muse subite :

Je n'ouvre pas ma porte à un pâtissier,
Qui porte la lune dedans son tablier.

Et il se retira, en riant, laissant le poète et l'enfant tout confus. Lulli avait retenu les vers. Plus tard, devenu célèbre et maître de chapelle du roi, il composa l'air populaire qui fut appelé d'abord la “complainte à Pierrot”.

×

SAVEZ-VOUS que la forme du mouchoir fut réglementée par une ordonnance du roi Louis XVI, et qu'elle devint, par conséquent, strictement légale ? Jadis, les mouchoirs étaient ronds, ronds comme la terre, ronds comme une boule, parfaitement ronds. Le roi déplora tant de rondeur à laquelle, sans doute, son nez ne s'accommodait pas, et il décida que, dorénavant, la quadrature des mouchoirs serait exigible. Voici le texte de l'édit : “La longueur des mouchoirs qui se fabriquent dans le royaume sera égale à leur largeur.” La Révolution



a passé sur ce texte sans le modifier, puisque, aujourd'hui, nos mouchoirs sont encore carrés. Mais, au fait, pourquoi furent-ils d'abord ronds?

X

Où s'arrêtera la fantaisie dans la mode des chapeaux de femmes. En voici un tout en cuir et qu'un journal de New-York nous



assure être très joli. Il n'est pas sans importance d'ajouter que c'est un chapeau pour dame automobiliste.

X

ON A FAIT récemment à Paris une application du supplice de la goutte d'eau en honneur chez les Chinois. Un étudiant le trouvait puéril. Son professeur lui dit qu'il ne résisterait pas à un litre d'eau lui tombant goutte à goutte sur la main. L'étudiant restait sceptique. On apporta un récipient et l'expérience commença. A la 200e goutte, le patient commença à faire la grimace; à la 300e sa main enfla, puis la peau se fendit. A la 400e, l'étudiant cria grâce. Il ne doutera plus désormais de la parfaite compétence des Chinois en matière de supplice.

X

LES marchands de lait frelaté se tirent généralement d'affaire avec quelques conventions suivies d'une amende plus ou moins forte. On était plus sévère pour ce genre de délit au dix-huitième siècle. Dans plusieurs provinces françaises, et aussi en Angleterre et en Allemagne, les marchands de produits frelatés étaient soumis à un châtement qui les punissait plus par le ridicule que par la douleur physique. En présence de la population de sa ville ou de son village, on liait le condamné sur un siège, fixé à l'extrémité d'une longue pièce de bois montée sur un affût. En appuyant

sur un ressort, l'exécuteur obligeait l'infortuné à décrire dans l'air des descentes et des montées qui lui arrachaient des cris d'effroi et provoquaient les fous rires de l'assistance. Ou encore, on lui faisait prendre un bain dans une mare. Dans de pareils moments, les condamnés devaient, sans nul doute, jurer sur ce qu'ils avaient de plus sacré qu'ils donneraient dorénavant à leurs clients bon poids et bonne mesure. On conserve une de ces "balancoires judiciaires" dans la petite ville de Léominster (Angleterre). Elle servit, jusqu'en 1809, à punir les... épiciers de la localité.

X

EGLISE des pauvres, tel est le temple qui sera sous peu ouvert à Chicago sous les auspices du Monument Evangélique des Laïques. Le pasteur sera le Dr A. C. Dixon, de l'église Moody. Dans cette église les pauvres, les sans-travail, assisteront aux offices, entendront les sermons et pourront aussi prendre un repas et même se coucher. Une cuisine et un dortoir seront attachés à ce temple.

X

Mlle Hélène Firopolski, laquelle, au fait d'être reconnue comme une des plus jolies femmes de Paris, ajoute celui d'y être la



seule *avocate*. Elle vient de plaider—et de perdre—son premier procès.

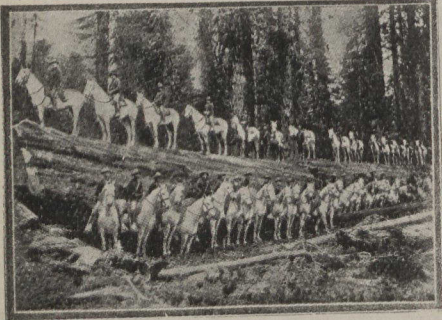
X

Le premier aliment de l'enfance est le lait. Les falsifications du lait coûtent la vie chaque année à d'innombrables enfants. Waldeck-Rousseau expliquait subtilement la dépopulation par le double fait "qu'on meurt trop, en France, et qu'on ne naît pas assez". Il est plus que probable qu'on naîtrait assez, si l'on ne mourait pas tant, si *les enfants* ne mouraient pas tant. Avant d'exhorter les familles à pullu-

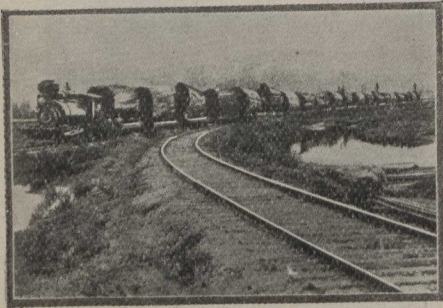
ler, il faut décider qu'on ne fera plus tuer leurs enfants quand ils seront grands et qu'on ne les laissera plus mourir quand ils sont petits. Or, parmi les petits enfants qui succombent dans le cours de leur première année, une énorme proportion succombent à l'athrepsie, à la gastro-entérite, à toutes les maladies engendrées par le mauvais lait.

×

LES arbres de la Californie ont depuis longtemps la réputation d'être les géants des forêts mondiales. Or, on vient d'en abat-



tre un dont on a cru donner une meilleure idée en le montrant, une fois abattu, portant et abri-



tant toute une troupe de cavalerie; puis sur le long train qu'il a fallu organiser pour le transporter.

×

UN ancien interne des hôpitaux vient de noter quelques procédés curieux de fraude alimentaire. Ainsi, on fabrique du café en grains avec des farines comprimées de glands et de blé. Dans le café vendu tout moulu, on introduit des dattes, des figues, et des pépins de raisin écrasés. On enrichit le chocolat de féculs de tourteaux ou d'arachides, et le sucre y est remplacé par de la dextrine. Dans la bière, on a substitué au houblon, vingt-trois produits allant du fiel de bœuf à l'eucalyptus. Le thé se fabrique souvent, en mélangeant aux feuilles réelles, des feuilles d'aubépin, de camélia, de chêne et d'églantier. Quant aux eaux minérales, on les contrefait en gazéifiant l'eau ordinaire...

et en imitant les cachets et les étiquettes. Et tant d'autres!...

×

AUTREFOIS, le chemineau ou *tramp* avait l'hospitalité et la soupe dans les couvents; il connaissait la géographie religieuse mieux que personne, et, d'un couvent à l'autre, il faisait son tour de France, sans déboursier un sou, parfois avec bénéfice. En Angleterre, il en était de même au temps d'Henri VIII, et quand ce souverain eut protestantisé son royaume et confisqué les couvents qu'il donnait aux grands seigneurs, il y eut en Angleterre une révolte des chemineaux, qui n'avaient plus de quoi vivre et devenaient des brigands. Henri VIII trouva un moyen très simple de calmer leur faim: il les fit pendre. On en pendit quarante mille.

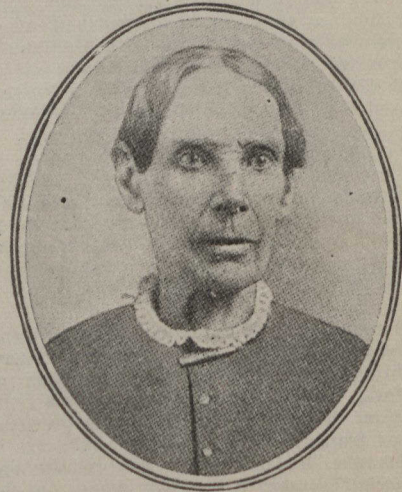
×

L'ESPRIT de la conversation, a dit La Bruyère, consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. Celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

×

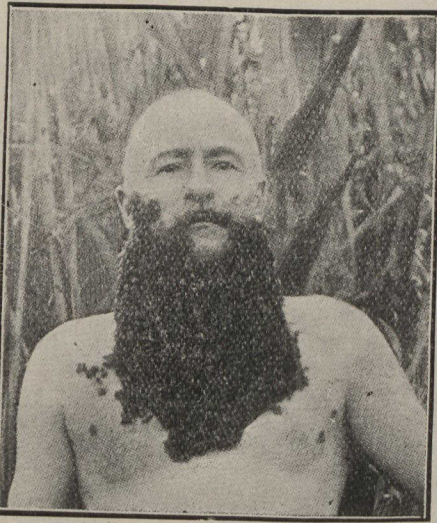
UN statisticien autrichien vient de déclarer qu'il y a sur notre planète 1,500,000,000 âmes et que la longueur de la vie est en moyenne de trente ans. Conséquemment, dans trente ans il meurt 1,500,000,000 de personnes, soit 50,000,000 par année; 137,000 par jour; 5,700 par heure; 95 par minute, 3 par secondes.

×



MME Mary Wood qui, d'après des contrôles très strictement exercés, est la plus vieille femme de l'Amérique: elle a 120 ans, et ce portrait date de quelques semaines.

CECI n'est pas un portrait de femme ou d'homme à barbe spéciale; c'est le portrait d'un monsieur qui suit un traite-



ment de piqûres d'abeilles pour guérir de ses rhumatismes. Celles-ci sont au repos sous son menton. Pas banal, n'est-ce pas?

N'HESITANT pas à sacrifier l'élégance de quelques-unes à l'hygiène des foules le Conseil de Prague vient de prohiber le port de la jupe longue. Il avait d'ailleurs édicté déjà cette prohibition dans les jardins et les parcs publics; mais il la généralise aujourd'hui et l'étend à toute la ville. Ainsi, toute femme qui se montrera dans les rues de la capitale de la Bohême avec une robe traînant à terre, sera punie d'amende et même arrêtée en cas de récidive.

S'IL N'Y avait pas une maladie spéciale aux chauffeurs d'automobiles, les chauffeurs seraient trop heureux. Mais, comme pour tout métier, celui de chauffeur a des risques, entre autres celui d'être atteint de "cinémopathie". Cette maladie est due aux trépidations des machines et se traduit par des douleurs aux reins et à la hanche, et par une sensibilité suraiguë des jambes et de la plante des pieds.

LES autorités universitaires de New-York engagent une campagne contre les parents qui servent à leurs fils une pension trop élevée. Le professeur Bailey s'est livré particulièrement à un contrôle minutieux des dépenses faites par cinq cents étudiants de l'Université de York. Or, il a constaté que les étudiants les plus riches perdent dix-huit fois plus de temps

à s'amuser que les étudiants pauvres et qu'ils consomment une quantité de tabac et d'alcool quatre-vingt-dix-huit fois plus forte.

PAS banal ceci: les poils de la barbe servaient autrefois de scrutin aux magistrats pour choisir leurs chers. Les échevins d'Hardenbergen, en Westphalie, s'assemblaient autour d'une table ronde, et chaque échevin se plaçait de manière que l'extrémité de sa barbe touchait le dessus de la table au milieu de laquelle on mettait un pou, que l'on chargeait de faire le choix du nouveau chef. Le petit électeur, après avoir erré quelque temps, ne manquait point de s'arrêter à une de ces barbes, et cette barbe, dans le moment même, devenait barbe de consul.

IL Y A plusieurs mois que la Chine a repris la lutte contre l'opium, c'est-à-dire contre le poison qui a si gravement atteint ses énergies et son intelligence. C'était le poison national. La Chine était le royaume des fumeurs d'opium. Son gouvernement, faisant preuve de plus de clairvoyance qu'il n'en a montré en d'autres circonstances, a publié, en septembre 1907, un édit aux termes duquel il interdit de façon progressive la consommation de l'opium, et annonce que dans six ans cette consommation sera définitivement et complètement interdite.

VOICI exactement dans quelle posture travaille la cuisinière au Japon, ce qui n'empêche pas la cuisine, dans ce pays, d'être



d'une propreté proverbiale.

EN feuilletant un auteur allemand, nous avons découvert ce curieux panégyrique de la calvitie: "Quelles sont, écrit l'auteur, les créatures vraiment intelligentes? Ce n'est pas le mouton, dont toute la force de pensée, au lieu de percer le crâne, s'émoule dans un flot de laine bouclée; ce n'est pas l'ours, dont la grossièreté obtuse s'encrasse dans les poils de sa fourrure, non. C'est le chauve serpent, c'est l'éléphant à la peau nue, c'est le vautour qui n'a pas de poils, du moins au cou. Et, dans un autre ordre de la nature, les som-

mets des montagnes élevées, ne sont-ils pas dénudés, tandis que les hauteurs médiocres se couvrent d'herbes." Chauves, mes frères, réjouissons-nous de ressembler au serpent, au vautour, etc. Savez-vous comment le caricaturiste Cham expliquait sa calvitie :—Je vais vous dire. Je suis très grand. Alors mes cheveux sont pris de vertige et ils tombent.

×

UNE prouesse photographique grâce à laquelle l'artiste a obtenu un effet épataant. Le droit de se servir exclusivement



de cette "curiosité" vient d'être acheté fort cher par une grande maison industrielle de la Grande-Bretagne.

×

DANS une lettre au roi Léopold I, son oncle, la reine Victoria écrivait en 1852 : "Nous autres femmes, nous ne sommes pas faites pour gouverner—et si nous sommes de vraies femmes, nous devons détester ces occupations masculines; mais il est des moments qui me forcent à m'y intéresser, cela va sans dire, profondément." Voilà des paroles dignes d'une femme de grand caractère et d'une admirable humilité.

×

EN Russie, le pigeon est un oiseau sacré; il représente le Saint-Esprit, et comme tel, nul n'oserait lui faire le moindre mal, encore moins le manger. Aussi le voit-on, paisible et confiant, se nicher partout où il lui plaît, dans les maisons, dans les granges, et il peut même dégrader et souiller les monuments publics en toute sécurité. Les fidèles de l'Eglise grecque orthodoxe pourvoient à la subsistance des pigeons, et considèrent toute atteinte contre ces oiseaux comme un sacrilège.

×

DEUX chirurgiens de l'hôpital de Bellevue, à New-York, MM. Madey et Stewart, ont rendu la parole à un muet qui avait été atteint subitement de cette infirmité au mois de novembre dernier. Les deux médecins décidèrent de tenter une opération directement sur le cerveau du malade et percèrent un trou dans son front, à la hauteur de la case du cerveau qu'ils

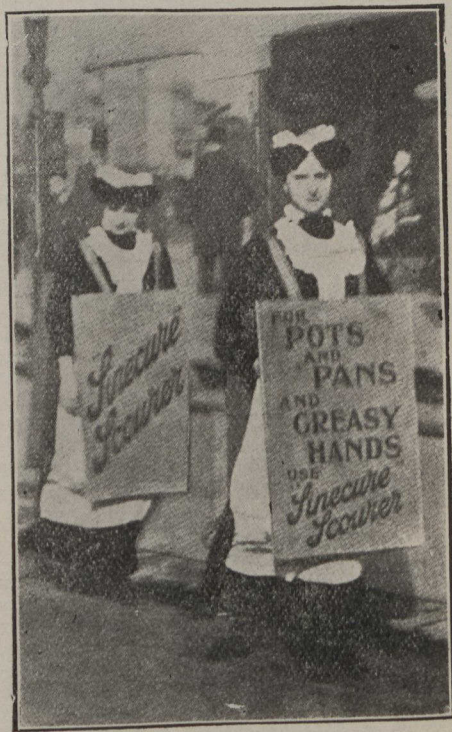
voulaient inspecter. Ils trouvèrent, comme ils s'y attendaient, un caillot, qu'ils fondirent au moyen de l'électricité. Depuis l'opération, le malade, qui est en voie de guérison, a recouvré la parole.

×

BERLIN, les propriétaires de la "Mittag Zeitung" (Gazette de midi), sont sur le point de commencer la publication de la "Mitternacht Zeitung" (Journal de minuit), pour la commodité des centaines de milliers de noctambules qui pullulent dans les rues et les cafés de Berlin, à cette heure de la nuit. Le correspondant d'un journal anglais dit que la capitale prussienne a presque supplanté Paris en ce qui concerne le nombre des noctambules.

×

IL N'Y a pas de sots métiers, il n'y a pas non plus, de sottes manières de gagner sa vie. C'est ainsi que l'on peut voir, se promenant



à Londres, des jeunes filles fort bien de leur personne et étalant aux yeux des gens des pancartes-annonces.

×

SAIT-ON combien la vénération française pour Jeanne-d'Arc lui a élevé de monuments, de bustes et de statues en France? A Domrémy, à Vaucouleurs et aux environs, on compte dix-huit monuments; dans la maison natale de l'héroïne, dans le voisinage, dans les églises, sur les voies publiques. A Paris et dans